I

Mains croisées derrière le dos, M. Grock contemplait la rue à travers la baie vitrée de son cabinet. Qui aurait levé les yeux au ciel à ce moment-là et l'apercevait, ne pouvait que lui trouver un air de souverain tranquille. Le royaume de M. Grock était derrière lui : son cabinet où il recevait tous ses patients. Son trône, c'était son vieux fauteuil club qui l'accompagnait depuis le début de sa pratique et s'était usé bien avant lui. Il l'avait récupéré chez un lointain parent et ne s'en était jamais séparé. Bientôt trente années que M. Grock s'y installait pour mener ses séances avec fermeté, mais bienveillance, tout en sobriété, l'orthodoxie même de la pratique psychanalytique.

M. Grock était psychothérapeute, et plus que cela : psychanalyste. Une plaque dorée à l'entrée de l'immeuble dévoilait ses titres. Psychiatre, psychothérapeute, psychologue… les patients ne s'y retrouvaient pas toujours, jusqu'à confondre les disciplines, tandis Grock

avait la certitude de pratiquer un métier pas comme les autres.

Il avait exercé ici depuis son installation, bien que le loyer n'ait cessé d'augmenter, alors que le nombre de ses patients stagnait depuis une décennie. M. Grock bénéficiait d'une solide réputation dans ce secteur. Avant d'emprunter l'escalier monumental qui menait à la porte de son cabinet, il aimait jeter un œil sur son nom en lettres noires et brillantes, une satisfaction raisonnable. Cette brève contemplation lui rappelait tout : sa vocation tardive, son changement de carrière, sa rencontre avec Armand, sa rencontre avec lui-même, tout… Cette plaque était comme une rune qui dissimulait plus qu'elle n'affichait.

Dans le cabinet de M. Grock, rien n'avait changé depuis ses débuts : lieu autre, intemporel, il résistait à toutes les modes et surtout à cette tentation moderne de l'épure, cette obsession pour le lisse et la beauté facile. Lui avait changé : sa taille s'était épaissie, sa barbe autrefois si noire, était maintenant mouchetée de blanc. Ça et quelques autres menus détails, lui rappelaient que comme tout un chacun, il devait s'acquitter, bien malgré lui, de sa dette à

l'égard du temps qui passe. M. Grock aimait cet endroit. Il s'y serait bien vu y mourir comme Molière en scène. Un patient lui avait dit un jour que les analystes ont de la chance : plus ils paraissent vieux, plus ils paraissent crédibles. Un métier où l'on vieillit bien. M. Grock pouvait se targuer d'une certaine crédibilité.

Il avait le goût de l'aspérité, du singulier, il savait apprécier les particularités de chacun. Sa longue expérience lui avait enseigné que la dernière mouture du genre Homo est une espèce fascinante par sa façon de penser, par son langage, qui l'avait rendue hors nature, bizarre par structure, mais riche de ses bizarreries. M. Grock aimait l'atmosphère chargée et sophistiquée de cette pièce à mi-chemin entre le cabinet des curiosités d'un infatigable voyageur et la bibliothèque d'un collectionneur. Quelques pièces de sa collection ne manquaient jamais d'interpeller ses patients, que ce soit le grand masque africain et ses tracés géométriques, ou la mâchoire de requin. Cela pouvait présenter quelques risques. Grock se souvenait d'un paranoïaque qui avait décompensé sur ce même divan à la vue des masques. Une erreur de débutant. L'expérience avait appris à Grock que

les paranoïaques supportaient mal l'épreuve du divan et il évitait de les y allonger.

La journée avait été longue, les patients s'étaient enchaînés sans discontinuer. Regarder par la fenêtre, c'était une façon pour M. Grock de se reposer : son regard n'accrochait rien, son esprit se vidait dans la nuit. Il restait droit, impassible, tandis que la vie et le flot des voitures s'écoulaient en contrebas. Dans chacune de ses respirations, il prenait un peu de tranquillité à cet éther. Le répit fut de courte durée. Un rapide coup d'œil à sa montre cuir et or lui rappela l'arrivée imminente de son prochain rendez-vous, le dernier de sa journée. M. Grock regagna son fauteuil. Avant chaque séance, il avait un rituel ; bien qu'impeccables, il nettoyait toujours de façon consciencieuse les verres de ses lunettes à l'aide d'un petit chiffon brodé. Avant de les remettre sur le nez, il regardait au travers, fixant un point invisible dans la pièce.

Quand on frappa à la porte, M. Grock alla aussitôt accueillir son dernier patient. La cure analytique était comme un spectacle monté plusieurs fois par mois : chacun retrouvait instantanément son rôle sur cette scène

pas comme les autres où le texte n'était pas connu à l'avance. M. Grock ne s'autorisait aucun écart vis-à-vis du cadre de la cure type : l'analyste sur son fauteuil, l'analysant allongé sur le divan dos à lui. Une configuration immuable, telle que l'avait imaginé Freud plus d'un siècle en arrière. M. Grock était attaché aux traditions et à la façon dont on se doit de faire fructifier un héritage. Son patient se figea une seconde en voyant Grock face à lui comme s'il était surpris de le trouver là. Il franchit les quelques pas qui le séparaient du divan rapidement et sans dire un mot.

Pénétrer dans le cabinet de M. Grock, c'était accepter implicitement un certain nombre de règles. La plus importante de toutes se nommait la *libre association*. Un concept qui en laissait plus d'un pantois : ceux qui franchissaient la porte de M. Grock pour la première fois, n'étaient jamais sûrs de revenir une seconde. M. Grock, impassible et impressionnant, les accueillait d'un simple « alors » qu'il laissait traîner sur quelques tons. Si jamais le patient peinait à dire quelque chose, c'est à peine si M. Grock l'encourageait à dévoiler ce qui lui passait par la tête. M. Grock était catégorique : faire une cure, c'est

prendre un risque, « se mouiller », comme il disait parfois, supporter sa demande et ne plus être dans la plainte. Si M. Grock était dur, il était juste, n'en déplaise aux patients mécontents, qui pour éponger leur frustration, revanche sans panache, déversaient leur critique sur internet à son encontre le qualifiant volontiers « d'indifférent » et de « mutique » pour les mieux attentionnés.

La cure analytique n'était pas donnée à tout le monde. M. Grock savait de quoi il parlait, lui-même avait terminé une analyse de plus de 10 ans. Bien que le concept de fin d'analyse lui paraisse fumeux, car « un Sujet ça parle, et tant que ça parle, on peut toujours dire et en dire quelque chose », avait-il coutume de dire ». Il savait aussi qu'une analyse ça coûte : du temps, de l'argent, mais plus que cela, quelque chose d'encore plus personnel, un renoncement à soi, comme une amputation, qui peut-être la partie pathogène, mais qui reste inséparable de ce que l'on est. Nos problèmes, c'est bien ce qui nous caractérise le mieux : la preuve en est, personne ne veut de ceux des autres…

M. Grock avait vu la mentalité de ses patients évoluer au fil de sa pratique : plus exigeants, mieux informés, mais

mal informés, systématiquement réfractaire à son autorité, voulant être soignés au plus vite, sans dépense d'aucune sorte de leur part… dans une pleine jouissance qu'il aurait bien volontiers qualifiée d'infantile. Ses patients voulaient être « coachés », terme qu'il exécrait, ils s'attendaient à des réponses prémâchées de sa part, ce qui selon lui en disait long sur les dérives thérapeutiques et plus globalement sur une profonde modification du lien entre les individus dans la société.

Sous certains aspects, Pascal, son patient de ce soir, était l'exemple type de ces nouveaux patients : un peu trop facilement rentré dans la cure, réponse rapide au transfert... Pascal avait placé tout de suite M. Grock en position de toute-puissance. C'était un jeune homme d'à peine 30 ans aux traits de grand adolescent : grand et maigre, une certaine mollesse dans l'attitude générale, des airs de clown triste. En s'allongeant, Pascal regarda Grock du coin de l'œil, comme s'il redoutait encore quelque chose de lui. Grock ferma la porte que Pascal laissait systématiquement ouverte. Son patient semblait venir par habitude depuis deux années et sa parole demeurait aussi peu habitée que lors de leur première rencontre. Pascal se

montrait le plus souvent laconique en séance, se contentant de narrer son quotidien sèchement, sans la moindre trace d'affects. Il semblait vivre chaque évènement de sa vie avec la même indifférence, incapable de faire passer la moindre émotion à son interlocuteur, même sur des sujets qu'il présentait comme particulièrement enthousiasmants pour lui. Il disait vouloir changer, se lamentait peu, dans une sorte de fatalisme qui prenait la forme d'une impuissance résignée. Pascal ânonnait, comme un enfant perdu dans un monde d'adulte.

Grock tentait de se repérer dans tout ce vide, tout cet ennui, cherchant à ne pas se faire happer à son tour, pour continuer à soutenir le désir quasi inexistant de son patient. À cette heure avancée de la soirée, Grock luttait avec sa fatigue, risquant à tout moment de sombrer dans les eaux de l'assoupissement. Lorsqu'il fut sûr que Pascal ne pouvait le voir, il mit sa main devant la bouche pour bâiller. Grock ferma les yeux une seconde, tira sur ses jambes pour les détendre : il était prêt, la séance pouvait commencer.

II

Le passage sur le divan, souvent libératoire, n'avait pas constitué une avancée révolutionnaire dans la cure de Pascal. La première fois, Pascal avait regardé le divan, partagé entre crainte et fascination, s'était allongé dessus, mais n'y avait trouvé qu'un refuge de plus, une anfractuosité pour se cacher au monde. Pascal venait. Toujours ponctuel, toujours identique, même attitude un peu roide, même soumission polie à Grock qui attendait toujours une façon de le crocheter pour l'ouvrir... Grock était plongé dans cet état que la pratique nommait « attention flottante », quand on entend sans entendre, qu'on laisse ouvrir son inconscient comme une bouche aux lèvres mi-closes. Grock était positionné de trois quarts par rapport à son patient allongé et supportait pour la troisième fois un interminable silence.

Pascal était le type de patient qu'on gardait seulement quelques années en cure, pas plus, car profondément déprimant, qui rendait désœuvré et mettait l'analyste face à son impuissance, qui parfois, pour préserver son ego,

avait vite fait de s'en débarrasser pointant des résistances trop grandes. Le divan, ce monstre sans tête effrayant avait constitué une dernière chance pour beaucoup des patients de Grock. Ils s'y déposaient incrédules avec leur parcours chaotique, c'était une promesse de terre ferme, mais plus ferme était la résolution de Grock, lorsqu'il leur disait qu'en venant ici régulièrement, ils pourraient atténuer les maux qui les rongeaient. Il arrivait à en convaincre certains. Grock était un homme de convictions, peu de zones molles en lui, qu'il aurait laissées en jachère, non exploitées, où un autre aurait pu semer une pensée, ou un doute. Certains s'allongeaient… tandis que pour d'autres, le pas à franchir était trop grand, l'opposition trop vive, tout espoir les ayant définitivement quittés : ils claquaient la porte. Glock ne s'en émouvait pas, il ne faisait pas de miracles, ni n'avait la capacité de sauver les gens malgré eux, encore moins la prétention de gagner contre cet aspect le plus paradoxal de la maladie psy : on tient à nos symptômes, la plus grande résistance, étant celle qui nous met face à notre incapacité à vouloir nous guérir. Pascal lâcha une phrase ou deux, d'une façon un peu anxieuse, et voulut vérifier auprès de Grock que c'est bien ce qu'il

attendait. Ce fut au tour de Grock d'éluder, ce n'était pas un jeu, mais il y avait des règles.

La cure est une danse à deux, l'analyste conduit, jusqu'à temps que l'analysant trouve son propre rythme et qu'il n'ait qu'à suivre son tempo. Contrairement aux apparences, ce sont bel et bien les patients qui ont le contrôle de l'espace analytique. Grock faisait crédit de sa personne à tous ses patients, prêtant de ses ressources, en attendant qu'eux trouvent les leurs. Ce n'était pas un métier comme les autres. Grock avait fait le pari de Pascal, comme il se plaisait à le dire à son superviseur, fier de son bon mot. M. Armand, sommité psychanalytique dans le Tout-Paris, avait formé bon nombre d'analystes aujourd'hui réputés. Il lui avait répondu, non sans subtilité, que le seul pari qu'il avait entamé, c'était avec lui-même.

Le silence encore, Grock était toujours là. Il existait même dans l'absence. Dans le silence, il pouvait y avoir encore partage, une parole invisible de la part de Pascal, une adresse, une apostrophe, il disait encore quelque chose, Grock était là pour entendre ce qui se dit, au travers de ce qui ne s'entend pas.

Grock mit fin à la séance assez abruptement. Cela ne suscita aucun commentaire ou protestation du côté de Pascal. Le ballet interrompu pouvait reprendre : Pascal se leva et paya. Il remercia Grock, toujours de la même façon monocorde, toujours devant la porte.

Grock resta debout au centre de la pièce jusqu'à temps que Pascal disparaisse. Il avait le sentiment du travail bien fait. Pascal avait été écouté et entendu. Il ne proposait pas autre chose. C'était la promesse indéfectible qu'il faisait à tous ses patients : ici, ils seraient entendus, accueillis sans condition, si ce n'est celle de leur investissement personnel.

Grock fit quelque pas dans la pièce avec indécision, puis il se dirigea vers ses bibliothèques, semblant y observer un à un les fascinants objets qui séparaient les livres. Les toucher était important, cela faisait partie de son rituel des fins de soirée, comme s'il déposait là, en eux, un peu de sa journée, sa façon à lui de prendre congé des lieux. M. Grock ne comptait plus ses rituels et petites manies qu'il avait instaurés au sein de son cabinet. Il se distinguait assez peu de ses patients obsessionnels dont les attitudes

n'étaient en fin de compte qu'une exagération de traits communs. Seuls les patients de M. Grock l'imaginaient tout à fait normal, alors qu'en réalité, il ne prétendait qu'à une certaine normalité psychique, qui le plaçait dans le vaste cercle des névrosés ordinaires. S'imaginer M. Grock sans faille, était une bien mauvaise représentation de ce qu'était un psy pour ses patients : pas un surhomme, un passeur tout au plus, aidant chacun de ses patients à se frayer un passage pour exister dans le champ de l'Autre.

M. Grock était encore songeur. Il récupéra sa veste et son chapeau sur le portemanteau près de l'entrée. Il revisitait mentalement les impressions que lui avait laissé chaque patient au cours de sa journée, comme pour en faire le tri, s'assurer que rien n'avait débordé en lui, que tout avait trouvé sa place et qu'il pourrait retrouver le chemin de son foyer en paix. M. Grock ne prenait jamais de notes, il était un meuble à tiroirs, à secrets, chaque malade avait fait de lui son dépositaire pour tout ce qui pouvait être dit et à fortiori, pour tout ce qui ne pouvait pas l'être. Il y avait toujours un moment dans la cure où, sous l'impulsion d'un transfert positif, un analysant tout bredouillant, trouvait le

courage de lui confier quelque chose qu'il qualifiait lui-même *d'horrible*.

— Je n'en reviens pas que je vous raconte ça… commentait parfois le malheureux dans une formulation consacrée, surpris lui-même de tant d'audace.

M. Grock restait inébranlable devant la parole de ses patients, cela faisait des années qu'il n'avait plus rien entendu de réellement surprenant ni d'original de leur part ; ce qui ne voulait pas dire que ce ne fut pas intéressant pour autant. La honte était l'un des premiers obstacles d'une cure, quand ils arrivaient à passer outre, M. Grock estimait que ses analysants étaient enfin *entrés* dans leur analyse. Il les félicitait, ce qui était rare, car il distribuait ses gratifications avec parcimonie pour que le patient n'y trouve pas trop de satisfaction. D'une façon préférable, il doit les trouver dans les fruits de son travail personnel. Le patient rougissant racontait ses branlettes sophistiquées, ses petits fantasmes sadiques, ses mesquineries crasses… M. Grock écoutait tout, avec la même neutralité, dans une parfaite maîtrise de lui-même. Même si ses mots étaient comptés, il trouvait toujours le mot juste pour les rassurer,

eux qui se trouvaient invariablement fous, pervers, ou bizarres.

Drôle d'humanité… La vision du grand aquarium enserré de livres donna matière à Grock pour d'autres réflexions. Il savait que ceux qui se présentaient à son cabinet n'étaient qu'un échantillon représentatif de ce qu'on trouvait dans la population générale où il y avait tout autant de petits pervers, de névrosés ordinaires, d'obsessionnels suradaptés qui pouvaient tout à fait poursuivre leur tranquille destinée au sein de la grande ruche collective. Une prise en charge était souvent motivée par une trop grande souffrance. À tort, on le consultait bien souvent que trop tard, à un stade avancé d'une pathologie, où le déploiement des symptômes était tel qu'il gâchait drastiquement la vie du patient, ou dans les cas les plus graves, menaçait sa survie. M. Grock s'étonnait encore de ce que pouvait endurer un patient avant d'oser venir le trouver. Aller voir un psy, était encore aujourd'hui une démarche qui n'allait pas de soi. M. Grock attrapa une boîte cylindrique à côté de l'aquarium et il en sortit quelques pincées de nourriture qu'il jeta dans l'eau. La nourriture se mit à couler doucement en petits confettis.

Les poissons rappliquèrent. Grock les regarda un temps, amusé.

M. Grock éteignit la lumière. Tout paraissait calme et tranquille. Demain, d'autres guerres personnelles se dérouleraient ici à l'issue incertaine ; des batailles secrètes, parfois bruyantes et meurtrières, se menaient chaque jour dans l'ombre de son cabinet. Grock était le tiers discret et solitaire de la victoire d'un autre, il ne pouvait que constater sans jamais attester. Grock souffla un peu et se dirigea vers l'ascenseur. Depuis quelques années, il avait arrêté de prendre l'escalier. C'est comme ça. Il avait beaucoup entendu, il avait beaucoup appris. Ce n'était pas encore le naufrage de la vieillesse, se dit-il pour lui-même, juste une forme agréable d'usure qui sculpte. M. Grock avait des stocks d'histoires interdites dans sa réserve personnelle ; le cabinet d'un psy est un enfer pour toute la société, égout pour autrui. Au fil des années, il était devenu une étrange créature cavernicole aux yeux de tous, prête à transformer l'immonde, à recycler les maux. Idéalement, les patients devaient ressortir de chez lui blanchis avec une normalité qui ne dénoterait pas de celle des autres. Être normal, c'est ce à quoi tout le monde s'attend. Pas de

drames individuels qui abîment, la masse invisibilise les souffrances particulières, ce qu'elle veut entendre, ce sont les ronrons d'une société qui consomme. La fierté, c'est de rejoindre le troupeau en silence … M. Grock avait beaucoup de respect pour ses patients qui se battent pour trouver leur place dans la société, dans leur histoire, d'autant plus quand rien ne leur a été donné d'avance. On ne devient pas qui on est sans effort, ni par hasard, tous les patients de M. Grock et Grock lui-même, pouvaient en témoigner.

III

Sana fit un petit signe de la main à son amie qui s'éloignait avec d'autres étudiants. Puis, longeant le bâtiment de l'école, elle remonta l'avenue dans le sens opposé. Elle n'était pas sereine. Sana n'aimait pas mentir, surtout à sa meilleure amie Leila. Les deux filles s'étaient connues en médecine l'année passée. Sana aimait son franc-parler, tout autant qu'elle redoutait la capacité de son amie à lire si facilement ses émotions. Elle ne pouvait rien dire à Leila… elle était trop comme elle. Sana se souvenait de leur rencontre : Leila amusée de la trouver dans l'amphithéâtre, lui faisant remarquer qu'il n'y avait que des « toubabs » ici. Partager la même culture, c'est plus facile, mais parfois ça rend les choses plus dures. Sana aurait eu honte d'aborder certains sujets avec elle, ça aurait été bien trop s'exposer, montrer sa faiblesse. Sana s'était toujours dit que Leila était mieux qu'elle. Elle n'avait jamais bien compris pourquoi elle tenait tant à son amitié.

« On est pareilles », lui disait Leila, mais Sana savait bien que ce n'était pas vrai. Les conseils de Leila étaient importants pour Sana. Elle les écoutait dans l'espoir que cela lui permette de mieux se comprendre. « T'es trop réservée, faut que tu t'affirmes », lui disait-elle souvent. « Je ne sais pas, tu pourrais te faire aider ». Sana accueillait les réflexions de son amie avec un sentiment mixte, elle voulait l'aider, mais elle pointait là où ça faisait mal accentuant son sentiment de dévalorisation.

Tout en marchant, Sana était préoccupée : il y avait comme des nœuds dans sa tête. Elle avait besoin de parler, mais ne savait pas à qui. Qui pourrait la comprendre ? Tous les aspects de sa vie lui paraissaient compliqués, rien ne semblait aller et elle foirait tout. Elle n'avait toujours pas osé avouer à ses parents avoir raté sa première année, elle leur mentait en permanence, mais leur avouer, cela les aurait rendu dingues.

Quand elle marchait dans la rue, Sana avait toujours l'impression qu'on la scrutait. Un homme face à elle sembla lui sourire, elle détourna aussitôt la tête. Même physiquement, Sana se trouvait grosse. Sa mère trouvant

sa silhouette épaissie dernièrement l'avait mise en garde. « Tu devrais faire plus attention à ce que tu manges ma fille ». Sana s'était légèrement vexée de cette remarque, mais sa mère avait réponse à tout : « c'est parce que je suis ta mère, que je peux tout te dire, tu ne devrais pas prendre ça mal ». Sana s'était tue. Elle vivait sous leur toit, c'était normal de devoir respect et obéissance à ses parents, ils savaient probablement mieux ce qui était bon pour elle. Sana voulait les rendre fiers. Aussitôt après la remarque de sa mère, Sana avait voulu maigrir. Toute la journée elle avait prétexté ne pas se sentir très bien pour ne pas s'alimenter tout en buvant beaucoup d'eau en cachette des autres.

Sana, un peu anxieuse, vérifia l'adresse sur son smartphone, c'était bien là. Seule, cela ne lui serait jamais venu à l'idée de voir un psy… mais là, elle ne voyait pas d'autre solution. La veille, elle avait pleuré dans son lit, avec comme une affreuse migraine. C'était trop. Un psy, ça ne devait pas être si terrible. Leila lui avait avoué avoir été suivie un temps. Lorsqu'elle expliqua comment se déroulaient ses séances, Sana avait écarquillé les yeux :

— Il ne parle jamais ?

— Pas trop, tu vois, mais c'est chelou, des fois il va dire une phrase et paf ! genre tu vas comprendre un truc sur toi…

Sana espérait que M. Grock, qu'elle avait trouvé sur internet, soit du genre loquace. Elle ne voulait pas juste comprendre des choses sur elle, mais qu'on l'aide, qu'on lui donne de vrais bons conseils. La vie lui apparaissait bien trop dure parfois et, secrètement, elle rêvait d'un être supérieur, comme un ange gardien pour orienter ses choix. Sana fut tout de suite impressionnée par M. Grock, il ressemblait à un vieux professeur. Il la salua poliment et d'un geste de la main l'invita à s'asseoir dans un fauteuil. Toute penaude, Sana s'exécuta.

— Vous ne dîtes rien ? questionna Sana après une minute tout en se triturant les mains.

Elle leva furtivement les yeux sur Grock qui semblait l'observer sans qu'elle parvienne véritablement à lui prêter

une expression. Grock garda un silence qui lui parut interminable, elle se sentit obligée de lâcher d'autres mots :

— C'est bizarre, si vous ne parlez pas...

Grock consentit enfin à lui répondre avec un air de machine tranquille qu'on aurait sorti du mode veille :

— Qu'est-ce qui est bizarre ? Après tout, ce n'est pas à moi de parler, puisque c'est vous qui venez me voir… C'est bien vous, n'est-ce pas ?

Sana n'aimait pas du tout le ton de sa voix. Son malaise grandissait laissant place à un sentiment proche de la panique. Elle tenta de dissimuler sa honte en fixant le sol. Elle ne pouvait pas s'empêcher de penser qu'elle était venue en suivant les conseils de Leila. Ne pas être vue. Sana détestait voir ses joues s'embraser à tout bout de champ, un aveu de sa faiblesse, l'affiche implacable d'une honte qu'elle portait toujours en elle et qui se réactualisait dans le regard de l'autre chaque jour.

— Je ne sais pas… finit-elle par dire en fixant ses chaussures tout à coup dignes d'intérêt.

Sa réponse ne fut accueillie du côté de chez Grock que par un monosyllabe. Grock restait impassible face à sa jeune patiente. Les premières rencontres étaient souvent décisives. Grock était un fin clinicien et se targuait de pouvoir déceler dès la première entrevue quelques éléments d'importance chez ses patients pour se repérer ultérieurement dans leur clinique. Leur présentation générale, leur discours... beaucoup d'éléments qu'ils laissaient filtrer malgré eux, devenaient des indices pour Grock lui permettant de mieux les cerner.

Le discours hystérique, celui du paranoïaque, de l'hypocondriaque, avaient leurs particularités. D'autres grandes pathologies étaient encore plus facilement identifiables et certains critères observables signaient à coup sûr la maladie. M. Grock se souvenait d'un de ses professeurs en psychopathologie qui affirmait que d'un seul coup d'œil, il pouvait identifier un psychotique, que le bon diagnostic se pose en 5 minutes, qu'au-delà, c'est

prendre le risque de s'embarquer dans la jungle du doute et la difficile tâche du diagnostic différentiel.
Grock était sensible à l'impression que lui laissait chaque patient. La psychanalyse, c'est écouter et surtout s'écouter, la première impression est souvent la bonne, et ce qui se dégage lors d'une première rencontre, pourrait bien devenir une modalité récurrente du contre-transfert avec son patient par la suite.

Sana lui avait tout de suite plu : sa beauté de la première jeunesse, sa timidité infantile… Grock se sentait envahi d'un sentiment de tendresse paternel en sa présence. Il n'en laissait évidemment rien paraître. Sa retenue était nécessaire, l'essentiel étant de laisser tout le champ libre à sa jeune patiente pour présenter sa demande. Grock s'effaçait afin que Sana puisse avoir toute liberté, mais la liberté, bien que Sana la réclamât, était la chose qui l'effrayait le plus.

Sana, par dépit plus qu'autre chose, avait fini par parler de sa famille, non sans s'assurer que c'est bien ce que M. Grock voulait.

— Vous voulez que je parle de mes parents ? avait commencé la jeune fille à l'adresse de M. Grock.

Sana finit par comprendre que M. Grock ne répondrait pas à ses questions, ou seulement par d'autres questions, ou des silences… Elle décida de se lancer. Cela lui donnait la sensation de participer à un jeu dont elle ignorait les règles, ou que Grock était une machine avec des boutons en façade, qu'elle pressait en ignorant tout des actions qui s'en suivraient. Aux oreilles de M. Grock, son discours sonna comme le discours d'une enfant sage. Sana était la bonne élève qui voudrait toujours lui faire plaisir, lui donnant ce qu'elle croyait qu'il attendait. C'est un comportement que Grock observait maintes fois. Avec beaucoup de patience, Grock arrivait le plus souvent à faire comprendre à ses patients qu'ils travaillaient pour eux, que lui n'était ni un juge, ni un professeur... Chacune des phrases de Sana était ponctuée de cette question « vous voyez ? ». Il était important pour elle qu'on voie, une supplique, presque un impératif. Grock devait voir, là où elle n'y entendait pas. Mettre l'analyste en position de Sujet qui sait, était un signe positif du transfert, sans quoi

rien n'était possible. L'analyste choisit aussi son analysant. À ce moment précis, Grock vit se mettre en place ce qui serait le début d'une alliance entre lui et cette jeune fille finalement plus perdue que malade. Elle se disait « étouffer », Grock l'interpréta comme serrée, comme prise dans un étau, entre le poids d'une famille et d'une culture qui l'écrasait, fait de loyautés impossibles, de doubles exigences qui l'empêchaient de répondre à la question la plus importante de toute la concernant, celle qui la reliait à son désir : « qu'est-ce que je veux, moi ? ». Sana parut surprise quand Grock mit fin à la séance.

— Déjà ? ne put-elle s'empêcher de commenter, ce qui la fit aussitôt rougir. En regardant sur son portable, elle s'aperçut que la séance avait duré bien plus longtemps que ce qu'elle s'était imaginé. Sana se sentit confuse face à Grock qui semblait la dévisager :

— Il faudrait peut-être penser à me payer, chère demoiselle…

Bien malgré elle, Sana fut flattée par cette formulation et rosit de nouveau légèrement. Elle s'excusa et chercha avec empressement dans son sac.
— Je suis désolée, je n'ai que ça, balbutia-t-elle, sortant, trois billets un peu froissés de 10 euros… je ne savais pas combien ça coûterait.

Grock regarda avec amusement la somme tendue par la jeune fille et prit les billets délicatement.

— Ça ira, dit-il, en se fendant d'un large sourire qui donna tout à coup un tout autre éclairage à sa physionomie .

Le sourire de Grock ne quitta pas Sana quand elle descendit l'escalier de son cabinet. Dans sa tête d'enfant, cela prit la forme d'un doute qui lui profitait : il est peut-être gentil…

IV

Grock savait qu'avec certains types de patients la prudence était de mise. Martin faisait partie de ce genre de patients. Le créneau du lundi matin à 8 h lui était réservé, il ne pouvait pas en être autrement. Martin était suivi depuis plus de 15 ans par M. Grock, ils avaient leurs habitudes et leurs façons d'être. Avec ses autres patients, Grock se contentait de les appeler depuis le seuil de la salle d'attente, mais quand il s'agissait de Martin, il faisait l'effort de se présenter à lui. Cela n'étonnait plus les habitués, même quand il lui posait une main rassurante sur l'épaule pour le guider, bien qu'ils pouvaient s'en plaindre en séance ensuite. Les patients d'un psy pouvaient apparaitre comme une fratrie bigarrée où frères et sœurs passent leur temps à se tirer dans les pattes et à vouloir attirer à eux seuls la grâce parentale en la personne de Grock.

Grock laissa passer Martin devant lui, cela le rassurait,

une vieille habitude qui avait été conservée depuis une crise mémorable de Martin qui avait bien failli mettre à sac sa salle d'attente. Martin paraissait plus angoissé qu'à l'accoutumée. M. Grock, qui était déjà de belle stature, paraissait moins imposant face à Martin qui le dépassait d'une tête. Martin portait les stigmates de la maladie : la lèvre inférieure pendante, le regard ahuri, il avait les traits épais et une silhouette plombée par un ventre prépondérant. Il s'avança vers Grock la tête rentrée dans les épaules. Son visage n'afficha aucune émotion quand il le salua d'une voix étrange. La prise en charge de patients psychotiques en libéral était une question épineuse. Certains de ses confrères s'y refusaient purement et simplement, arguant le côté imprévisible de ce type de patients, le côté sauvage du transfert, et au final, le peu d'aide qu'ils croyaient pouvoir leur apporter. Quand M. Grock discutait avec des collègues, le même argument fataliste revenait :

— On ne peut pas les guérir.

Grock ripostait toujours :

— Oui, mais on peut les écouter.

Difficile de dire quel genre d'aide Grock apportait à Martin à présent, si ce n'est comme beaucoup de ses patients, il était là pour lui, toujours, comme un point fixe dans son existence souvent chaotique. Bien sûr que des patients étaient plus attachants que d'autres et M. Grock avait une sympathie particulière pour Martin. De toute façon, il était très difficile de travailler avec des patients profondément antipathiques. M. Grock se souvenait de sa rencontre avec un patient pervers, une typologie de patient qu'on voit assez peu en cabinet, mais qu'on oublie difficilement. Le cas était spécial, il s'agissait d'une demande d'expertise dans le cadre d'une affaire de harcèlement. Le diagnostic fut vite posé, le patient avait passé son temps à lui raconter avec force de détails son obsession pour les voix féminines et comment il passait ses nuits à encombrer les services d'urgence espérant tomber sur une femme à qui il pourrait narrer par le menu ses envies sexuelles. Comme M. Grock l'avait confessé

une fois à M. Armand : « les pervers, les vrais », il ne pouvait pas les « piffer ». Rien de comparable avec Martin. Il avait la vingtaine bien entamée désormais, était comme un gros enfant, mais un enfant terrible : capricieux, lunatique, incapable de mesurer sa force qui était proportionnellement inverse à son développement intellectuel. Ce qui ne l'empêchait pas parfois de réflexions remarquables, de formulations uniques, naïves, mais tellement justes. Grock avait beaucoup appris avec Martin. Martin était de ces patients qui avaient fait de lui un meilleur analyste, à son contact, Grock avait tiré des enseignements devenus primordiaux dans sa pratique : la prudence, qui est peut-être la qualité première de l'analyste. On ne fait pas n'importe quoi avec ses patients, n'en déplaise aux gourous de la déferlante « tout-psy » sans formation solide, contre lesquels Grock pestait régulièrement.

— Je n'ai pas fait caca ce matin… commença Martin à peine allongé et plutôt contrarié par cette actualité.

Grock savait que les premiers mots dits sur le divan étaient

les plus importants, les derniers aussi... que des introductions anodines pouvaient masquer des problèmes majeurs. Les angoisses de Martin étaient souvent massives, archaïques : morcellement, anéantissement, absorption… Grock naviguait toujours avec lui en eau dangereuse. Il devait rester vigilant, toujours. Martin avait une obsession pour le fonctionnement de son corps et notamment la fonction excrémentielle ; il lui était arrivé de lui narrer pendant toute la séance la consistance de ses selles : couleur, odeur, goût… Dans le doute, Grock mangeait toujours léger, le lundi matin.

Quand Martin quitta son cabinet, Grock crut observer un léger apaisement chez lui, son visage paraissait moins crispé comme si l'angoisse s'était desserrée d'un cran… mais elle reviendrait, il fallait accepter cet état de fait. Toute chose positive était bonne à prendre concernant Martin. Dans les phases de grande angoisse, c'est là que Martin se montrait le plus lucide, mais d'une lucidité dérangeante qui venait plaquer sur sa vie les sous-titres qui lui manquaient, qui n'étaient finalement que la parole des autres, ce que beaucoup pensaient tout bas, sans lui dire :

sa vie ne valait rien, ou du moins, elle était moins importante qu'une autre. C'était déchirant à entendre et philosophiquement engageant : quelle est la valeur d'une vie et que vaut une vie sans joie ? mérite-t-elle même d'être vécue ? Ses patients étaient toujours source de grandes réflexions pour Grock, de transformations aussi. Grock, avec humilité, savait leur reconnaître tout ce qu'il leur devait.

Grock, plus jeune, avait effectué une formation de 6 mois dans les locaux de SOS Suicide à Paris. Les appels étaient incessants, le jeune Grock fut impressionné par ces moments de vies terribles qu'on lui confiait au téléphone, ne s'imaginant même pas qu'il puisse y avoir tant d'appelants et des vies aussi dures. « Un jour, tu pleureras, il ne faut pas que tu en aies honte, t'es pas une machine, tu ne peux pas prendre toute la misère du monde dans la face, sans morfler, mais faut se protéger, garder la bonne distance, te laisse pas prendre totalement dans l'histoire des appelants… », lui avait dit Alain, un chic type qui avait presque 25 ans de maison. Ce souci de la juste distance était un bon conseil, quelque chose qu'il continuait à mettre en pratique chaque jour avec ses patients. Il pouvait

tout entendre comme un confident, mais il n'était pas leur ami. Si un analysant versait trop longtemps dans la camaraderie allant jusqu'à proposer de le tutoyer, Grock répondait d'un énergique « et puis quoi encore ?! ». Il existe une barrière physique et émotionnelle à respecter entre un analysant et un analyste. Il ne fallait surtout pas la franchir, c'était une relation de travail, un partenariat où la répartition des rôles était asymétrique, mais où chacun pouvait beaucoup recevoir. Il en allait ainsi de l'éthique de la psychanalyse.

Grock avait beaucoup gardé de son passage chez SOS Suicide, il avait aimé ce stage, cette façon d'être toujours sur la brèche, quand un seul appel peut mener à n'importe quelle situation qui peut prendre très vite un caractère d'urgence vitale. C'était le genre d'expérience qu'on ne peut oublier et qui avait constitué pour Grock un jalon supplémentaire dans ce qu'il était aujourd'hui en tant que praticien. Vivre n'est jamais chose aisée, la maladie mentale constitue un obstacle comme un autre du mal à vivre qu'on éprouve tous. Chaque vie porte son lot de souffrance ; Martin devait apprendre à vivre avec sa

maladie, ses limites, ce n'était pas une vie facile, mais elle n'avait rien de dérisoire.

Martin avait la chance d'avoir quitté l'hôpital. Aujourd'hui, il vivait dans un foyer en semi-autonomie, on ne le gavait plus de médicaments, il disait que les gens là-bas étaient gentils avec lui, il avait un ami, ce matin il avait l'air content que son frère vienne le voir prochainement, il avait de l'intérêt pour les activités qu'on lui proposait là-bas. Faire quelque chose d'intéressant, trouver des satisfactions dans la vie, être aimé, se sentir respecté, cela paraissait simple, mais ces choses-là étaient essentielles pour obtenir une vie heureuse. M. Grock répétait sans cesse à ses patients que rien ne les empêchait d'avoir une vie heureuse, surtout pas eux-mêmes.

Grock posa la main sur l'épaule de Martin.

— À lundi, même heure, dit-il.

V

Depuis que Grock s'était installé, il avait gardé le même superviseur, ce n'était pas chose si répandue, d'autant plus qu'Armand l'avait suivi depuis le début de son analyse personnelle. Une supervision n'est pas tout à fait une suite à son analyse et les rapports avec l'analyste peuvent continuer à y être houleux, voire davantage encore. Il semblerait qu'il y ait toujours un moment dans une vie où on se sent investi d'un ego suffisant pour affirmer être trop vieux pour qu'on nous donne des leçons, comme si on ne pouvait plus apprendre, que la vieillesse était un état de complétude, que l'âge pris faisait l'expérience, alors que de tout temps il y a eu de vieux cons et des gens pour mourir idiot.

Armand était un homme d'un autre siècle, issu d'une vieille famille aristocratique, toujours tiré à quatre épingles, sorte de vieux lord excentrique qui portait des nœuds papillon en toute occasion. Il était aussi sec et décharné que Grock était fort et gras. Il recevait chez lui, dans son salon, parfois en peignoir. Avec le temps, ils

avaient construit une relation particulière, bien plus intime que ce qu'elle avait été à leurs débuts. Grock avait beaucoup admiré Armand, ce qu'il continuait à faire sans trop oser se l'avouer. Cela avait été difficile pour lui de trouver son propre style, sans se référer à l'image d'Armand dans ses premières années de pratique. Face à Armand, Grock craignait toujours un débordement infantile, ne pas avoir tué suffisamment ce père, se retrouver pris au piège d'un transfert paternel qu'il n'aurait pas suffisamment liquidé en temps voulu dans sa cure.

Armand se tenait face à lui dans l'entrée, égal à lui-même, savant mélange de désinvolture et d'aisance particulière, alors que Grock semblait toujours se chercher une contenance, une juste distance avec lui. Armand proposa à Grock de le débarrasser de son pardessus. Ses gestes étaient chaleureux, mais sans affection ostensible. Malgré les années passées ensemble, les deux hommes gardaient une certaine retenue, conservant la prohibition du contact physique hérité de l'abstinence psychanalytique. Avec le temps, la supervision était

devenue un prétexte pour que le maître et l'ancien élève continuent à entretenir une relation, c'était une amitié respectueuse que portait Grock à Armand. Dans la forme, il ne restait plus rien d'un exercice de supervision, dans le fond plus vraiment non plus…

Grock aimait se trouver ici. Il avait fait de ce lieu un foyer. Lorsqu'il s'y trouvait, cela ravivait des souvenirs de la maison de sa tante, là où il avait été élevé, par cette femme de culture et son mari, bien qu'elle eût un goût plus prononcé pour l'accumulation qu'Armand ; Grock se rappelait avec nostalgie son bureau où s'amoncelaient toutes sortes de choses bizarres qui étaient devenues un haut lieu de l'interdit pour le jeune Grock.

Ils marchèrent quelques pas ensemble dans un couloir au sol immaculé avant de déboucher dans une pièce plus grande. Grock remarqua le pas moins assuré du Maître, lorsqu'Armand le quitta un instant pour se diriger vers un guéridon où trônait une carafe en cristal :

— Vous donnerez bien assistance, mon cher Grock, à un vieil alcoolique qui tente encore de faire passer son vice pour une mondanité ?

C'était la façon d'Armand de lui proposer à boire. Grock attrapa le verre que lui tendit Armand. Du Armand tout craché : des manières, de la subtilité, une vivacité d'esprit toujours intacte. Son vieux mentor prit place dans un fauteuil en cuir, une table basse les séparait, là où parfois ils jouaient aux dames en fin de soirée prolongeant le plaisir de se trouver ensemble. Autour, ils pouvaient deviser sur l'actualité, ou commenter avec enthousiasme quelques concepts théoriques issus de leur pratique. Cela faisait des années qu'Armand n'exerçait plus, qu'il s'était retiré dans cette demeure cossue, se consacrant à l'écriture et se piquant de peinture. Quelques-unes de ses toiles trônaient au milieu de l'immense salon. Il recevait néanmoins : de jeunes analystes, de vieux confrères, et plus étonnant : d'anciens patients. La relation qui unit un analysant à son analyste peut être difficile à décrire, ambivalente, mystérieuse, mélange d'amour et de haine, de répulsion et fascination, quoique toujours profonde et on quitte aussi difficilement son analyste qu'on quitte un parent. Armand avait avoué une fois à Grock comment il se sentait abandonné à chaque fois qu'un patient le quittait. Grock avait été très surpris de cette confession. Armand

était un vieil homme lucide sur la vie, sur la mort, dont il disait quelques mots parfois lorsque leur conversation se prolongeait dans la nuit.

— Alors, mon cher ami, vos patients se tiennent-ils suffisamment sages, ou méritent-ils que nous en disions un mot ce soir ?

Grock avait toujours trouvé qu'Armand agissait avec lui avec un trop haut degré de paternalisme, attitude qu'il adoptait avec l'ensemble de ses patients, comme s'il voyait en eux que des enfants turbulents qu'il faudrait assagir, mais Grock n'était pas tout à fait persuadé qu'il n'eut s'agit là que de ses propres projections… Grock ne toucha pas à son verre qu'il préféra garder pour la fin de leur conversation. Il le laissa sur le bout de canapé tandis qu'il posa ses premiers mots avec assurance.

Pour peu qu'il l'eût vu le matin même, Martin revenait souvent dans la conversation. Grock avait un attachement particulier pour Martin. Si Martin le ressentait, il aurait été sur un même pied d'égalité avec tous les autres, car toute la patientèle de Grock s'imaginait bénéficier de sa part de faveurs particulières. C'était un phénomène sans fin.

Grock en venant chez Armand croyait obtenir un privilège singulier, preuve, si toutefois il était encore nécessaire d'en avancer une, que le carcan des représentations parentales est bien la chose la plus dure à dépasser, mais qu'elle s'impose comme une nécessité si l'on aspire à devenir un être singulier. Grock se sentait quelque peu honteux à chaque fois qu'il repérait chez lui, un reste d'attachement infantile à l'image d'un père tout-puissant et idéal, surtout lorsque ce constat se faisait en la présence d'Armand.

On peut rester hermétique longtemps à ses propres desseins, les vérités inconscientes sont les mieux protégées, c'est tout le travail de l'analyse que de les mettre au jour, de repérer dans la construction trop étincelante du conscient le pourquoi réel de nos motivations. Grock faisait preuve d'une patience extraordinaire et veillait à ne pas se laisser endormir par les fables sexy de ses patients qui devaient découvrir par eux-mêmes le mystérieux pot aux roses de leur histoire. Il n'était pas rare qu'à la fin d'une analyse, comme un coup de théâtre inattendu, le patient révèle l'ultime signification de ses symptômes, qui était la chose tenue secrète le plus

longtemps possible, car soumise aux forces refoulantes les plus grandes. Grock devait tenir et résister à la tentation de dire trop tôt, de céder au plaisir de celui qui sait avant l'autre.

Les analysants de Grock passaient leur temps à fantasmer sur sa vie, lui prêtant nombre de comportements et traits de caractère qui en dernière analyse ne pouvaient se rapporter qu'à eux-mêmes. C'était plutôt un signe de bonne santé dans la cure, et Grock, malgré lui, se trouvait mêler à des histoires rocambolesques portées par l'imaginaire débridé de ses patients.

Quand la coupe était pleine, quand Grock en avait trop entendu, il venait aussi déverser son trop-plein chez Armand, sur lequel il devait fantasmer en toute logique. Le système étant ainsi fait que chaque maillon fort, dissimulait un maître plus grand chez qui s'épancher. Chez Armand, c'est Grock qui jacassait.

VI

Grock, en tant que jeune praticien, avait pu être irréfléchi ce qu'il chercha à arranger plus tard en se montrant excessivement prudent. Sa volonté de faire ses preuves au plus vite, de laisser admirer son potentiel nouvellement acquis, tout cela avec été fait avec tant d'empressement et de fougue, qu'aujourd'hui il se jugeait rétrospectivement avec sévérité voyant dans cette première mouture de lui-même une avidité de reconnaissance qu'il avait retirée facilement de ses patients dans une revanche aussi puérile que dangereuse. Martin avait fait les frais de ses manquements en tant que jeune analyste. C'est sa mère qui avait pris le rendez-vous pour Martin la première fois. Grock se souvenait d'une femme blonde à la beauté discrète très inquiète du comportement de son fils qui avait déjà entamé un parcours compliqué passant de spécialiste en spécialiste.

Lasse, mais tenace, la mère de famille lui avait récité ce qu'elle avait déjà dû dire des dizaines de fois à d'autres : son fils s'était renfermé sur lui-même, était devenu peu

loquace, avait des idées bizarres… Après quelques entretiens préliminaires, Grock avait finalement accepté de suivre Martin. Cela n'avait pas été un choix facile. Grock n'avait jamais été confronté à un patient si jeune et ne se sentait pas spécialement à l'aise avec cette idée. Les diagnostics posés par ses prédécesseurs n'étaient pas très engageants et la plupart avaient vu dans les changements de Martin les prodromes d'un syndrome schizophrénique, probablement de type hébéphrénique qui laissaient peu de chance d'amélioration au patient. Les explications de Grock, bien que distillées avec le plus grand tact, n'avaient pas manqué de susciter un mouvement désespéré chez la mère de Martin :

— Mais mon fils n'est pas fou, s'était-elle exclamée avec cœur. Vous aussi vous allez décider de le condamner ?

Son discours n'était pas dans le registre de la plainte, mais dans celui de la révolte, c'était le cri de colère d'une mère qui prend responsabilité dans ce qui n'est qu'après tout qu'un terrible jeu du sort pour son fils, les médecins impuissants n'étant bien souvent qu'au chevet de

l'inexorable. Le jeune Grock n'avait pas été insensible à sa réaction, ce qui avait participé à sa prise de décision finale. Du haut des années, Grock croyait savoir que la sensiblerie est une affaire de jeunesse, que les années tannent la peau, rendant les cellules du cœur plus dures…

Grock s'était retrouvé seul face à l'adolescent. C'est à peine si Martin le regardait. A cet époque, Grock pouvait encore craindre les silences, n'en ayant pas encore exploré toute leur vertu. En premier lieu, Grock voulut s'assurer qu'il avait la pleine compréhension de la situation présente. C'était peut-être plus important que de le mettre à l'aise, être confortable est une chose, être pris au sérieux en est une autre plus importante encore. Martin était un ado qui semblait être partie prenante de rien, ballotté avec indifférence, difficile à dire si la maladie l'avait précipité dans une sorte de catatonie ou bien si des éléments antérieurs à celle-ci avaient déjà trouvé place en lui comme faisant partie intégrante de sa construction psychique. La mère avait parlé d'un garçon très discret, un peu rêveur, et ce depuis tout petit déjà.

— Est-ce que tu sais pourquoi tu es ici ? Entama Grock, ou même, est-ce que toi tu as envie d'être là ? poursuivit-il d'une voix douce.

Peut-être que Martin fut surpris par cette approche qui venait questionner son désir et ainsi le plaçait en position de commander quelque chose.

— Je suis un déglingo, dit-il en regardant ses pieds, on ne peut rien pour moi et je vais mourir, ce qui n'est pas plus mal.

Grock fut saisi par cette déclaration brutale qui suintait le mal de vivre. Un collègue à lui, qui travaillait quotidiennement avec les adolescents, l'avait pourtant mis en garde : « c'est spécial le travail avec les ados, ils sont cash, tu crois tenir quelque chose, avoir créé quelque chose et d'un coup tu fais face à un raptus d'une brutalité dingue qui vient tout mettre par terre et toi tu n'auras rien vu venir… ». Grock ne se laissa pas décontenancer pour autant :

— C'est comme ça que tu te vois ? Et alors quoi, les « déglingos » n'ont pas le droit de vivre, aussi ? dit Grock se voulant désinvolte.

Il crut éveiller l'espace d'un instant l'attention de Martin, mais ce dernier replongea aussitôt dans son mutisme.

— Je ne sais pas moi…

Cela constitua les derniers mots de l'ado pour toute la séance, les tentatives de Grock restèrent ensuite inefficaces.

Une fois Martin parti, Grock resta un moment à son bureau. Il était songeur, il réfléchissait aux possibilités d'avenir de Martin. Quel choix, quelle marge de manœuvre possible, quel écart pour la vie, lorsqu'un tel diagnostic tombe aussi jeune, c'était absurde… Grock sentit un certain découragement l'envahir, quelque chose de profond, s'il n'y prenait pas garde, il y avait de quoi venir le déstabiliser plus qu'il n'aurait été prêt à l'admettre.

À cette époque, Grock attendait avec impatience chacun de ses entretiens avec Armand, se disant qu'une fois qu'il aurait parlé au Maître, il se sentirait mieux, mais il s'en voulait toujours de ses moments de doute, qu'il ressentait comme des moments de faiblesse qui ponctuaient çà et là sa pratique.

Le reste de la journée passa vite. Chez ses autres patients, rien ne vint l'interpeller d'une façon similaire à ce qu'il avait ressenti face à Martin. Le tout-venant des problèmes psy s'était succédé dans son cabinet, des névrosés ordinaires, de ceux qui peuvent amener une rente à vie à n'importe quel psy comme l'avait fait remarquer Freud en son temps non sans un certain cynisme. Grock ruminait encore en fin de journée, peut-être que c'était ça son problème : il voulait sauver des gens et le trivial l'ennuyait. Armand l'avait pourtant mis en garde : « votre soif de guérir est pathologique, mon ami » Grock l'avait mal pris. Armand avait raison. C'est pourquoi il s'était trouvé ridicule à être aussi facilement débusqué dans ce pli narcissique.

Le suivi avait commencé avec Martin sur la base d'une séance par semaine. Grock s'investissait beaucoup : relisant des ouvrages de référence, prenant conseil auprès de confrères plus expérimentés qui ne comprenaient pas bien son engouement pour ce cas. Une part de lui-même soufflait à Grock qu'il y avait quelque chose à faire pour ce gosse, qu'on pouvait infléchir et stabiliser ce qui s'annonçait pourtant comme un inéluctable déclin. Fidèle à ses convictions psychanalytiques, Grock était peu favorable à l'usage déraisonné des médicaments, intérieurement, il bouillait, lorsqu'il voyait Martin plus amorphe que jamais, s'assoir maladroitement face à lui, alors que quelques séances avant il pensait avoir fait une avancée significative ensemble. Cela lui donnait l'impression que les psychiatres venaient anéantir son travail et saper son autorité.

Spontanément, Martin lui avait confié son goût pour les maquettes et comment il s'était passionné pour le design et le dessin. Ce n'était pas rien, pour lui qui paraissait si souvent sans envie. Il lui avait montré quelques créations. Martin avait un joli coup de crayon. L'art, la création, venaient souvent comme tentative de réponse face à la

maladie mentale, une façon d'endiguer les afflux pathogènes, de sublimer, comme on disait dans le jargon. Des artistes, Grock en avait vu passer sur le divan, de ceux qui échappaient de justesse à la folie, par la peinture, l'écriture, la sculpture… leur art n'était plus un hobby chez eux, pas un choix, mais la solution élégante qu'ils avaient élaborée pour s'équilibrer, trouver tout le sens manquant à leur vie. Grock trouvait leur pensée originale, comme l'était celle de Martin qui pouvait à tout moment faire preuve d'un humour particulier qui lui faisait lâcher un éclat de rire.

À chaque fin de séance, Grock relisait les notes du dossier qu'on lui avait transmis à la recherche d'une erreur d'interprétation. Il avait gardé ce chiffre en tête lors de son apprentissage : vingt pour cent, c'était l'écart diagnostic possible en médecine psychiatrique, bien supérieur à ce qui serait accepté en médecine biologique … ses collègues avaient pu se tromper. Si tel était le cas, il le prouverait. Pour Grock, il manquait certains signes pour poser avec assurance le diagnostic d'une schizophrénie, même si celle-ci se trouvait à ses débuts. Grock finit par émettre

l'hypothèse d'un trouble du spectre de l'autisme qui aurait été longtemps masqué par une structure dépressive. Les autistes légers pouvaient bénéficier d'une qualité de vie et d'une insertion sociale bien meilleure que la plupart des schizophrènes, la schizophrénie restant une maladie mal comprise. Ceux qui en souffraient pouvaient s'en trouver facilement discriminés, tant le grand public s'en était fait une image négative où se larvait l'idée d'une violence et d'une sociopathie inhérente à leur condition. Grock était un obsessionnel, il lâchait difficilement une idée en laquelle il croyait. Armand avait repéré cela chez lui. Quand il s'en était inquiété, il l'avait rassuré à sa façon :

— Croyez-moi, très cher, quelques traits obsessionnels ne vous empêcheront pas de devenir un bon psychanalyste, bien au contraire, c'est même à se demander comment on devient psychanalyste sans être un tant soit peu obsessionnel…

Grock veillait tard, restant à son bureau jusqu'à pas d'heure, persuadé que ce n'était pas du temps perdu et qu'il faisait tous ces efforts dans l'intérêt de son patient.

Le comportement de Martin avait évolué favorablement en séance, il semblait plus intéressé par ce qui s'y passait, c'est à ce moment qu'il commença à appeler Grock, « doc », ce qui ne lui déplut pas et qu'il interpréta comme l'amorce d'un transfert positif. Beaucoup d'éléments venaient conforter son hypothèse, Grock s'imaginait un psychotique incapable d'élaborer et de développer un transfert de la façon dont le faisait Martin.

— Vous êtes un as, doc, tant de mots à disposition et vous choisissez toujours les bons.

Une certaine complicité avait fini par s'installer entre Grock et Martin au fil des séances.

La maladie mentale a de multiples facteurs, la plupart méconnus, si on ignorait précisément le pourquoi de l'entrée dans la maladie, on ne savait pas non plus comment on en sortait. Grock avait déjà eu vent de *restitutio ad integrum* chez certains patients pourtant étiquetés schizophrène, bien que les critiques aient dénoncé l'erreur de diagnostic initiale et comment le cas avait été monté en épingle. À défaut d'une réhabilitation,

ce que visait Grock, compte tenu du terrain à risque de son patient, c'était de contenir l'expansion de la maladie en structurant davantage la vie psychique de Martin.

— Je vais m'en sortir, Doc ? lui avait demandé un matin Martin.

— J'ai bon espoir, répondit Grock.

Sa réponse était sortie avec spontanéité. Il s'en voulut un peu de son élan, de son trop grand enthousiasme, parce que ce n'était pas tout à fait sa méthode et qu'il lui paraissait avoir enfreint la sacro-sainte règle de la neutralité. Dans le doute, il devait en dire le moins possible à son patient, laisser voir, attendre, peser chaque mot, jusqu'à ce qu'il soit sûr de pouvoir dire et son patient entendre. D'une façon générale, Grock était fermé à l'idée d'échanger des éléments de diagnostic avec un patient sans raison valable. Ce n'était pas toujours judicieux. Rien n'était plus néfaste pour un patient qu'un diagnostic comme un coup de couperet qui tombe, qui lui expliquerait tout ce qu'il ne pouvait pas être... Grock se battait pour chacun de ses

patients souffrant d'une grave pathologie psychiatrique pour qu'ils puissent s'identifier à autre chose qu'à leurs symptômes. Ironie des temps modernes, les patients de Grock arrivaient souvent avec un rapport détaillé de ce qu'il croyait être leur maladie. Une tendance qu'il était évidemment nocif d'encourager. Ce type d'investissement était contre-productif et ne venait qu'alimenter les tendances hypocondriaques des patients. Sa démarche était différente avec Martin : le rassurer, desserrer son angoisse, lui redonner courage pour des choses qu'il avait mal comprises, car on les lui avait mal expliquées… mais c'était peut-être sa façon à Grock de se rassurer.

Grock demeurait confiant, il n'y avait qu'Armand pour le faire déchanter. À cette époque, il le voyait une fois par semaine. Un rythme plus léger, lorsqu'il était encore en cure avec lui, cela était monté à plusieurs fois par jour... En bon lacanien, Armand aimait casser le rythme des séances. Bon dieu, que cela l'avait énervé ! Quelle frustration de voir une séance coupée au bout de 10 minutes et en chercher ensuite les raisons : pourquoi maintenant ? Grock lui disait régulièrement qu'il était

agaçant et Armand lui répliquait qu'il n'était pas là ni pour le comprendre ni pour lui faire plaisir. La relation était certes différente aujourd'hui, mais un mouvement transférentiel pouvait encore faire retour, c'était vrai à la fin de son analyse, ça pouvait l'être encore, même si Grock espérait secrètement en savoir tout autant que lui.

Armand, de tout temps, s'était montré juste, quoiqu'implacable. Bien qu'une certaine rivalité existât entre eux, c'est Armand qui marquait tous les points.

— Vous avez envie de l'aider cet enfant, rappelez-moi de qui il s'agit ? ». Grock avait réagi assez vivement à cet énoncé :

— Qu'insinuez-vous là, vous savez bien que ça n'a à voir qu'avec moi !

Le lapsus était énorme et Grock s'en mordit les doigts. Il était mieux placé que quiconque pour savoir qu'avec l'inconscient on ne triche pas. Armand enfonça le clou :

— Je n'ai pas dit autre chose, car je vous écoute mon cher.

Grock se sentit grillé, cette sensation qu'un autre pouvait percevoir mieux que lui ses propres raisons d'agir, lui était difficilement supportable, Armand venait de lui faire subir une castration, rien de plus. Le père tant aimé était devenu père persécutant. Grock sortit de chez Armand un peu déprimé. Il était tellement peu différent de ses patients en fin de compte… Il remonta à pied l'avenue, déserte à cette heure, une des plus belles de Paris, les biens d'exception se succédaient à ses côtés, des hôtels particuliers aux façades immaculées et illuminés qui se dressaient fièrement dans la nuit, comme des statues de grands personnages. Tout le décor le dominait. Cette balade nocturne, dans un froid vif qui le persécutait, donna à Grock la sensation d'une fuite honteuse. Grock se remémora ce rêve qui avait constitué un leitmotiv dans son analyse, ce n'était pas chose rare, ces motifs récurrents qui surgissent à des moments clés, souvent pour faire écran à une pensée qui ne peut que difficilement s'exprimer. Dans le rêve de Grock, la neige tombait à gros flocons. Il était face au parvis d'une église. Un petit groupe était assis sur les marches et Grock n'arrivait jamais à les rejoindre. Ils

n'étaient que des silhouettes encore. Grock semblait avancer sur une immense patinoire qui se rallongeait à chacun de ses pas si bien qu'il ne les atteignait jamais. Il n'arrivait pas à leur tourner le dos non plus. Il restait debout et sentait le froid le gagner progressivement. Le gel en provenance du sol l'attrapait comme un serpent de glace et montait sur lui. Presque au niveau de la tête, complètement pris cette fois, il poussait un dernier cri ; c'est généralement là qu'il se réveillait en sueur. Comme pour répondre à ses pensées, phénomène de synchronicité jungien, la neige se mit tout à coup à tomber, ce qui ne manqua pas de troubler Grock tout cartésien qu'il était.

Grock eut du mal à redresser la barre et les séances qui suivirent avec Martin finirent d'attaquer son moral vacillant. L'observation était sans appel : de plus en plus Martin peinait à trouver ses mots, faisait des coq-à-l'âne, forgeait des mots qui n'avaient du sens que pour lui, voyait son discours percé de silence et de ruptures parasites.

— Ça soupote dans ma tête, Doc…

Grock ressentait alors une certaine angoisse, une distance, une incompréhension ressentie comme inquiétante, qu'on ressent parfois face à un esprit en apparence similaire au sien, mais qui se détraque. Peu à peu, Grock dû bien admettre son erreur et reconnaître que son jugement avait été obscurci, car contaminé par des représentations psychiques venant de son propre passé. Il se souvenait d'une phrase en particulier de Martin qui avait fini par prendre une tournure prophétique :

— Je sens que je pars Doc, et où je vais n'importe qui freinerait des guiboles… faut pas vous en vouloir, c'est pour vous que ce sera dur, moi je vais planer, il paraît.

Après cela, Martin disparut un moment de la circulation. Grock s'abstint de chercher à avoir de ses nouvelles. Il avait compris et avait repris une tranche d'analyse auprès d'Armand, pour creuser un peu plus ses conflits psychiques non résolus pour éviter qu'ils resurgissent et surtout en séance, pour y semer la pagaille. Lorsque Grock s'était plaint de lui-même, Armand l'avait gentiment

rabroué :

— Vous ne pensiez tout de même pas être déjà un analyste accompli ? La pire chose qui puisse vous arriver, c'est de le croire.

Grock avait accepté la leçon.

Un jour, Martin était revenu, il était méconnaissable. Il s'était passé plusieurs années avant que la relation thérapeutique ne s'engage à nouveau, différemment. Grock ne pouvait s'empêcher de voir au travers de Martin un échec personnel comme une promesse non tenue.

VII

Sana était revenue, Grock l'aurait parié. Malgré la fragilité apparente de cette jeune fille, il avait perçu une certaine combativité, ainsi qu'une grande intelligence. Il était toujours important pour Grock de s'appuyer sur les qualités de ses patients. Comme avec les grands névrosés, c'est toujours autour des parties « saines » des patients qu'il aurait à rebâtir et cela n'avait rien d'une sinécure. La cure en elle-même, s'apparentait à tout, sauf à une sinécure. Le chemin qui inscrit dans sa propre histoire est nécessairement ardu. La névrose est ce genre de « ratage », un traumatisme développemental chez des individus qui ont manqué leur entrée au monde, pas suffisamment structurés en tant qu'être, et des étapes qui vont de soi dans la petite enfance deviennent une gageure à traverser à l'âge adulte. Un patient en fin de cure lui avait confié être né « deux fois », c'est comme ça qu'il voyait sa thérapie, il y avait eu sa naissance et le moment où il était né à lui-

même, quand il avait réussi à se débarrasser de tous les tampons que les autres avaient posés sur lui. Est-ce qu'il en serait de même pour Sana ? Grock cherchait toujours à évaluer le niveau d'angoisse qu'un patient était prêt à supporter. L'angoisse est un passage obligé, tôt ou tard, le patient se retrouve confronté à un vide, qu'importe que ce vide soit le fruit d'une avancée majeure, l'appareil psychique ne supporte pas le changement et cherche toujours cet état d'homéostasie, l'absence de tension.

Sana ne différait en rien de l'image mentale qu'il avait pu se faire de la jeune fille la première fois. Grock en avait dégagé un prototype utile propre à l'étude, la simplification, la caricature parfois, sont un mal nécessaire qui permet de prendre conscience au plus tôt de ses pensées préfabriquées, pour ne pas se laisser influencer par elles à un moment où on croit les avoir dépassées. Ne jamais être totalement dupes : voilà une consigne difficile qui pesait sur chaque analyste face à un patient. De séance en séance, Sana s'était montrée à peine plus assurée. Grock écoutait sa façon de parler, de faire silence, sa prosodie, finalement son empreinte, cette marque si singulière qu'elle avait laissée en rentrant dans le langage.

Plus facilement Grock identifierait ce qui était dans le discours de Sana, plus facilement il identifierait dans ses mots ce qui ne lui appartenait pas, mais qui avait été légué par d'autres.

Grock croyait faire du bon travail avec Sana. Peut-être que la jeune fille ne le voyait pas encore. La psychanalyse n'est pas mesurable et se refuse à la science, elle est pure subjectivité et on ne se voit jamais tellement changer. L'illusion de la continuité psychique garantit notre bonne santé mentale, notre besoin de cohérence étant fondamental pour former une image stable du Moi. Sana changeait peu à peu, même si pour l'instant seul Grock pouvait en voir la mesure. Grock écoutait tout, aucun détail dans le discours de son patient ne lui échappait, ce qui ne voulait pas dire qu'il était tout le temps attentif, mais que le petit caillou faisant enrayer la machine lui donnant un son autre que son ronron habituel, il l'entendrait. « Tout compte ici, c'est bien le drame… », comme lui avait dit un patient un jour, qui était resté surpris autant qu'agacé face à une manifestation de son inconscient qui l'embarrassait. Grock savait d'expérience

que l'indicible du patient finissait inexorablement par ressortir, presque malgré soi, qu'on parle, autant qu'on est parlé. C'était comme si à force de tourner autour du pot, de ne pas dire, le patient construisait une série de cercles concentriques qui indiquait mieux qu'une croix l'emplacement du trésor maudit de leur inconscient. Grock avait pressenti assez rapidement le gros du travail qu'il y aurait à mener du côté du narcissisme chez Sana. Il était fragile. Pour dire bref, Sana ne s'appartenait que si peu, prise dans les désirs des autres, elle peinait à exister pour elle-même. Ce « Vous voyez ? », que Grock avait interprété comme un geste visant à l'union, était aussi une façon de le mettre à l'écart. Le thème de l'étranger était un motif récurrent dans le discours de Sana. La répétition dans le discours marquait un certain immobilisme, comme la pierre toujours sur le chemin du patient sur laquelle il venait constamment achopper. Il était important de la repérer. Grock était un étranger pour Sana, Sana se sentait une étrangère pour ses parents, mais surtout Sana était étrangère à elle-même.

Sana resta un moment sur le fauteuil alors que Grock venait de lui signifier la fin de la séance. Elle était comme paralysée, son esprit, encore accaparé par ce qu'elle venait de dire, lui refusait le mouvement. Choc temporaire qui suit une séance, qui peut faire chuter dans nos certitudes sur nous-mêmes, nous laissant incrédules face à la parole prononcée bien que nous en fussions l'auteur. Grock l'observait avec bienveillance, prêt à lui tendre son bras ou un mouchoir. Quand il l'accompagna jusqu'à la porte, elle semblait encore un peu hébétée, absente. Grock sourit et pensa à tout le temps qu'il fallait à ses patients pour obtenir la certitude que lorsqu'ils parlaient ici, c'est bien d'eux-mêmes que surgissait cette parole.

La sortie de Grock aurait pu se faire dans un autre espace-temps tant Sana fut surprise de se retrouver en bas de chez lui son foulard remué par le vent. Sana en s'apprêtant à rentrer dans une bouche de métro vit les ennuis arriver : une jeune femme portant un gilet RATP refoulait toute personne se présentant à l'entrée de la station. Elle répéta pour Sana ce qu'elle avait déjà dû dire cent fois à d'autres comme un automate :

— Il y a eu un accident voyageur, la station a été évacuée pour un moment pour laisser agir les secours.

Sana sentit son ventre se nouer, son sang s'accéléra d'un coup, il fallait absolument qu'elle soit rentrée avant 19 h sinon son père serait déjà à la maison.

Sana courrait presque entre les immeubles, sa cité était labyrinthique et son bâtiment se trouvait tout au fond. La jeune fille surveillait l'heure sur son portable avec anxiété tout en sachant que l'horaire fatidique avait été dépassé. Les évènements, comme ils savent le faire parfois, s'étaient assemblés de la pire façon qui soit. Sana avait même pris à l'envers la ligne de bus qu'elle prenait pourtant quotidiennement, c'est dire ! La pression n'avait fait que s'accentuer pour elle. Toute sa fragilité s'exprimait en cet instant : Sana réprima des larmes qui marquaient toute sa confusion et sa détresse en montant dans l'ascenseur de l'immeuble. Devant la glace, elle ne put s'empêcher de s'adresser des reproches à haute voix. La porte de l'ascenseur s'ouvrit, Sana se dirigea à pas pressés vers une des portes du palier. En ouvrant la porte de chez elle, son pouls s'accéléra encore. Dans l'entrée, la

jeune fille se déchaussa et voulut se faire la plus petite possible, tout son corps se raidit lorsqu'elle aperçut son père au bout du couloir qui semblait l'attendre la mine grave.

— T'étais où ? lui demanda-t-il en guise de bienvenue.

Sana baissa instinctivement les yeux :

— Je t'ai dit, chez Leila pour réviser.

Elle n'avait jamais rien oser lui dire pour Grock. Son père ne lui répondit pas un mot et se recula dans le salon. Sana s'avança vers lui avec crainte, surprise par sa réaction. Ce qui s'en suivit fut un décrochage complet de son être : Leila se trouvait dans la pièce au côté de sa mère quand elle-même y fit son entrée. Son amie sembla comprendre la situation et lui jeta un regard empreint de compassion, tandis qu'elle lui murmurait quelque chose que Sana comprit comme un début d'explication ou d'excuse.

— Leila, tu vas rentrer chez toi s'il te plaît, dit son père d'un ton neutre comme s'il s'agissait là d'une évidence.

Il se tenait dans un recoin de la pièce, bras croisés et son attitude inspira à Sana l'effroi. Leila s'exécuta, trop contente de quitter ce guêpier.

Sana, paniquée, chercha réconfort auprès de sa mère, mais elle fuyait son regard. Elle aussi semblait guetter la réaction de son mari, et en l'absence de signes de sa part, paraissait incapable d'adopter une conduite plutôt qu'une autre. Sana n'osait toujours pas regarder son père, elle sursauta presque lorsqu'il prit la parole :

— Dire que ma fille ment, cheh ! Je te le répète, t'étais où ? Cette fois tu as intérêt à dire la vérité.

Son père enchaîna avec une litanie de mots en arabe que Sana parlait mal, mais elle comprit qu'il s'inquiétait au sujet des garçons.

— Je ne suis pas allée voir des garçons, Papa je te le jure sur le Coran.

— Alors quoi ? répliqua sèchement son père dont la colère déformait son visage.

Sana lâcha son morceau. Face à la réaction de son père, elle comprit qu'un psy où un garçon, il s'agissait du même affront à ses yeux.

— Tu as besoin d'aller te raconter face un homme, tu dis ? Raconter quoi, d'abord ? Il est où ton honneur, tu as pensé à ta famille ? T'es qu'une khaba, ma fille !

Ce seul mot dans sa langue natale sonna au milieu de la phrase comme nul autre et sembla déclencher toute sa colère jusqu'alors rentrée. Il cracha. Une partie vint toucher Sana au visage. La mère de Sana pendant toute la scène était restée impassible, le dos droit, ses mains frottant avec insistance ses genoux. Sana voulut répondre quelque chose, mais son père lui tourna ostensiblement le dos, lui indiquant clairement la fin de leur échange. Sa mère, qui se décida à se lever pour la consoler, fut rabrouée ; Sana quitta la pièce en pleurs pour s'enfermer dans sa chambre. Elle avait envie de mourir et ne savait plus comment faire pour contenir la douleur qui sévissait en elle.

VIII

— Bonjour, M. Grock ! s'exclama la jeune serveuse avec allant.

— Bonjour Margot, répondit Grock plus mesuré.

— Comme d'habitude ?

— Je suis un homme d'habitudes, comme vous le savez, répondit Grock avec malice.

— C'est ça… conclut Margot avec malice.

Le petit rire cristallin de la jeune fille accompagna Grock jusqu'à une table de la terrasse.

M. Grock était un homme affable, pratiquant volontiers une séduction chaste avec les jolies jeunes filles à l'occasion. Dans sa pratique quotidienne, il en allait tout autrement. Il se comportait en bon Samaritain seulement, excluant tout rapport de séduction avec ses patientes. Il

s'agissait d'un métier où il fallait garder la tête froide, comme il l'exprimait crûment à de jeunes praticiens :

— Si vous bandez quand votre jolie patiente érotomane vous déballe ses affaires sexuelles, que vous vous sentez excités de rejoindre les fantasmes d'amour d'une hystérique, vous êtes bien mal barrés les amis !

Le transfert amoureux était une réalité qui angoissait bon nombre de jeunes analystes et les patients, qu'on se le dise, passaient leur temps à vouloir mettre leur analyste dans leurs bonnes grâces, comme jadis ils cherchaient probablement à attirer toute l'attention de Papa et Maman sur eux. Ils ne reculaient devant rien : ronds de jambe, minauderies, passant du registre de la flatterie à la drague la plus éhontée. Les histoires de coucheries entre patient et thérapeute étaient si nombreuses qu'elles étaient devenues sujettes à plaisanteries dans la profession. La dernière en date : un jeune psy peu expérimenté qui n'avait pas vu le mal en acceptant de répondre un soir au texto d'une patiente, l'échange était devenu plus intime et de fil en aiguille un verre avait suivi et fatalement les deux étaient devenus amants.

— C'était vraiment de l'amour, s'était justifié le praticien d'une façon penaude face à son superviseur… oubliant que le transfert c'est l'amour.

Il ne fallait pas s'y laisser prendre, ne pas céder sur son désir. Grock avait gardé cette position de tout temps : ne jamais croire que toute expression d'amour puisse lui être adressée. Le passage à l'acte sexuel, en plus d'être une faute éthique, est bien le pire qui puisse arriver dans la cure, car il anéantit toute possibilité de travail futur, la réalité s'étant substituée au fantasme pour le tuer.

Margot repartit vers les cuisines, une pile d'assiettes ramassées aux tables voisines. Le rush du 2e service était souvent passé quand Grock débarquait. Margot avait toujours un mot gentil et un sourire pour les clients et la plantureuse jeune femme par sa seule présence avait fidélisé des clients bien plus surement que les plats du jour. Une collègue, nouvelle arrivée, ayant assisté à la scène la taquina :

— M. Grock, hé bien !

Margot ne s'en émut pas pour autant :

— Mais non tu es bête, c'est un psy, il est très intelligent, c'est un petit jeu entre nous, tu vois…

Sa collègue, trop contente de sa plaisanterie, poursuivit tandis que Margot s'affairait :

— Tu kiffes les vieux !

Margot esquiva la pique d'un geste gracile de la main.

Margot avait vu ce M. Grock venir régulièrement, comme il était toujours seul et dans des périodes d'accalmie, ils avaient fini par échanger quelques mots. Quand elle avait fini par apprendre sa profession, Margot en avait été impressionnée. Cela lui arrivait de lui poser des questions sur tels émission ou article qu'elle avait lus en rapport avec la psychologie. Grock faisait bonne figure sachant pertinemment que là où il y a un psychanalyste annoncé, il y a toujours un inconscient qui se manifeste plus qu'à l'ordinaire...

Grock buvait son café, tout en consultant son agenda pour ses rendez-vous de l'après-midi. Il aimait bien cet établissement qui se trouvait à deux pas du cabinet, style

bistrot français qui servait une mousse au chocolat à se damner. Quand il était de bonne humeur, il s'accordait comme aujourd'hui, un verre. Le patron avait une excellente cave et Grock était un amateur de vin qu'il dégustait consciencieusement avec le plat du jour. Grock quitta sa table avec la satisfaction d'un homme comblé. Pour lutter contre un certain engourdissement du corps dans les moments postprandiaux, Grock s'accordait une petite balade dans les parcs avoisinants qui le faisait repasser par l'adresse de son cabinet.

Grock aperçut tout de suite Sana qui semblait patienter devant la porte. Ce n'était pas bon signe. Il avait regardé son emploi du temps tantôt, il savait pertinemment qu'il ne devait pas la rencontrer avant plusieurs jours… Sana semblait bouleversée, elle lui expliqua dans la même phrase la confiscation de son téléphone portable, l'urgence de le voir, tout en précisant que ce serait la dernière séance. Plus elle parlait, plus ce qu'elle cherchait à contenir débordait et elle finit par se mettre à pleurer pour de bon. Grock comprit que sa balade attendrait. Il aurait toujours une responsabilité certaine vis-à-vis de ses patients. Il fit

monter la jeune fille.

Sana s'allongea sur le divan et resta un moment silencieuse comme cherchant à affuter ses mots. Ensuite, elle lâcha tout d'un bloc, une confession pénible, comme concentrer toute la douleur en un seul point pour espérer s'en débarrasser au plus vite. Sana se sentit soulagée à la fin de sa séance, mais elle n'avait pas tout dit. En tendant l'argent à Grock, elle dévoila accidentellement son avant-bras et les entailles que portait celui-ci. Sana rodée aux processus psychanalytiques, se dit plus tard que ce n'était peut-être pas le fruit du hasard, tout comme elle avait cherché inconsciemment la confrontation avec son père… Grock lui avait dit à quel point il trouvait dommage d'arrêter là le travail : elle devait profiter de cette crise pour élaborer et non agir en choisissant la fuite. C'était trop effrayant pour Sana. Elle murmura un vague *merci* sans regarder Grock. Grock se redressa et en soupirant lui indiqua que sa porte serait toujours ouverte. Il ne pouvait pas la retenir.

Sana ferma la grande porte de l'entrée derrière elle. Elle eut un éclat de rire dans lequel se mêlèrent quelques

larmes, preuve qu'on ne sait jamais très bien ce qui se passe à l'issue d'une séance d'analyse et que nos comportements peuvent prendre une tournure paradoxale ; une digue peut lâcher un jour, on invoque le hasard, alors que l'itinéraire était secret et que l'eau naviguait en souterrain depuis des lustres prête à jaillir.

La rencontre avec la psychanalyse avait été une vraie expérience pour Sana qui ne manqua pas de susciter la curiosité de cette jeune fille brillante. L'inconscient, cette instance mystérieuse qui décidait tout à notre place ; Sana avait déjà suffisamment à faire avec sa famille. Son père n'avait pas décoléré, malgré ses vingt ans, il continuait à traiter Sana comme une gamine. La veille, il lui avait dit que tant qu'elle vivrait sous son toit, elle devrait faire avec ses règles. En plus de lui confisquer son portable, il avait exigé que ce soit Reda dorénavant qui vienne la chercher à la sortie des cours pour la raccompagner directement à la maison. Reda était son frère aîné de cinq années, il travaillait à Rungis, avait enchaîné les petits boulots, galérait sans cesse, mais sans que s'exerce sur lui le moindre contrôle parental : c'était un garçon. Sana se souvenait qu'enfant, elle avait un jeu : jouer à Reda. Sana

voulait être son frère, quand il était absent, elle se glissait dans sa chambre, enfilait ses t-shirts trop grands, prenait une voix plus grave et donnait des ordres à ses poupées.

Reda était là quand Sana quitta la fac. Il l'attendait au bas des escaliers l'air faussement tranquille. Sana s'était débrouillée pour être seule et sans prévenir son groupe d'amis avait accéléré le pas. Lorsqu'il l'aperçut, Reda se contenta d'un petit geste de la tête et d'un regard méprisant, sans même la saluer, il l'interpella :

— Vas-y, avance !

Il marcha en tête, Sana le suivit sans dire un mot. Ils dépassèrent un groupe de filles qui fumaient.

— Tss, le jour où j'apprends que toi tu fumes, je t'égorge… bande de karbas !

La messe était dite. Sana attendit bien cinq minutes pour que le courage lui vienne et une réplique avec :

— Ça va, on n'est pas au bled ici !

Dans l'enfance, et jusque tard dans l'adolescence, Reda s'était toujours montré respectueux avec sa sœur, mais

depuis quelques années il avait changé. Cela avait commencé après son dernier retour du bled, mais surtout après sa rupture avec sa copine que Sana aimait beaucoup. Reda se tourna vers sa sœur. Il ne prit même pas la peine de lui répondre. Son silence dura quelques minutes avant que le jeune homme ne se lance dans une diatribe contre la France qui selon lui encourageait les femmes à se prendre pour des hommes et ne plus se respecter.

Alors qu'il parlait, Reda s'interrompit d'un coup, une jeune fille était en train de coller une affiche entre deux boutiques crasseuses. « Ma jupe n'est pas une invitation », pouvait-on lire dessus en grosses lettres. Regard noir de Reda :

— Rien chez toi n'est une invitation avec ta gueule de merde ! commenta-t-il à haute voix.

La jeune fille se retourna. Elle avait les cheveux mi-longs, une mèche blonde lui tombant sur le visage, des yeux très bleus entourés de maquillage noir. Malgré leur grande différence de taille, la jeune fille, pas impressionnée, se plaça face à lui faisant mine de le regarder de haut en bas :

— Je collerai bien ta gueule sur le mur, histoire d'illustrer , lâcha-t-elle tranquillement.

Reda, stupéfait, marqua un temps d'hésitation. Le regard de Sana passa de l'un à l'autre entre crainte et admiration, mais son frère revint à la charge :

— Tu es une ouf, je ne parle même pas avec toi.

— C'est bien, ça, trancha Gaby un sourcil levé, qui n'était définitivement pas le genre de fille à se laisser impressionner.

Reda était à court d'arguments. Excédé, et dans une situation où il perdait la face, il préféra battre en retraite :

— Vas-y, laisse tomber, je ne me salis pas les mains avec toi.

— J'accepte tes excuses, répondit Gaby avec un ton provoquant.

Reda se tourna vers sa sœur :

— Viens, on trace.

Le regard de Sana accrocha une dernière fois celui de Gaby et un éclair de connivence passa entre les deux jeunes femmes. Reda et Sana continuèrent leur marche dans un silence de plomb.

Sana, seule dans sa chambre, tapa sur Google le slogan qu'elle avait vu sur le mur. « Les colleuses, elles luttent contre les féminicides », un article consacré à ces militantes du droit des femmes s'afficha en tête de page. Dans la section image du moteur de recherches, tout un tas de photos de ces femmes en action posant leur slogan sur les murs s'afficha. Sana fit défiler toute la page, lisant chaque inscription qui lui inspira un sentiment puissant où s'exprimait la rage ainsi qu'une intense envie de liberté.

Sa mère l'appela depuis le couloir pour mettre le couvert. Son père, assis sur le canapé, attendait d'être servi en regardant la télévision. Sana tira une chaise pour s'asseoir. Son père ne lui décrocha pas un regard, s'assurant de faire peser sur elle une pression constante. L'homme semblait s'être lancé dans une guerre psychologique dont il maîtrisait les codes, souhaitant terroriser sa fille à qui il n'avait plus adressé un mot depuis des jours. Sa mère

s’activait en cuisine. Son père, visiblement de mauvaise humeur, la pria plusieurs fois de se dépêcher. Sana regarda sa mère s’avançer maladroitement avec une soupière bien trop lourde pour elle. Son père, droit sur sa chaise et légèrement en retrait de la table, attendit que sa femme le serve et commença tout de suite à manger avec avidité. Le menton penché dans son assiette, Sana dégusta sa soupe gravement. Des phrases tournaient dans sa tête créant comme un vrombissement d’insecte géant.

— J’ai plus très faim , dit Sana.

Le journal de 20 h venait de commencer, son père ne lui prêta plus attention. Sa mère ne sut pas trop quoi lui répondre. Sana quitta la table. Revenue dans sa chambre, elle se sentit écrasée par une fatigue bizarre et préféra se glisser sous les couvertures de son lit qui ressemblait à celui d’une petite fille. Agrippée contre un nounours caramel un peu décati, Sana resta prostrée contre lui jusqu’à temps que le sommeil la prenne.

IX

L'humeur de Sana s'était considérablement dégradée ces dernières semaines. Leila s'était tout de suite aperçue de son brusque changement d'attitude. Elle avait beaucoup insisté pour comprendre.

— Laisse-moi tranquille, avait fini par lui dire Sana.

Il y avait tellement de dureté inhabituelle dans sa voix, que Leila s'en était trouvée bloquée, démunie et blessée, car attaquée là où elle n'avait jamais ressenti le besoin de se défendre.

— OK, comme tu voudras, avait-elle conclu en tournant le dos à son amie. Elle regarda partir Sana de son côté avec tristesse.

Sana avait filé pour trouver refuge dans les toilettes et pleurer cette douleur qu'elle n'arrivait plus à partager. Comme beaucoup de jeunes femmes de sa génération, elle

était sensible aux causes féministes, c'est un sujet qui revenait souvent dans les conversations, elle n'avait peut-être pas la passion de certaines de ses amies chevillée au corps, mais elle admirait ces femmes qui faisaient bouger les choses. L'année passée, elle s'était mobilisée avec d'autres camarades pour une de leur professeure touchée par une affaire de harcèlement sur fond de sexisme. Aujourd'hui, Sana subissait dans le silence. Honteuse, elle préférait s'isoler, plutôt que d'expliquer une situation qui la mettait d'une façon confuse face à ses douloureuses contradictions.

Sana préférait passer ses pauses seule désormais. Elle s'éloignait de l'université. En chemin elle acheta un sandwich dans une boulangerie, elle le mangerait au parc, là où elle était sûre de ne pas être vue. La mairie du quartier avait son propre espace vert ouvert aux promeneurs, pour peu qu'ils aient l'audace de s'y aventurer, c'est-à-dire, ne pas se laisser intimider par le garde en uniforme qui en gardait l'entrée. Sana passa devant lui et lui adressa un sourire gêné :

— C'est pour aller manger dans le parc, crut-elle nécessaire d'ajouter, sans que cela produise le moindre effet sur l'agent.

Le temps, un peu meilleur, autorisait les pique-niques et Sana commença à grignoter son sandwich sur un banc. Elle n'était pas tellement à l'aise à l'idée de manger seule, comme si sa solitude actuelle présentait aux yeux des autres une vitrine qui valait pour un résumé de sa vie tout entière. Au bout de quelques minutes, elle se leva sandwich en main et fit mine de s'intéresser à un écriteau devant le parterre de fleurs. Debout, elle s'imaginait plus mobile pour se soustraire au regard des autres. Alors qu'elle faisait le tour des jolies fleurs depuis le chemin de terre, un son résonna dans la petite enclave de verdure. Depuis le passage vitré qui joignait les deux bâtiments principaux, une fille lui adressait des signes de la main en tapant sur les carreaux. Sana qui ne la connaissait pas fit mine de l'ignorer, s'imaginant qu'elle s'adressait à quelqu'un d'autre. La jeune fille s'échappa par une porte de secours et s'avança vers elle.

— Hey ! dit-elle une fois à sa hauteur.

C’est seulement à cet instant que Sana reconnut Gaby, la jeune fille qui collait et que son frère avait manqué frapper. Elle avait encore un drôle de look et portait une salopette dont elle avait retiré une bretelle ce qui laissait apercevoir son t-shirt aux rayures rose fluo.

— Je suis désolée pour l’autre fois, balbutia Sana qui s’attendait à des reproches.

— T’inquiètes, j’espère que ce n’était pas ton mec, ce con.

— Non, mon frère.

— Ah, désolée… dit Gaby qui ne l’était visiblement pas.

Un blanc s’installa entre les deux filles avant que Gaby reprenne :

— J’étais en discussion avec ces cons de la mairie, t’imagine, ils ont des salles qui ne servent à rien et ils ne veulent pas nous les prêter. Je me suis fait tej bien comme il faut. Remarque, c’est pas la première fois. Je te jure si on revient avec les filles, on va leur foutre un de ces souks ici !

Sana était un peu intimidée par sa façon de l'embarquer à la volée dans la conversation comme si elles se connaissaient depuis toujours. Gaby s'interrompit brutalement et l'embarrassa avec une question trop directe :

— Et toi, tu fous quoi ici, du coup ?

La gêne vint aussitôt s'installer sur le visage de Sana :

— Je voulais un coin tranquille pour réviser, mentit-elle.

— Je vois… c'est sympa, c'est planqué comme lieu quoi, répondit Gaby en jetant un regard à la ronde les mains prises dans la poche de sa salopette.

Gaby attrapa une cigarette d'un paquet qui en dépassait et en tendit une à Sana qui déclina.

— C'est toi qui a raison, trancha Gaby, bon vas-y, ciao, dit-elle, prenant congé aussi vite qu'elle était arrivée.

Sana regarda s'éloigner cette drôle de fille. Alors qu'elle s'apprêtait à rentrer de nouveau dans le bâtiment, Gaby, munie d'un gros feutre noir, esquissa ce qui ressemblait à un graffiti sur une des vitres du bâtiment. Sana qui

assistait à cette scène eut le sentiment de participer à un crime. Elle s'agita tout à coup, s'imaginant que rester ici allait immanquablement lui attirer des ennuis. Elle accéléra vers le côté du bâtiment et retomba sur Gaby au niveau de l'entrée :

— Ah, tu bouges finalement ? dit celle-ci.

Sana agacée, se sentit obligée de reprendre une conversation dont elle n'avait pas envie.

— Pourquoi t'as fait ça ? chuchota-telle

— Quoi, le graph ? C'est des cons, je te dis, t'inquiètes pas.

Sana ne put s'empêcher de la regarder d'un drôle d'air, ce qui sembla amuser l'autre.
Jusqu'au croisement du bout de la rue, les deux filles marchèrent ensemble et Sana écouta Gaby parler de son engagement et de « ses meufs » en parlant de ses camarades colleuses.

— Tu devrais venir avec nous, conclut Gaby éhontée, on manque toujours de bras. Sana parut hésiter. Réfléchis-y,

Gaby, Gaby Ferol, F.E.R.O,L, sur FB, tu ne peux pas me manquer, je suis trop unique, dit Gaby qui esquissa une sorte de révérence tout en lui adressant un large sourire. Ciao !

Cette fois elle disparut pour de bon laissant Sana interdite.

X

Grock gardait toujours son téléphone professionnel sur lui, il ne le coupait qu'en de très rares occasions, seulement durant ses vacances après en avoir dûment informé ses patients. Ses absences, pour certains de ses patients, constituaient des moments délicats marqués par une recrudescence de leurs symptômes. Grock faisait point de compression en séance. Une fois parti, cela pouvait être un mal de type hémorragique qui se dévidait dans leur psychisme fragile. La règle qu'il s'était fixée : pas plus de 15 jours de congés consécutifs. Face à un évènement de la vie qui l'amènerait au-delà de cette période de sécurité, il pouvait s'exprimer de façon parodique, quoiqu'anxieuse : qu'adviendrat-il de mes patients ? Pour les plus fragiles, il leur donnait comme consigne d'appeler les lignes d'urgence en cas de grands moments d'angoisses ayant toute confiance en ces associations reconnues d'intérêt public auxquelles il avait prêté main forte à ses débuts.

En dehors de ses congés, Grock gérait quotidiennement les moments de crise de ses patients et en quelques

minutes, juste au son de sa voix, certains retrouvaient leur contenance et la capacité d'attendre leur prochain rendez-vous. Tout le monde avait un avis sur les psys et leur travail, à ceux qui lui disaient que c'était un métier de fous, Grock rétorquait qu'il avait la faiblesse de l'aimer.

Grock venait de recevoir un SMS en pleine séance. Il attendit que Pascal le quitte pour le consulter. Quelle que soit l'urgence, il estimait que chacun de ses patients devait bénéficier de la même qualité d'écoute. Grock n'interrompait une séance sous aucun prétexte. Il avait raccompagné Pascal à la porte. Son patient paraissait toujours autant embourbé dans un quotidien qui le mettait en difficulté pour peu. Son discours bouclait, comme pris dans un problème insoluble. Il ne savait que présenter à Grock ses problèmes, dans l'espoir que lui y voit une issue, mais cela soulignait encore son incapacité d'élaborer autour de ses difficultés. Les conflits se répétaient dans la vie de Pascal, sans qu'il sache y faire face : tenir tête à un autre était toujours pour lui une chose impensable. Ces derniers temps, son discours se faisait plus plaintif. Grock voulut y voir une amélioration, peut-être qu'un léger

déclic du côté du narcissisme s'était opéré. La moindre contrariété avec autrui, prenait la forme d'une chose indépassable pour Pascal. C'est comme si chaque évènement un tant soit peu malheureux, qui aurait pu constituer une contrariété pour d'autres, venait inscrire en lui une blessure profonde. Grock savait pourtant d'expérience que les blessures infligées par d'autres sont plus souvent ravivées que créées ; le névrosé ordinaire passe une énergie folle à récréer avec d'autres ses scénarios du pire. Pascal se sentait profondément rejeté, mais même sur ce sentiment du rejet il était en peine lorsqu'il s'agissait de mettre des mots autour.

Grock, durant toutes ses années de pratique, avait retenu une chose plus qu'une autre : un même évènement pouvait prendre une signification bien différente chez chacun. La question sous-jacente de ce phénomène, était celle de la trace mnésique, ou comment un évènement pouvait s'inscrire en nous et continuer à se transformer. L'expérience mute et nous réagissons constamment en fonction de nos expériences acquises dans le passé. Grock insistait beaucoup auprès de ses patients pour qu'ils distinguent leurs actions de leurs réactions qui elles

ouvrent la voie de la réponse automatique apprise. Les patients de Grock s'étonnaient souvent d'eux-mêmes sur le divan. Il aurait été riche s'il avait empoché un sou à chaque fois qu'un patient s'étonnait d'une de ses réactions et jurait ne rien y comprendre et ne pas s'y être reconnu. C'est qu'ils avaient encore une part de leur psyché à creuser, car la psychologie n'autorise aucun hasard. A cause de ses traces mnésiques si différentes, chacun peut s'enorgueillir d'être un être psychiquement unique, un mutant en quelque sorte. Heureusement, ces traces peuvent toujours être remaniées, il y a une plasticité psychique possible, c'est important de le croire, c'était même tout l'enjeu pour Grock en séance : démontrer à ses patients qu'ils pouvaient changer s'ils se donnaient la peine d'apprendre de nouveaux schémas de vie moins couteux. Le traumatisme, n'échappe pas à la question de la trace. Pascal semblait revivre quelque chose de profondément douloureux qui venait s'infiltrer dans les choses les plus anodines de son quotidien. Les traces peuvent en raviver d'autres et aboutir par des itinéraires secrets à un évènement traumatique qui s'actualise d'un coup avec toute sa charge émotionnelle. La conclusion de

Grock, c'est qu'il y a du trauma chez chacun, que tout le monde a ses lignes de faille menant à des zones en souffrance, sans jamais savoir qu'est-ce qui pourrait venir les faire éclater. Le trauma de Pascal se mettait en lumière, mais c'était comme une partie de Mikado, où il faudrait bouger chaque pièce avec une infime précaution pour découvrir ce noyau, comme une étoile noire qui n'aurait de cesse de brûler. Grock repérait facilement chez ses patients la présence d'une réaction hors-normes, car connectée à une expérience du passé qui se réactualisait. L'inadéquation entre le ressenti du patient et l'événement vécu témoigne à coup sûr d'un conflit non résolu qui empoisonne, qu'il faudra éponger encore et encore. Il trouverait pour Pascal, mais le plus important était bien que Pascal puisse en conscientiser davantage de sa souffrance.

Seul, Grock put reprendre le message de Martin.

Je su parti doc, pa bo bo

Grock effectua une petite moue en passant sa main dans sa grosse barbe. La règle était simple : le patient venait à lui, jamais l'inverse... Le SMS était une facilité, car lapidaire, impulsif, il constituait une parole qui ne se supporte pas de la présence de l'autre, comme du verbal sans incarnation jeté dans la grande fosse des identifications hasardeuses. Il fallait garder la tête froide. Les éclaircissements viendraient peut-être plus tard. Céder à la peur et surinterpréter une situation par un angle unique, c'était rentrer du mauvais côté de la névrose des patients. Grock se souvenait de ce patient qui croyait avoir fait une bouffée délirante à cause d'une sensation de fièvre, il était paniqué et l'avait harcelé pendant des heures puis, un peu penaud, il lui annonça plus tard qu'il avait la grippe ! C'était une bonne leçon néanmoins : sur la base d'un symptôme ne jamais éluder la question organique face aux causes purement psychogènes.

Grock avait l'âme d'un enquêteur : réfléchi, observateur, cherchant toujours à recouper des signes pour en faire des indices et à ne s'appuyer que sur eux seuls. Intervenir le moins possible en dehors du cabinet était la règle d'or de Grock. Elle n'était aucunement légère et l'impliquait

totalement.

— C'est dommage, avait-il dit une fois à un patient qui annonçait vouloir se suicider, vous avez le droit, mais c'est dommage.

Grock l'avait sauvé. À croire qu'il avait l'esprit de contradiction, à trop lui interdire de se suicider, il se serait probablement jeté dans la Seine. Grock prenait des risques, ce qui voulait dire parfois prendre à contrepied le désir de ses patients. Grock rangea son portable dans sa poche. Il se tiendrait prêt à répondre si Martin se décidait à l'appeler.

XI

La maison des Roseaux Bleus était un foyer de vie pour personnes handicapées dont le bâtiment bourgeois, leg d'un industriel philanthrope à la ville, tranchait en comparaison des lignes modernes du centre-ville, comme une incursion du passé. Cette grande maison en pierre, qualifiée volontiers de biscornue par les profanes, accueillait jadis une riche et grande famille et sa flopée de domestiques et aujourd'hui près de 40 pensionnaires tous en situation de handicap psychique. Certains étaient lourdement atteints, dépassaient le stade de prise en charge de l'établissement, mais comme le soutenait le directeur du foyer M. Sureau qui était un homme pragmatique : « a-t-on d'autres choix que de se soumettre à cette réalité ? »

Ce matin-là, une certaine agitation régnait dans les couloirs du foyer, ce qui était le cas à chaque fois qu'une nouvelle arrivée était annoncée. Toute admission était longuement préparée, aussi bien du côté des pensionnaires

que du côté du nouvel arrivé, qui devait se soumettre à un parcours d'intégration exigeant, avant que son admission ne soit prononcée comme définitive. Les Roseaux Bleus avaient un fonctionnement interne bien rodé, mais constituaient un écosystème fragile, où chaque patient faisait l'objet d'un suivi personnalisé et d'attentions particulières. Des liens forts se tissaient régulièrement entre soignants et patients. Issa, un jeune noir athlétique qui travaillait là depuis deux années, malgré des débuts difficiles, ne se voyait plus exercer ailleurs et s'était pris d'affection pour certains pensionnaires comme c'était le cas de Martin. Issa déambulait dans les couloirs assurant sa ronde et donnant un coup de main au besoin. Pour le moment, il ne croisait pas grand monde, seulement quelques figures mal réveillées et renfrognées. Un jeune homme d'allure rachitique vint à sa rencontre l'interpellant avec enthousiasme ; ils échangèrent une poignée de main compliquée, « c'est la street », comme disait Issa avec malice et non sans une certaine fierté. Le jeune pensionnaire le quitta ravi pour se rendre au réfectoire.

Ici, c'était un milieu ouvert, les patients allaient et

venaient à leur guise ; l'énorme grille à l'entrée et les hauts murs de l'enceinte étaient d'origine et ne servaient pas à les enfermer, mais davantage à les protéger des regards extérieurs du fait de la place singulière du bâtiment dans la ville. M. Sureau, avait été formé à la psychiatrie institutionnelle et en avait gardé quelque chose. Sa ligne de conduite était claire : « un foyer de vie, c'est pour la vie et la vie on ne la passe pas enfermée entre quatre murs »

Tous les pensionnaires évoluaient en complète autonomie, mais pouvaient bénéficier à tout instant d'assistance en fonction du degré de leur handicap ; les chambres étaient pour la plupart individuelles, les Roseaux Bleus était une institution exemplaire qui avait fait l'objet de deux reportages et reçu la visite d'officiels qui louaient son rayonnement dans toute la région. Tout au long de la journée, les patients enchaînaient activités ou ateliers thérapeutiques. La plupart ne pouvaient plus travailler, mais maintenaient un lien avec l'extérieur notamment avec Le Potager Bleu, association interne qui vendait les fruits et légumes de la propriété et dont les pensionnaires avaient la charge de la comptabilité à la vente. Les places étaient chères et il ne se passait pas une

semaine pour qu'à la suite d'un départ un nouveau pensionnaire arrive.

À « la générale », réunion du matin, où s'échangeaient les infos du jour et à laquelle les pensionnaires étaient tenus de participer, la nouvelle venue fut officiellement présentée. Issa s'était positionné dans un coin du fond de la grande salle, l'œil toujours vif sur le groupe. La nouvelle s'appelait Anaïs, une femme gironde, la trentaine, très maquillée, un peu lunaire, qui portait un chignon percé d'une baguette. Issa était encore plus vigilant sur l'encadrement avec l'arrivée d'une femme. Il y avait une majorité d'hommes jeunes au foyer et Issa avait appris à ses dépens que la sexualité chez les handicapés mentaux bien que faisant l'objet d'un tabou tenace était présente, voire omniprésente et prenait parfois la forme de comportements condamnables. Au sein de l'institution, on comptait déjà quelques cas d'agressions sexuelles, parfois graves, qui posaient l'épineuse question de la responsabilité de leur auteur, mais heureusement ces cas demeuraient rares et Issa au quotidien devait plutôt gérer leurs infernales pulsions sexuelles, parfois incompréhensibles pour eux-mêmes, en faisant la police

de la pudeur, comme s'ils étaient des enfants libidineux jamais lassés de voir, montrer et toucher. Ils n'avaient pas toujours de filtres à ce niveau-là.

— Ce serait la même pour nous, si on n'avait pas toute notre morale à la con, lui disait Soraya, une collègue à la langue bien pendue et effrayée de rien.

Issa se souvenait de sa première visite au foyer en sa compagnie. Dans un couloir, alors que Soraya lui expliquait l'organisation interne, ils étaient tombés sur un pensionnaire en train de se masturber vigoureusement. Soraya l'engueula et lui ordonna de rejoindre sa chambre.

— En plus ils ont de gros chibres ! commenta Soraya avec aplomb.

Issa piqua un fard en entendant sa réplique. Soraya le vit :

— OK, ça fait drôle, mais vaut mieux en rire, va, tu vas en voir des paquets de teubs ici.

Issa avait mis un temps à apprécier sa collègue, son fort caractère et sa passion des gros mots, mais tout cela n'égalait pas son grand cœur et la foi qu'elle mettait dans

son métier. Soraya avait raison, il avait pris de l'expérience à la longue, gérant mieux ce genre de situation incongrue. Travailler ici était un sacerdoce pour Issa. Son regard, au fil du temps, avait changé sur les pensionnaires : ils l'avaient aidé aussi, car il avait l'impression d'avoir davantage creusé son humanité à leur contact.

Martin regardait Anaïs avec désir. Il avait profité d'un atelier pour se rapprocher d'elle. De sa chaise, il pouvait presque sentir son parfum. Il trouvait Anaïs très belle, il aurait bien aimé lui dire, mais il n'osait pas.

— Les femmes, c'est compliqué , c'est ce qu'il avait dit par le passé à Célia une jeune thérapeute du foyer, elle rigolait, il aimait bien ça. Il lui avait déclaré sa flamme au bout de deux séances obligeant la jeune professionnelle à un recadrage bienveillant, mais ferme :

— Vous êtes charmant et plein de qualités, vous pourrez tout à fait plaire à une femme, mais ça ne peut pas être moi.

Martin avait un peu boudé en entendant sa réponse. Il voulait une petite copine. Si ça ne pouvait pas être Célia, il lui faudrait une fille comme elle.

— Avez-vous fait des rencontres au foyer ?

La psy avait cherché à le dérider un peu en relançant la conversation.

— Des filles des Roseaux ? Non ! Elles sont trop moches, s'était exclamé Martin piqué.

Anaïs était jolie comme il fallait pour lui. Il l'observa longuement alors qu'elle quittait la salle. Comment lui parler ? La question le plongea dans un profond état d'abattement qui lui fit des nœuds au cerveau jusqu'au soir. Au moment du coucher, Martin vint voir Issa. Ce dernier s'en trouva rassuré l'ayant trouvé d'humeur ombrageuse toute la journée sans connaître la raison de son tracas. Martin l'interrogea, Issa lui répondit avec un grand sourire ayant pris soin de prendre un temps de pause pour ajuster son discours.

— Comment plaire aux femmes ? commença-t-il en reprenant les mots de Martin, vaste sujet, tu peux

apprendre à les connaître, partager des choses qu'elles aiment bien, les complimenter...

Martin le regardait avec des yeux affolés comme s'il lui listait les 12 travaux d'Hercule.

— Je ne sais pas si je vais y arriver, je n'ai pas confiance en moi, tu sais. Il était touchant. Martin laissa passer un silence : et puis toi c'est facile, t'es beau.

Issa déconcerté se mit à rire.

— Ça ne fait pas tout, la beauté, reprit-il avec tendresse. Sois toi-même, ça ira, t'es un champion.

Il tendit son poing et Martin un peu à contrecœur vint apposer le sien contre avec un sourire gêné. Issa lui conseilla de dormir. Chose difficile, « être soi-même », cette pensée le suivit une partie de la nuit.

Martin arriva dans le réfectoire encore en pyjama et mal réveillé. Il n'y avait presque personne, seul Gérard, un vieux bougon, entamait son parcours au bout du self. Il

avait comme spécialité d'empiler les morceaux de pain sur son plateau et en dépit des remontrances qu'il subissait tous les jours, il recommençait chaque matin. Mireille, à la cantine, pensait que ça l'amusait et ne s'en formalisait plus depuis longtemps.

Anaïs était là. Il n'était pas rare que les nouveaux dorment mal les premiers jours. Elle était assise seule sur une table de quatre et avait la tête penchée sur son bol de café. Martin crut que c'était sa chance et il se dirigea vers elle. Le stress lui fit oublier de la saluer. Anaïs ne sembla même pas le remarquer. Martin prit sa respiration et lui lança tout de go qu'elle était jolie. L'absence de réaction d'Anaïs mit Martin sur le gril. Il ne savait plus quoi faire. Il vit sa main sur la table et l'attrapa du bout des doigts d'un geste rapide. Anaïs la retira précipitamment. Elle cria de surprise. Martin paniqua. Il se leva et quitta brusquement la pièce sous le regard étonné d'Anaïs qui venait de retirer ses écouteurs. Elle regarda Martin s'éloigner sans comprendre.

Martin tête baissée cherchait à fuir quelque chose qui se trouvait en lui, mais quelque chose d'ingérable. Tout

l'oppressait et les murs du foyer lui donnaient l'impression de se resserrer sur lui. Dans le jardin, il souffla bruyamment comme si les minutes précédentes n'avaient été qu'une longue apnée. Il jeta un regard circulaire devant lui : l'atelier, les fleurs, le portail noir... Son envie de fuite grandissait. Tout se bousculait dans sa tête qui était devenue un grand mixer pour la pensée. Le mur de l'enceinte à sa gauche s'était écroulé sur quelques mètres en attendant d'hypothétiques travaux : les gens de l'entretien l'avaient couvert d'une bâche. Martin fixa la bâche qui se déformait légèrement avec la brise matinale. Il s'approcha et tenta de se frayer un chemin par-dessous. Pris dans les plis de celle-ci, il s'énerva et arracha un piquet qui la maintenait au sol. Martin grimpa sur le mur, des gravats et de la poussière glissèrent derrière lui, il n'était pas très agile, et s'écorcha la main en agrippant une pierre pointue. Rien ne l'arrêtait, son bon sens s'était retiré dans un coin reculé de son cerveau laissant place à un instinct sauvage incompréhensible.

Martin déambulait dans la rue ne faisant attention à rien. Il manqua de percuter un passant. On le regardait de

travers : son regard un peu fou, son pyjama, sa face sale, mais de loin, sans s'arrêter, parce qu'il paraissait plus fou qu'en demande d'aide. Martin s'imaginait être traqué et cherchait un refuge, chaque regard sur lui renforçait sa paranoïa. Il s'engouffra au travers d'une porte qui lui donna la sensation d'être un appel. Il ne remarqua pas l'homme en costume qui s'écarta, effrayé. Martin n'aima pas se retrouver dans ce si petit espace et tapa sur les parois de ce piège. En se retournant, il vit un distributeur chromé de papier toilette. Cette apparition étrange l'apaisa. Il tira quelques feuilles et en découpa une comme un gosse fasciné par une guirlande de Noël. Il la mit dans sa bouche et la mâchouilla un peu avant de l'avaler. Au goût, c'était bizarre, mais pour son corps, bizarre bien comme il fallait. La solution à son mal était là. C'était plus fort que lui. Il découpa plusieurs feuilles et s'adonna au même rituel avec minutie : découper, mâcher, avaler… Tout ça dans le calme, sans précipitation, il était comme un gouffre, il devait se remplir. Cette gavée forcée lui fit mouiller les yeux, c'était immonde et douloureux, mais la douleur était de cette douleur qui quand elle va trop loin produit un plaisir coupable. Martin voulait se faire mal. Le

distributeur se bloqua, Martin nauséeux retrouva sa rage, il frappa sur le dessus de l'appareil, sans effet, puis un grand coup tout droit. Son poing ricocha, emportant tout le reste de son corps, sa tête vint percuter violemment un coin du distributeur, il s'effondra sur le sol.

XII

La touriste anglaise poussa un cri d'horreur en déverrouillant la porte des toilettes publiques sur le boulevard. Sa réaction ne tenait pas tant à l'insalubrité du lieu, qu'à la présence d'un homme allongé sur le sol, trempé par le système de nettoyage automatique. Son mari, qui attendait prêt d'elle, se précipita à sa suite, plus pragmatique, il se pencha vers l'homme à terre.
Sa femme réfugiée sur le trottoir regardait la scène encore sous le choc :

— Is he dead ?

— No, he passed out, répondit son mari.

Au lieu d'en être soulagée, sa femme revigorée laissa échapper sa mauvaise humeur :

— Fucking junkies ! comme si c'est sur un gros rat mort sur lequel elle était tombée.

— We should call an ambulance , dit son mari en se relevant.

Ce fut chose rapidement faite à l'aide de quelques badauds qui vinrent leur prêter assistance. La femme juchée sur ses talons pestait et se dandinait cherchant à se réchauffer habillée bien trop court pour la saison.

Martin fut transporté à Bichat, deux pompiers l'accompagnaient dans le véhicule. Le jeune sapeur infirmier Mickael était resté prêt de Martin pendant tout le trajet. Les constantes de Martin étaient stables, mais l'équipe avait repéré un hématome au niveau de sa tempe, dont seule l'imagerie pourrait en mesurer les dégâts. Martin était vite revenu à lui après une phase où il s'était montré très agité. Ils avaient dû le sédater. Il n'avait plus décroché un mot, à peine avait-il réagi lorsque Mickael avait vérifié ses réflexes moteurs. Son bras retomba mollement après que Mickael l'eut attrapé. Mickael vint pour confier son inquiétude à sa lieutenante, la médecin à bord qui était encore en communication avec Bichat.

— Ça a peut-être tapé fort, il ne parle pas, dit-il.

Sa supérieure, Isabelle, était une femme d'expérience et le recadra vite :

— Est-ce qu'au moins il parlait avant ? C'est un psy, dit-elle. Mickael écarquilla les yeux. Pathologie psy, reprit la femme sèchement, un schizo peut-être, regarde, tu vois le poids, le regard, l'affaissement de sa lèvre inférieure… ça peut indiquer une prise de neuroleptiques. Mickael ressentit une honte diffuse à être passé à côté de quelque chose de simple dans le feu de l'action. Son moment de gêne fut vite éclipsé par un sursaut d'adrénaline. Martin derrière lui venait de rouler sur le côté pour vomir sur le sol du camion... Dans la marée gastrique nageaient des morceaux blanc-gris sortes de boules fibreuses qui n'évoquaient rien d'alimentaire.

— Merde ! qu'est-ce que t'as bouffé toi ?

Un peu dégouté, Mickael commença à nettoyer tout en s'assurant de l'état de santé de Martin. Isabelle, toujours en communication avec Bichat, avait assisté à la scène sans frémir :

— Prévoyez un lavage d'estomac, dit-elle à son interlocuteur en soupirant.

Martin se remit sur le dos, expulser ce mal semblait l'avoir exténué. Le relaxant qu'on lui avait donné plus tôt commençait à agir, il se calma, puis finit par s'endormir, ce qui mit fin au tumulte envahissant qui sévissait dans sa tête.

Quand Martin rouvrit les yeux, il était dans une chambre d'hôpital. Le décor lui apparaissait difficilement comme si son cerveau un peu ankylosé peinait à décrypter la réalité. Devant lui, un homme en blouse blanche discutait avec un autre en uniforme. Les sons étaient un peu mats. Martin tendait l'oreille, mais ne percevait que des bribes. De toute façon, il était encore trop fatigué et ses yeux menaçaient de se refermer à tout instant.

Le médecin-chef Jorovic, grand gaillard à l'air sympathique, remit le portable de Martin au policier :

— C'est tout ce qu'on a trouvé sur lui, pas de portefeuille, pas de carte d'identité… c'est une TS, enfin on n'est pas

sûr, possiblement une démence, ou un pica, allez savoir, on a retrouvé l'équivalent d'un mètre de papier toilette dans son estomac, le gars a un solide appétit ! Pour l'instant, il n'a pas dit grand-chose, il y a le psy qui va passer, énonça-t-il avec l'air de quelqu'un qui a déjà tout vu.

Le flic resta stoïque face aux tentatives d'humour de l'autre, se contentant de reprendre les éléments intéressants pour mieux les assimiler :

— Pas un mot ?

— Non rien, juste un cri, genre « Groak Groak » répété… ça fait un peu otarie, non ?

— Une sorte de grognement ? répéta le flic toujours imperturbable.

Jorovic sembla tout à coup s'ennuyer comme si police et médecine n'étaient pas faites pour se comprendre, mais il avait surtout d'autres chats à fouetter. Martin qui avait été menotté aux barreaux de son lit sans s'en émouvoir semblait encore dormir.

Après le départ du docteur, le flic examina le téléphone

qu'il lui avait confié. Il sourit en le retournant, un papier collé sur le dos de l'appareil affichait son code PIN d'une écriture grossière. Il alluma l'appareil et saisit en toute confiance les 4 numéros pour déverrouiller le téléphone. Dans les menus, il chercha les contacts pour identifier au plus vite ce mangeur de P.Q. Il s'arrêta sur une entrée de l'annuaire en repensant à ce que lui avait dit le doc : « Grock ». Il fit une moue, mais ça valait la peine d'être tenté.

Quand Grock se présenta, il y eut comme un soulagement dans le service. Ce n'était pas la psychiatrie ici et personne n'avait eu à cœur de s'occuper de Martin étant par ailleurs passablement débordé. En retrouvant ses esprits, Martin n'avait pas compris ce qu'il faisait là et s'était défendu vivement, se plaignant haut et fort qu'on n'avait pas le droit de le garder ici et avait répété avec conviction, mais sans beaucoup de sens des articles de droit. Grock parut dans l'encoignure de la porte, Martin même au travers des limbes médicamenteux le reconnut aussitôt :

— J'ai fait une bêtise, doc.

Grock ne répondit rien. Avec calme, il vint s'asseoir près de son patient tirant une chaise qui se trouvait dans un coin de la pièce. Ils échangèrent quelques mots, Martin se fit de plus en plus volubile. Grock cherchait à le canaliser et éviter la venue d'une séance improvisée. Sur ces entrefaites, Emmeline fit une entrée plus remarquée et s'en prit à une infirmière qui passait par là.

— Sérieusement ? Vous l'avez attaché, c'est n'importe quoi ! Elle remarqua à peine Grock. Ça va mon grand ? s'adressa-t-elle à l'attention de Martin .

Deux minutes plus tard, elle était déjà repartie de la chambre lançant en l'air un menaçant *ils vont m'entendre.* Elle revint accompagnée de Jorovic. Elle avait obtenu rapidement de lui que Martin quitte son service. Lui était plutôt content de s'en débarrasser.

Grock n'aimait pas trop traîner dans les hôpitaux, dès qu'il sut qu'il n'avait plus de rôle à jouer ici, il préféra prendre discrètement congé. La jeune femme qui accompagnait Martin l'interpella dans le couloir pour lui glisser quelques paroles confuses :

—Je suis désolée, j'étais un peu tendue, c'était le souk dans le centre quand on a vu que Martin n'était plus là, Martin m'a dit, merci pour tout ce que vous faites pour lui.

Grock répondit par un sombre merci. Il n'attendait pas de remerciements pour l'investissement qu'il portait à ses patients. Il savait pourquoi il faisait ce job, ses satisfactions réelles étaient ailleurs, on ne devient pas psy par hasard et ses patients continuaient à lui apporter beaucoup.

XIII

Une vingtaine d'étudiants patientaient devant l'amphithéâtre, soit une poignée, comparé à ce que comptait la promo. La règle était simple : plus le cours était tôt, plus il était déserté. Dans les cours magistraux, contrairement aux travaux dirigés il n'y avait pas l'obligation de signer pour valider sa présence, les étudiants avaient donc fait du cours du mercredi 8 h, sociologie du travail, le plus facultatif de tous. Certains jeunes se croyaient futés en venant après une nuit de débauche, c'est généralement les mêmes qu'on venait réveiller en fin de cours. Ce cours de toute façon passait pour rasant et certains railleurs disaient que c'était davantage la faute de l'enseignant plutôt que le contenu réel de l'enseignement.

Maxime était arrivé tôt, c'était un garçon sérieux, mais qui se couchait à pas d'heure. Il écoutait sa musique dos au mur, à peine sorti de sa nuit quand un camarade vint à

sa rencontre et l'interpella d'un joyeux *tu es tombé du lit ou quoi ?*

— Petite nuit... répondit mollement Maxime.

— Il me rend barge, ce prof, je ne sais pas pourquoi je viens, en plus, on dirait qu'il a peur de ses étudiants, tu as déjà vu quand il rougit et se met à bafouiller ? Le mec, il doit avoir genre une thèse, et se fait dessus devant nous.

De tous temps, il y a eu ceux du matin et les autres : Maxime, à cette heure, avait si peu de sommeil au compteur, qu'il ne répondit que de façon évasive à son ami, sa contribution au jeu social attendrait 10 h et un café.

M. Grock arriva sans un mot ni un regard pour ses premiers étudiants. Il ouvrit la porte coupe-feu qui gardait l'une des entrées de ce petit amphi. Il s'engouffra et après un temps de réflexion, ses étudiants suivirent et on sentait en chacun leur absence de motivation. Il s'installa derrière son bureau et ce n'est qu'à partir de là qu'il démarra son cours. À la fin de celui-ci, Grock demanda si l'assistance avait des questions. Un silence s'installa. Pour y échapper, Grock remercia ses étudiants de leur écoute. Ils étaient

encore moins nombreux qu'au début, certains avaient profité du faible éclairage de la salle pour se carapater en douce. Grock resta derrière le large bureau. Les étudiants sortirent donnant l'image d'un état larvaire qui reprend consistance et vitalité une fois dehors comme si la porte était une machine à recomposer et le cours de Grock un atomiseur. Comme à son habitude, Grock avait débité son cours d'une façon monotone suivant ses feuilles avec rigueur, mais sans vie.

Grock se leva et vint effacer sur le tableau noir les quelques mots qu'il y avait inscrits. En se retournant, il vit l'amphi vide, ce qui avait toujours un côté saisissant, comme s'il était le point de fuite d'une meute invisible. Grock avait vu ses étudiants se coucher sur leur tablette les uns après les autres ; il brassait l'ennui en bourrasque. Il ne leur en voulait pas. Il était médiocre comme prof. Ce qu'il aimait, c'était la recherche, tout cela était grotesque... Il s'était laissé embobiner par des collègues, « Enseigner, ce n'est pas sorcier », clamaient-ils. Grock ne sentait même pas un début de magie ; résultat, il enseignait sans passion à une foule d'étudiants blasés. Il pensait prendre un nouveau départ, mais il n'avait fait que se

fourvoyer dans une voie pour laquelle il n'était pas taillé. Grock avait pris comme modèle ses anciens professeurs, ceux qui portaient la barbe, avaient le verbe haut et pouvaient monter sur une table pour se faire entendre comme certains qui enseignaient à Nanterre alors qu'il n'était qu'un jeune qui cherchait sa voie en sciences humaines. Un fantasme, Grock par maints aspects rêvait sa vie plus qu'il ne la vivait. Dire que dans une heure il devait remettre ça, et ce jusqu'au soir...

Grock eut longtemps le sentiment de l'incomplétude, cette sensation qu'il manquait quelque chose d'essentiel à sa vie sans savoir la nommer. Il plaçait cela sur le compte d'une construction particulière de l'être, croyait que certains par nature sont plus sensibles au vide qui se cache entre les planches de la condition humaine. Comme beaucoup, Grock vivait sa vie en acceptant ses limites et ses défauts, sorte de dotation initiale immuable, son lot existentiel, accepté avec une résignation pénible, croyant qu'il ne pouvait rien faire pour y remédier. Il vivait seul et n'avait désormais que sa tante comme famille proche. Il avait quelques amis, mais il se disait solitaire par commodité, parce qu'il est toujours trop long d'expliquer

pourquoi on aime sa solitude.

Grock avait largement entamé la trentaine : ses quarante ans, il ne se les représentait plus que sous la forme d'un ultimatum ; un ticket sans retour pour un pays de comptables sinistres, où chacun de ses habitants serait légitime à porter un jugement sur sa vie et lui demander des comptes : où était passé son temps, qu'en avait-il fait ? Grock ne se voyait pas franchir cette ligne en héros. Il avait le sentiment de n'avoir rien accompli, d'être encore un brouillon de lui-même, qui traînait une peau trouée, incapable de faire une nouvelle mue. Certains traits chez lui ne lui plaisaient guère, sa timidité par exemple, qui seyait assez peu à un homme de son âge, mais qu'y faire ?

Grock arrêta là ses réflexions moroses, il n'y a que l'action qui pourrait mettre fin à sa déprime, croyait-il savoir : faire, créer, travailler... Grock attrapa dans sa mallette un imposant classeur à anneaux. Son manuscrit qu'il venait religieusement compléter de jour en jour. Les pages représentaient déjà un épais volume, Grock en énuméra quelques-unes du bout des doigts avec la satisfaction d'un avare qui compte son or. Sa fierté, peut-

être son grand œuvre, avec laquelle il imprimerait sa trace définitive sur le monde… *La terre des invincibles* était un roman historique, Grock voulait en faire une saga : une famille royale suivie sur plusieurs générations, une famille qui doit préserver son héritage en dépit des trahisons et des guerres. Sur une nouvelle page, Grock commença à aligner quelques mots. Arrivé à la fin de la page, insatisfait, il recommença déchirant la première feuille. Il voulait que ce soit parfait, un travail d'orfèvre, où chaque phrase devait surgir comme un bijou sculpté dans le bloc d'idéal de sa tête. Le livre de Grock était un refuge pour son ego, dedans il en préservait sa plus grande part, mais écrire demande aussi de la modestie : reconnaître sa pensée comme un maître et lui obéir.

Grock suspendit son stylo et jeta un regard à sa montre. L'écriture avait le don de l'absorber plus que n'importe quelle autre activité. À croire qu'un auteur qui vit dans son œuvre ampute des moments au réel ; les étudiants de Grock à la manière d'animaux sauvages commencèrent à entrer dans la salle les uns après les autres. Grock ferma son classeur et le fit disparaître rapidement dans sa

mallette, c'était son trésor, à moins qu'il y eût fondamentalement quelque chose de honteux à écrire.

Au second cours, Grock fut aussi soulagé que ses étudiants d'en finir. Il rassembla ses affaires aussitôt le dernier étudiant parti. Il était midi passé, la faim commençait à le tirailler. Il prit la direction d'une brasserie à deux pas de l'université où les étudiants n'allaient guère, surtout depuis que leurs vieux professeurs y traînaient. Il commanda un croque et se mit sur une table du fond. L'endroit était un peu miteux, les murs, couleur ocre, rendaient peu visible le dépôt laissé par d'innombrables cigarettes et se couvraient çà et là de vieilles affiches de cinéma. Le patron, coincé entre le comptoir et le mur, s'ennuyait ferme et consommait presque autant que ses clients. Grock prenait toujours une table de quatre pour pouvoir étaler face à lui les copies de ses étudiants. Il se sentait bien ici, c'était un endroit paisible où il pouvait corriger les devoirs des étudiants tout en mangeant et en se grillant quelques cigarettes. Le lieu lui rappelait son oncle, un turfiste qui l'emmenait gamin dans des lieux du même genre. Une fois son repas avalé, Grock avait pour

habitude de commander un verre de gin, deux, les jours les moins fastes, qu'il sirotait en corrigeant ses copies ou en écrivant.

— La bête terrée au fond de son antre !

Grock leva la tête et vit Germain, un collègue et ami. Germain s'assit sans invitation. Grock qui était au café en profita pour reprendre un verre. Germain était un bel homme de quarante ans passés, qui avait succombé au charme de la jeunesse, ce qui passait par la mode disco et les étudiantes avec qui il couchait parfois. Germain était aussi léger que Grock pouvait se montrer grave, mais ils aimaient converser, partageant un certain goût pour les raffinements de la pensée. Germain était plus drôle, blaguait souvent, mais comme beaucoup, il se montrait plus prudent avec Grock ces derniers temps, se demandant peut-être quand ça cesse un deuil et quand peut-on recommencer à rire comme avant. Germain savait pour son oncle. Grock se sentait encore dans la peine parfois. La conversation eut du mal à prendre de la hauteur et

s'orienta sur le moral de Grock qui n'aimait pas parler de lui à travers ses aspects les plus vulnérables :

— Ça va, dit-il, je tiens le coup, je dors mal, je me réveille en pleine nuit, des cauchemars… mais ça va passer. C'est étrange, je fais toujours le même d'ailleurs.

Cette dernière phrase était plus une réflexion pour lui-même, mais Germain s'en saisit :

— Je te demanderais bien de me raconter, mais tu sais, il faut s'y prendre à deux fois avant de raconter un rêve, c'est intime le rêve et le risque c'est d'en dévoiler bien trop sur soi.

Un côté pénible de Germain : quel que soit le sujet avancé, il trouvait toujours le moyen de ramener la conversation à lui. Grock saisit sa phrase comme une allusion à la pensée psychanalytique et s'attendait à l'arrivée d'une pompeuse leçon sous peu, car Germain, lui, aimait enseigner. Son seul tort, c'était de vouloir le faire auprès de personnes qui n'étaient dans aucune forme de demande. Germain avait un amour immodéré pour les théories freudiennes et lorsque Grock l'avait connu, il ne parlait que de ça et de

ses rapports houleux avec son analyste. Car Germain avait fait une analyse, comme il aimait le dire fièrement, ce qui, croyait-il, l'autorisait à se lancer dans des interprétations farfelues sur l'intérêt caché des conduites de chacun. Grock se garda bien de rentrer dans son jeu. Devant son peu d'intérêt, Germain sembla déçu et préféra aborder un autre sujet qui lui offrirait une nouvelle possibilité de briller. La fin de leur conversation se finit autour des utopies communistes et des lendemains qui déchantent et cela juste avant qu'une dispute éclate entre eux. Ils étaient rarement d'accord, mais se disputer faisait aussi partie de la façon dont ils avaient construit leur étrange amitié. Grock de nouveau seul, l'esprit un peu embrouillé par l'alcool, se leva difficilement pour reprendre le chemin de l'université.

Rentré tôt chez lui n'était pas une source de satisfaction pour Grock. Il finirait par y travailler, quoiqu'il arrive, alors il était tout aussi bien ici. Un gain de temps en somme. Grock n'aimait pas s'ennuyer et le travail intellectuel était pour lui une source de plaisir sans égal. Il fallait qu'il s'occupe et en premier lieu l'esprit. Il aimait le

silence qui régnait dans le bâtiment en soirée. Quand il se décida à partir, il ne croisa que la femme de ménage à cet étage. Arrivé au rez-de-chaussée, il salua le gardien qui lui rappela que la sortie à cette heure était réduite à une seule porte parmi les multiples qu'offrait le devant du bâtiment. Grock arriva sur une placette bordée de murets légèrement en retrait par rapport au niveau de la rue. Il alluma une cigarette dans ce refuge éphémère avant le vrai monde. Grock aspirait nerveusement ses bouffées et écrasa sa cigarette avant de la consumer entièrement. Il avait juste besoin d'un shoot de nicotine, et marcher en fumant l'essoufflait. Il grimpa les quelques marches qui menaient sur la rue quand un homme l'accosta, un type louche, l'air voyou, qui devait zoner dans le parc pas loin.

— T'as pas une cigarette, mec ?

Grock mentit et voulut tracer son chemin, mais le type se mit sur son passage.

— T'es sérieux ? je t'ai vu en allumer une, ta petite bouille, ta belle veste, ton attaché-case et tu ne veux pas me lâcher

une sèche ?

Grock le voyant s'énerver voulut sortir au plus vite de cette effrayante confrontation. Penaud, il sortit une cigarette de son paquet et s'empressa d'ajouter qu'il pouvait garder le paquet. Ce qui ne calma pas l'autre pour autant.

— Bourgeois ! Vous ne comprendrez jamais rien ! Il envoya balader la cigarette de Grock d'un revers de la main. Là, tu fais ton grand seigneur, mais moi je crève la dalle tous les jours et toi tu fais que passer, vas-y, file-moi ta mallette !

Grock déconcerté ne réagit pas.

Le jeune mec sortit un couteau à cran d'arrêt de sa poche arrière et pointa la lame face à Grock.

— Fais pas le con, mon vieux

Le cerveau de Grock était saturé par le stress. Ses gestes lui échappaient : il sentit sa mallette lui glisser des doigts. Son agresseur s'enfuit traversant les buissons du bas-côté. La scène eut du mal à s'inscrire dans une temporalité.

Grock sut seulement quand elle fut terminée. Le danger immédiat étant écarté, la réalité reprenait ses droits : Grock regarda les quelques arbustes où s'était enfui son voleur et l'énigme était totale. Plus que choqué, Grock se sentit impuissant. Dans sa mallette, il y avait son portefeuille, mais surtout son précieux manuscrit.

XIV

Grock était rentré chez lui abasourdi. Avant, il avait filé au commissariat déposer plainte. En retrouvant un peu ses esprits, il s'était aperçu qu'il avait conservé son portefeuille dissimulé dans la poche intérieure de son pardessus ; l'essentiel n'était pas là et la façon dont on l'avait pris en charge avait suscité son indignation. À la fin de sa déposition, le flic avait levé les yeux de sa machine pour poser un regard agacé sur lui :

— Si je résume, pas de violence, et rien de valeur ne vous a été dérobé.

— Je ne sais pas comment vous appelez le fait de se retrouver avec une lame sous le nez, et l'agresseur est parti avec mon manuscrit, je vous rappelle, avait réagi Grock piqué.

Le flic le regarda avec un drôle d'air :

— Ouais... comprenez monsieur que des victimes en larmes et en sang viennent ici chaque jour, estimez-vous heureux, et puis votre bouquin, achetez-en un autre, votre camé il va s'en rouler des pétards avec les feuilles.

Grock ravala sa colère estimant qu'il y avait une engeance d'homme avec qui il était inutile de discuter, des bœufs besogneux, des tâcherons serviles dont la bêtise leur tenait lieu de zèle.

Quand il n'y eut plus la colère pour le soutenir, que les hormones de son cerveau ne produisirent plus aucun effet, Grock se trouva confronté à son angoisse, la vraie, celle qui tapissait le fond de son être et qu'il avait pris l'habitude de tasser à coup d'activités. Elle avait toujours été là, mais à la faveur de ce coup du sort, elle surgissait, se déployait sans se nommer vraiment, comme un monstre sans visage. Grock était assis sur son canapé, il eut la sensation de glisser, de s'écrouler dans son être, comme si ce dernier reposait sur de secrets arrangements qui avaient sauté d'un coup. En automate, Grock alla se servir un grand verre ; l'alcool s'engouffra dans ses vides, de nouvelles brèches, de nouvelles douleurs, les rendant plus brûlantes encore.

La soirée fut minable. L'alcool, une excuse pour l'être pleinement et faire suinter sa détresse en lui donnant une forme caustique. Grock, ivre, se fatigua en risibles pantomimes et en dialogues tragi-comiques qu'il adressa au vide.

Le lendemain, Grock se réveilla avec un sentiment étrange : il ne pouvait plus. Impossible pour lui de jouer cette comédie encore. Quelque chose s'était brisé en lui et son énergie s'écoulait dans un trou invisible. Il ne voulait rien faire. Au lieu d'entamer son rituel matinal, il resta au lit à contempler son plafond. D'abord, des pensées affolées, puis rien, l'impression de se fondre dans le matelas. Il était bien ici, au chaud, sous sa couette, à se faire lentement digérer, pris au piège, mais dans une dépendance heureuse, une fusion réconfortante où ses problèmes étaient ceux d'un autre ; de cette symbiose, il serait le grand gagnant, à lui la béatitude d'être réchauffé et nourri sans efforts. La pensée devenait un luxe inutile. Grock se laissa aller à ce néant, à cette irrésistible adhérence de l'absolu. Un trou noir absorbait tout de la réalité : c'était la mort ou le sommeil.

Un sursaut de conscience se fit chez Grock des heures plus tard. Il ouvrit les yeux débarquant dans un monde incertain où le rêve peinait à se décoller du réel. La faim, réveil de la pulsion, infatigable, l'avait tiré de cet étrange terrier où le lapin blanc s'était drapé de noir. Un œil sur son radio-réveil l'informa d'un nouveau glissement du temps. Peur. Une décharge d'adrénaline le réveilla d'un coup. Grock appela l'université pour prévenir de son absence : il avait besoin de repos. Encore. En raccrochant, Grock regarda son intérieur : c'était comme tuer un monstre et en découvrir un autre. Sa force mentale disparue de nouveau n'ayant été qu'un soubresaut, un écho, une habitude déjà oubliée. Difficile de dire si un homme vivait là, si c'était chez lui ou si il ne faisait que passer, et tout le mobilier présent lui donna la sensation d'une inquiétante étrangeté. Grock se servit un verre parce que c'était un acte sûr et connu de lui. Quand le liquide ambré vint toucher son palais endormi, il frissonna et se sentit vivant.

XV

Ça faisait des semaines que Grock n'était pas revenu à l'université. L'administration ne réclamait plus ses arrêts et, pragmatique, avait mis fin à son contrat ne voulant pas se compliquer la vie avec le cas d'un vacataire. Il se murmurait qu'il avait fait une dépression nerveuse ce qui laissait supposer une date de retour incertaine. Germain s'était vite inquiété au sujet de son ami et ce, bien avant d'avoir de ses nouvelles par voie hiérarchique. Un soir, il avait appelé Grock. L'échange fut bref. Grock se comporta étrangement tout au long de la conversation : il paraissait un peu blasé, distrait, vivant chacune de ses annonces avec indifférence. Germain insista sur la nécessité de reprendre une activité et de ne pas se morfondre chez lui. Son attitude changea de tout au tout : ce n'était plus Grock, mais un gamin capricieux à l'autre bout de la ligne. Germain sentit l'hostilité de Grock à peine masquée et son envie de raccrocher comme s'il était en présence d'un gêneur. Il accusa le coup. Il avait assez d'affection pour son ami pour le comprendre sans se laisser envahir par un inutile

sentiment de rejet. La psychanalyse lui avait ouvert un champ de connaissances immense sur lui et sur les autres. Chaque jour, il pouvait mettre à profit ce qu'il avait appris. Il avait senti Grock au bord de l'effondrement : il avait besoin d'aide. C'était une affaire sérieuse et pas un simple coup de déprime comme l'avaient affirmé des collègues indélicats. Germain se promit de lui rendre visite bientôt. Il ferait de son mieux. Il n'est jamais question de plus, Germain le savait pertinemment. C'était une leçon de sa propre analyse : l'aide la plus durable et la plus utile, c'est celle qu'on s'accorde à soi-même, pour les autres, on peut juste planter des graines, et chacun est libre de choisir ses germinations. Dans le passé, il avait apprécié qu'on lui tende la main dans des situations similaires, alors ça lui apparaissait comme une attitude plus que naturelle. Germain venait de poser un peu de son vécu sur celui de Grock. Il en avait conscience, mais c'était déplaisant à remarquer pour lui, parce qu'il aimait l'idée d'être arrivé à une certaine complétude de lui-même. Un léger coup de vent et une des tuiles de son édifice psychique si bien construit se soulevait un peu, laissant apercevoir des problèmes qu'il pensait avoir pleinement résolus. Des

problèmes, tout le monde en a, et rien ne nous rend plus actif à s'occuper de ceux des autres que quand ils sont semblables aux nôtres. Germain depuis longtemps avait cessé de croire à l'altruisme pur : il irait voir Grock dès ce soir pour se rendre utile et pour s'apaiser.

Tout de suite après ses cours, Germain s'était présenté devant une maison dans un lotissement où elles se ressemblaient toutes. Des maisons de plain-pied, deux grandes portes-fenêtres en façade et une discrète entrée latérale, la plupart bien proprettes, comme des chaumières de conte de fées dont les propriétaires cultivaient avec amour leur jardin. Chez Grock, il n'y avait pas de fleurs, les portes-fenêtres du salon donnaient sur une pelouse clairsemée où rien ne poussait, seul un cerisier paraissait agoniser dans un coin. Germain sonna, mais en l'absence de réponse, il franchit le portillon, ayant repéré la voiture de Grock dans l'allée. Il cogna ensuite sur un carreau de la porte principale, mais rentra aussitôt. Le son d'une télé se fit entendre. Germain se laissa guider, il ouvrit un battant de la grande porte vitrée qui gardait l'entrée du salon. Grock était assis à une grande table entourée d'un bazar de

feuilles, dont certaines tombées et chiffonnées sur le sol avaient dû lui servir de brouillon. Un cendrier débordait à ses côtés. L'atmosphère était lourde. Grock concentré fut à peine surpris de le voir :

— Ah, c'est toi ? lâcha-t-il, morose.

Sa barbe avait beaucoup poussé, un peu hirsute, il avait le regard fiévreux, celui des nuits sans sommeil et des réflexions infernales. Germain contempla l'étendue des dégâts ; pragmatique, il fila vers la fenêtre pour aérer la pièce. La table basse devant la télé était jonchée de vaisselle sale et de restes de nourriture.

Grock s'était lancé dans la réécriture de son manuscrit, une quête impossible et mortifère, dans le moule brisé de sa mémoire, ce qui y coulait n'était jamais assez chaud ; Grock se débattait avec trop de poussière. Il le fallait, c'était son objectif, le seul, tout le reste n'avait plus d'importance. Germain le regardait peiner comme on regarde un fou qui mène une tâche absurde.

— Tu devrais te ressaisir, mon vieux, t'es sorti dernièrement ?

Grock lui jeta un regard en biais comme si ses mots n'avaient aucun sens. Germain lui mit la main sur l'épaule. Grock qui n'avait pas lâché son stylo, s'arrêta d'écrire et le regarda comme s'il le redécouvrait à la faveur d'un meilleur éclairage :

— Je n'ai pas le temps ; faut que je travaille.

Grock lui répondit avec un temps de retard comme s'il se trouvait dans une réalité lointaine.

— Faut surtout que tu te reposes et que tu prennes soin de toi, tu es en train de te surmener, quel que soit la valeur que tu accordais à ton livre, tu dois accepter qu'il est perdu.

Cet argument fit mouche, Grock eut comme un éclair de lucidité inquiète :

—Tu crois ?

Germain hocha la tête en silence.

— Mon oncle, mon manuscrit, mon travail... j'ai une vie

de merde, mon vieux.

Germain ne dit rien, il fallait que ça sorte. Grock se leva d'un coup, à croire que c'était ses mauvaises pensées qui le clouaient à sa chaise :

— Café ?

Germain fut surpris par son revirement. Grock revint avec des tasses. Il n'en finissait pas de son mea culpa :

— Je suis désolé, je ne sais même pas pourquoi je suis comme ça, je me sens bête tout est confus, c'est comme une cuite interminable.

Germain ne put s'empêcher de jeter un œil sur les bouteilles vides dans un coin de la pièce.

— Ce n'est rien, dit Grock, ça va aller, ce n'est qu'une mauvaise passe.

— Tu pourrais peut-être te faire aider ? Tu sais pour passer ce cap, je peux te donner les coordonnées de mon psy, si tu veux ?

Grock ne dit rien, n'ayant plus la force de protester, il se trouvait dans cet état où la parole de l'autre vaut autorité, car plus rien n'existait de solide en lui pour s'y opposer. Germain attrapa un bout de feuille sur la table et griffonna l'adresse et le numéro de téléphone d'Armand.

— Tu vas voir, il est épatant, un peu excentrique dans son genre, tu n'es pas obligé de lui dire que tu viens de ma part.

Grock regarda le papier comme un insecte curieux. La conversation qui suivit fut menée essentiellement par Germain, suivie des mots pantelants de Grock.

Grock, après le départ de Germain, se sentit bien plus seul que la solitude l'exigeait, mais profita encore un peu de la présence de son ami même dans l'absence, comme réchauffé d'un lien qui mettrait du temps à tiédir. Grock fit plus que tous ces derniers jours : il rangea les tasses qu'il avait sorties, mit de l'ordre sur la table emportant les assiettes sales dans la cuisine. C'était facile et un peu grisant. Il partit ensuite prendre une douche.

Les cheveux encore humides, Grock revint dans le salon, il avait pris une douche glacée, comme s'il avait senti le

besoin d'un coup de fouet supplémentaire, son énergie pouvant à tout moment revenir au point zéro. Son agitation était un peu frénétique. Après une si longue période d'inactivité, ses envies semblaient revenir d'une façon un peu foutraque. Grock se rendit à la boîte aux lettres et constata presque avec surprise que le monde avait poursuivi sa marche sans lui. L'air était doux en ce début de soirée.

Grock étala le courrier sur sa table. Une enveloppe attira tout de suite son regard parmi les publicités. Une enveloppe affranchie de plusieurs timbres sur laquelle un tampon des PTT avait été apposé. Le timbre représentait le profil d'un monarque tranquille. « Polska », lisait-on en lettres gothiques dessus. Grock se dépêcha de déchirer l'enveloppe. Il déplia la lettre à l'intérieur et la lut d'une traite.

Sa lecture finie, le regard de Grock resta suspendu dans le vide au-dessus de la lettre qu'il avait conservée dans les mains. Pourquoi maintenant ? se demanda-t-il

XVI

Sana était sortie en trombe de chez elle et avait marché à l'aveugle ; l'essentiel, c'était d'être loin. Ce n'est qu'après un temps indéterminé qu'elle réalisa sa situation, jusqu'alors son cerveau avait fonctionné sur un mode d'urgence qui avait suspendu toute réflexion au profit d'une action rapide. La nuit était en train de tomber, chacun rentrait chez soi et les petites boutiques de la rue commençaient à tomber le rideau. Sana voulait être seule, elle s'engagea dans une rue au hasard sans voir qu'il s'agissait d'une impasse. Deux grosses bennes débordaient d'ordures en provenance d'un restaurant attenant et la perspective se voyait bouchée par un mur en briques. Cette vue fit office de catalyseur pour l'esprit de Sana qui en tira une brutale prise de conscience. Des émotions qui étaient restées écrasées en arrière-plan durant sa course folle vinrent l'envahir d'un coup. Sana se mit à pleurer et dans ses pleurs il y avait plus de rage que de douleur. Elle avait envie de hurler ou de frapper ce mur stupide.

Libérer cette émotion enfouie l'apaisa un temps avant qu'un sentiment plus mordant ne l'envahisse : elle n'avait aucune idée de l'endroit où elle pourrait passer la nuit ; une chose était sûre, elle ne reviendrait pas chez elle. Sana passa instinctivement le bout de ses doigts sur sa tempe endolorie où était venu s'imprimer un bleu impressionnant. Cette fois Reda l'avait cognée et on pouvait presque voir la marque de sa chevalière imprimée sur sa peau. Sana tira sur son foulard, pour être sûr que sa blessure n'apparaisse pas. Dans sa tête, elle énuméra les scénarios possibles dans une sorte de sténographie mentale. Rien n'y faisait, elle avait la sensation d'avoir commis l'irréparable, et son audace se voyait concurrencer par une sourde panique : elle était seule. Sana sentit le désespoir monter, elle était sur le point de s'effondrer, s'imaginant finir ici à pourrir au sol. Son regard se posa sur le mur décrépi sur sa droite percé d'une issue de secours. Il y avait des affichettes format A4 recouvertes d'une seule lettre. La phrase était devant elle, mais Sana dû lire les lettres une par une comme si elle avait oublié la lecture.

Elle pouffa face à cette ironie de l'existence comme un crachat dédaigneux… à moins qu'il ne s'agisse là d'un signe, car Sana, croyante, avait appris que Dieu peut se manifester de bien d'étranges façons. La jeune fille croyait au destin et avait vu plus qu'une coïncidence dans sa rencontre avec Gaby : un signe. Ces affiches, à cet instant, voulaient bien dire quelque chose… Sana s'imagina un Dieu miséricordieux qui avait peut-être des projets pour elle. Cette simple pensée la réconforta un peu. Gaby l'avait ajoutée à un groupe privé sur sa messagerie, Sana depuis des semaines suivait les conversations qui s'y passaient sans oser y prendre part. Ce soir, un rassemblement avait été lancé pour une action à mener dans Paris. Sana regarda le message de nouveau avec un air incrédule et tout lui apparut comme logique comme si d'un coup la vie reprenait sens. Elle se souvenait d'avoir abordé le sujet avec Grock concernant ces évènements singuliers qui ne devaient rien au hasard. Il en avait profité pour lui raconter une histoire avec un scarabée d'or qui était venu taper sur la fenêtre alors qu'une patiente sur le divan venait de

mentionner cet animal lors d'une séance avec Jung, un célèbre analyste, quelque chose comme ça… Sana ne se souvenait plus bien, seulement l'image du scarabée qu'elle associait à un symbole de force, l'avait marquée. De force, elle en aurait bien besoin ce soir. Après avoir vérifié le chemin sur son téléphone, Sana se mit en marche, avec ce sentiment étrange de rouler sur un itinéraire aplani par le destin, l'heure d'arrivée sur place correspondait tout juste à l'heure du rendez-vous, ce que Sana vit comme une confirmation au fait qu'elle devait se trouver là-bas ce soir.

Son GPS avait guidé Sana dans une sorte de résidence insalubre dans un quartier sans âme. Sana avait commencé à grimper des escaliers extérieurs aux marches métalliques qui faisaient un bruit monstre lorsqu'on s'appuyait dessus. Sur chaque palier se trouvait une succession d'appartements en enfilade, protégés d'une avancée bétonnée. Devant le numéro 3, un petit groupe discutait dans la pénombre avec pour seul éclairage le rougeoiement de leurs cigarettes. Sana se faufila jusqu'à la porte. Elle fut impressionnée par l'imposante silhouette qui vint se présenter à elle ; une fille de son âge, grande et

forte, dont la haute stature était contrastée par la sucette qu'elle avait dans la bouche et les deux grosses nattes de sa coiffure qui lui donnaient l'air d'une enfant attardée. Sana expliqua la raison de sa venue d'une voix embarrassée. Gaby qui avait jeté un regard vers la porte la salua du fond de la pièce.

— Bouge ton gros cul, c'est une amie, dit Gaby à la jeune fille dont elle comprit qu'elle s'appelait Kate.

Sana s'avança et resta debout un peu gênée, Gaby était à quatre pattes un pinceau à la main penchée sur une feuille à dessin. Toute la pièce ressemblait à un atelier de création clandestin un peu bordélique.

— Tu t'es décidée ? C'est cool ça, dit Gaby, la regardant à peine, car concentrée à tracer des lettres en peinture noire.

Une fois satisfaite, elle s'approcha de Sana pour l'observer un instant. Son visage s'assombrit :

— Tu es avec nous ici, c'est tranquille…

Dans un coin, il y avait des chips et des sodas, Gaby les indiqua de la main :

— Sers-toi, si tu as faim, ce soir tu auras besoin de toutes tes forces .

Sana honteuse aurait préféré ignorer son invitation, mais son ventre tendu par la faim lui rappela qu'elle n'avait rien mangé depuis le midi.

— Tu veux aider ?

Une jeune fille maigre à la peau très blanche vint à sa rencontre après que Sana se soit restaurée un peu.

Très appliquée, Sana traça quelques lettres manquantes pour compléter leur message. Les filles de dehors revinrent à l'intérieur, bavardèrent tranquillement, elles étaient six en tout. Sana se sentit moins exclue lorsqu'en posant quelques questions anodines, elle réalisa que les autres filles ne se connaissaient pas davantage et avaient répondu à un appel sur les réseaux sociaux.

Gaby, plus charismatique que jamais, donna les dernières instructions et tout ce qui traînait au sol fut glissé en hâte dans des sacs à dos. Sana se sentait comme électrisée, galvanisée par sa présence dans ce groupe et l'énergie de Gaby qui venait de sauter littéralement sur Kate :

— Tu es prête ma grosse ?

C'était une façon d'être tellement différente de ce qu'elle était ! Sana se sentait admirative de ces filles avec la sensation de ne jamais parvenir à leur ressembler.

— Jus de courage ! fanfaronna Gaby et une bouteille en plastique circula dans les rangs.

Sana qui ne buvait jamais d'alcool prit une gorgée pour ne pas dénoter et fit aussitôt la grimace. Elle eut le sentiment de commettre un terrible péché, mais l'attitude des autres l'incita à se détendre. Elle était très excitée et excitée de l'être avec cette impression de prendre une bouffée d'oxygène comme un nouveau souffle qui ressemblait étrangement à un premier. Sana était frappée par la diversité des profils et leur petit groupe aux allures de commando attirait les regards lorsqu'elles se retrouvèrent dans la rue. Sur le trottoir, elles marchaient un peu en désordre, chahutaient, Sana était prise dans cette marche folle en forme d'empowerment, c'était rafraîchissant, assainissant, elle eut la sensation de faire partie d'un tout

et même en périphérie du groupe, elle en puisait une force sans pareille.

Les filles débarquèrent de la sortie du métro en pack, surgissant sur une rue tranquille du 20e arrondissement. Il n'y avait plus âme qui vive à cette heure, ici : les bureaux étaient vidés et les familles rangées dans leurs immeubles. Des lampadaires comme de grands échassiers éclairaient d'une lueur orangée la chaussée. La petite troupe longea un mur gris un peu défraîchi au-delà duquel on devinait un beau bâtiment en pierre de taille surmonté de chiens-assis. Derrière le mur, un hôpital, que Gaby avait repéré pour l'action de ce soir, car un des éminents spécialistes qui y travaillait avait été accusé de tentatives de viol par ses patientes. L'entrée principale se trouvait de l'autre côté et le portail blanc en contrebas ne servait qu'aux livraisons, elles ne seraient pas dérangées ce soir. Pas de vigile et pas de caméras en vue.

— Ici, ce sera parfait déclara Gaby en posant son sac au sol .

L'espace était dégagé, le lierre qui avait fait des incursions par ailleurs ne s'était pas attaqué à ce pan de mur. Les filles sortirent leur matériel : seau, eau, colle, brosses et en quelques minutes, elles étaient prêtes à coller. Sana était nerveuse, mais elle prit aussi son lot de feuilles veillant à bien respecter l'ordre donné. Trempant sa brosse dans le seau, elle déposait ses lettres avec l'application d'une élève studieuse.

— T'es pas droit ! avait remarqué Gaby en désignant les lettres de Kate.
— Vas-y, ne fais pas chier, c'est pas les beaux-arts !

Gaby prit du recul, pour l'instant on ne lisait que *Docteur c'est pas un droit pour*. Elles entameraient bientôt la deuxième ligne et pourraient quitter les lieux. Tout se passait bien, mais une voiture fit son apparition. Depuis qu'elle avait tourné dans la rue, elle roulait étrangement au ralenti. Gaby regarda le véhicule s'avancer et fit une grimace, *merde*... Le conducteur s'arrêta à sa hauteur et ouvrit sa fenêtre :

— On peut savoir ce que vous faites ? l'interpella un vieil homme à la mine sévère.

Gaby ne fut pas dupe du ton employé, mais préféra jouer l'apaisement en lui résumant brièvement le fondement de leur action militante. L'homme ne se laissa pas attendrir pour autant :

— Écoutez, jeune fille, je travaille ici, je suis le Professeur Steirn et je vais vous demander d'arrêter, sans quoi je me verrai obligé d'appeler la police

— Je regrette monsieur, ça ne va pas être possible.

Gaby restait le plus polie possible, mais Monsieur Steirn n'était pas un homme habitué à recevoir des refus. Il coupa le moteur de sa voiture :

— J'attends

Les autres filles un peu décontenancées observaient la scène ne sachant plus quoi faire. Gaby voyait arriver les problèmes. Elle vint leur faire un topo de la situation :

— Il veut qu'on bouge, il menace d'appeler les flics ce con.

Gaby regarda leur message incomplet sur le mur, elle n'était pas du genre à plier. Elle revint vers le professeur Steirn qui voulant accentuer sa pression avait ostensiblement attrapé son téléphone.

— On va finir notre travail, vous pouvez circuler, dit-elle à la fenêtre de sa voiture d'un ton affirmé.

Steirn sortit de ses gonds :

— Vous n'allez pas faire vos petits graffitis de merde sur mon hôpital !

Il voulut sortir, mais Gaby bloqua la porte.

— Ce ne sont pas des graffitis de merde, mais des messages contre les violences faites aux femmes !
— Ne touche pas à ma bagnole, petite pute !

Il poussa violemment la portière que Gaby reçut au niveau du coude en tentant de se protéger.
Gaby recula de quelques pas en se frottant le bras. Les

filles restées en arrière foncèrent sur la voiture de Steirn, prêtes à en découdre, Kate en tête. Le professeur Steirn referma la portière et verrouilla son véhicule. Cette fois, il attrapa son téléphone.

— Vous savez faire du djembé les filles ? lança Gaby bravache face à ses camarades venues à sa hauteur .

Gaby commença à marteler de ses poings le toit de la voiture de Steirn. Ses copines, grisées par son courage, l'imitèrent. La voiture était entourée de chaque côté et martelée de leurs percussions chaotiques. Les filles accéléraient le rythme de plus en plus, le son qu'elles créaient était terrible et finissait par s'harmoniser d'une façon diabolique. Steirn, cette fois plus terrorisé qu'énervé, pestait dans sa voiture. Il n'entendait plus son interlocuteur et était comme sonné ; il fit rugir le moteur de sa berline. Gaby vient le narguer face au capot et eut juste le temps de se jeter sur le côté lorsqu'il démarra en trombes. Elle courut après la voiture sur quelques mètres :

— Connard ! lança-t-elle avec un doigt d'honneur en direction de la voiture qui fuyait.

Les filles exaltées par cette action commune laissèrent échapper leur joie en cris bruyants. Gaby mit fin aux effusions :

— On se magne, on finit et on se casse !

Des curieux alertés par le bruit s'étaient avancés sur les balcons. Les plus téméraires étaient déjà sur le porche. Les dernières lettres furent collées en vitesse. Les filles repartirent en courant abandonnant une partie du matériel sur place. Elles arrivèrent essoufflées sur le quai du métro et attendirent avec anxiété, s'imaginant pouvoir être interpellées à tout moment. Elles rentrèrent dans une rame sans encombre et s'éloignèrent rapidement du lieu de leur méfait. La pression était retombée. La fatigue survient. Les filles se séparèrent au gré des stations. Sana se figea quand elle s'aperçut qu'elles n'étaient que trois et que bientôt commencerait pour elle un itinéraire fait de terribles inconnues.

— Tu vas où ? lui demanda Gaby, comme si elle sentait quelque chose de son trouble.

— Je ne sais pas, c'est compliqué chez moi, je vais prendre une chambre d'hôtel... lui répondit Sana improvisant un scénario auquel elle voulait croire

Gaby était une fille intelligente qui savait lire entre les lignes :

— Viens chez moi .

Son ton était sans appel.

Gaby jusqu'à temps de rentrer paraissait encore tout excitée de leur folle soirée, mais en arrivant chez elle, elle s'échoua sur le canapé de tout son long :

— Je suis naze. Pas toi ?

Elle n'attendit pas sa réponse et se releva aussitôt. Gaby venait de renifler sous son aisselle.

— Je pue, douche, je te filerai une serviette si tu veux, tu pourras y aller après.

Sana acquiesça. Seule, elle se trouvait de trop dans la maison de cette quasi-inconnue. Elle se réfugia sur une chaise et patienta sur son portable. Gaby refit son apparition une dizaine de minutes plus tard et traversa la pièce en serviette en direction de sa chambre. Elle interpella Sana de l'intérieur de la pièce :

— Je te sors la serviette, tu veux un pyj aussi ? »

Sana s'approcha doucement de l'entrée :

— Tiens.

Sana en culotte et la poitrine nue, lui tendit une serviette. Par réflexe, Sana s'était tourné ce qui conférait un drôle d'air à la scène. Gaby garda le bras tendu, la serviette en main :

— Va falloir que tu l'attrapes, chérie.

Sana, confuse, se saisit de la serviette. Sana qui ne voulait pas regarder ne vit que les seins de Gaby...

— Ne te formalise pas pour mes petits nichons, dit Gaby en attrapant ses seins entre ses deux mains et en les rassemblant vers le milieu de son corps.

Le résultat lui fit faire une moue boudeuse. Sana était déjà partie. Elle prit sa douche et se changea en utilisant les affaires données par Gaby.

— Le canapé n'est pas confort, tu pourras te mettre dans ma chambre, on papotera , dit Gaby voyant sortir Sana de la salle de bain. Elle retourna dans sa chambre dont la porte était restée ouverte. Sana y entra avec précaution. Gaby était allongée sur son lit et n'avait pas pris la peine de se rhabiller, elle se caressait le ventre d'une main, pianotant de l'autre sur son portable. Sana déposa ses affaires devant le matelas qu'avait posé Gaby sur le sol. Elle s'allongea et tira la couverture sur elle.

— Je suis désolée, je ne suis pas trop à l'aise avec la nudité, crut-elle bon de se justifier sur le tard.
— Même celle des mecs ? lui répondit Gaby taquine. T'inquiète, je ne vais pas te sauter dessus.

Elle imita le cri d'un animal propulsant la paume de sa main ouverte vers Sana. Sana rougit très fort, peut-être que Gaby était homo. Elle s'en voulut aussitôt d'avoir eu une pensée aussi nulle.

— Capito, ma belle, dit Gaby en enfilant une chemise de nuit qui se trouvait sous l'oreiller de son lit. Mais tu ne sais pas ce que tu manques !

Un peu folle, elle se dandina sur son lit imitant un orgasme :

— Oh Sanaaaaa !

La gêne de Sana se brisa pour laisser cette fois place à un rire franc.

— J'aime bien ton rire, lui glissa Gaby.

Elles discutèrent un peu. Au bout d'un moment un silence s'installa. Il était temps pour elles de dormir. Elles se souhaitèrent une bonne nuit, Gaby éteignit la lumière. Sana, les yeux encore ouverts dans le noir, souriait malgré elle.

XVII

Grock déposa la lettre de sa cousine sur la table. Il n'avait pas eu de nouvelles d'Ania depuis l'enterrement de son oncle. Les liens s'étaient un peu distendus entre elle et son père ; la fille était partie vivre au pays que le père avait quitté, laissant rancune et incompréhension dans les cœurs de chacun. Une fois son père enterré, Ania était repartie avec le premier avion pour Varsovie. Et aujourd'hui cette lettre... Grock la regarda comme s'il se trouvait face à un phénomène physique incompréhensible. Elle ne disait pas grand-chose cette lettre et pourtant... Et que penser de cette formulation finale : « qu'importe le pays et la distance, je pense à vous » Un peu trop lyrique au vu de la situation, pour celle qui était repartie en Pologne, ce qui avait été interprété par sa vieille mère comme de l'indifférence.

— Tu sais comment elle est ? avait dit Grock maladroitement à sa tante.

Sa tante l'avait regardé curieusement comme si elle s'attendait vraiment à ce qu'il lui explique. Quoi ? Un peu frondeuse, un peu spéciale, un peu trop libre ? Grock, le savait-il lui-même ?

Dès que la question d'Ania se posait, Grock était toujours trop complaisant. Il le savait. Grock avait 6 années d'écart avec Ania, c'était la grande, gamin il l'avait aimée comme une mère... tandis que dès 10 ans…

Grock leur avait soutenu longtemps qu'il était fou amoureux d'elle : sa blondeur, ses jolies pommettes, ses yeux verts d'un vert qu'on aurait pu appeler *vert Ania* tant il semblait unique.

Ça faisait rire son oncle et sa tante, cette amourette. Mot probablement inventé par un adulte, parce qu'aimer ça a toujours une part de sérieux. Ils rirent moins quand ils les surprirent au fond du jardin, Ania son haut défait, car son cousin voulait « les voir ». Elle s'était exécutée en riant, le traitant de sale petit pervers, mais prenant un plaisir certain à exhiber sa poitrine menue à son jeune cousin. Ania de tout temps avait cultivé sa différence et une trop grande liberté, une attitude que son père résumait d'une façon plus lapidaire en la traitant de catin. Depuis 15 ans,

elle vivait avec un homme plus âgé, ancien ami de son père, qui se prenait pour un artiste décadent, mais qui au fil du temps n'avait gardé que la décadence… Ils vivaient tous deux un peu en marginaux...

— T'es plus une gamine ! son oncle avait attrapé Ania par le bras et de l'autre lui avait collé une baffe monumentale

Son oncle n'était pas un bavard en matière éducative. Le petit Grock terrorisé attendait son tour tassé sur la banquette d'une vieille 2 CV transformée en élément d'un salon de jardin de fortune.

— Lève-toi ! lui intima-t-il.

La sanction n'était pas venue. Grock n'était pas son enfant, il l'avait ressenti comme ça, seulement celui de sa chère sœur décédée. S'il l'avait frappé, il l'aurait aimé, s'était dit Grock dans sa tête confuse d'enfant.

Grock avait toujours éprouvé une certaine fascination pour son oncle : son amour difficile, sa force et sa langue. Longtemps il avait cru que c'était une langue qui se criait seulement, ne l'approchant qu'au travers des jurons que

lançait son oncle lorsqu'il bricolait dans son atelier dont il lui avait interdit l'accès. C'était la langue de son oncle, le langage d'un Dieu aux sources mystérieuses comme un mythe personnel. Puis Grock avait grandi et rencontré les « copains », de rudes gaillards rencontrés à l'usine ou au garage, presque interchangeable. Même engeance d'hommes taillés dans une glaise dure, les amis de son oncle, tous Polonais, tous expatriés. Les soirées avec eux se passaient dehors à l'arrière du jardin. Dans de vieux tonneaux métalliques, les gars faisaient démarrer des flambées d'enfer pour s'éclairer et se réchauffer, et encore du feu sous les grillades aux mains expertes de ces Héphaïstos convaincants. Un soir, le jeune Grock avait assisté subjugué au spectacle d'un agneau presque entier qui se faisait rôtir sur une broche. Les copains ne s'occupaient que de choses concrètes : ils mangeaient et buvaient comme des ogres, s'il y avait des femmes, leur rôle consistait à les nourrir encore, à être impressionnées de leurs frasques, voire à les engueuler, car ils aimaient ça aussi.

Ivres, ils faisaient des choses stupides : sauter par-dessus le feu, se filer de grandes claques ce qui ne manquait pas

d'intriguer Grock, car c'était la première fois qu'ils voyaient des adultes se comporter comme des gosses. Eux parlaient le polonais, le chantaient aussi parfois, des chants du pays dont ils reprenaient les refrains ensemble assez mal, mais avec cœur. Celui qu'ils appelaient « Byk » avait toujours une guitare pas loin et entre deux accords encourageait tout le monde à la danse. Grock restait près de sa tante, mais Ania se lançait au milieu des hommes offrant un spectacle de grâce et de sensualité qui en dessoulait plus d'un. Grock n'en perdait pas une miette. Le feu et le feu de sa danse se mélangeaient dans une explosion de sens et de couleurs. Ania revenait vers lui tout essoufflée et posait un baiser sur son front :

— Nabot ! lui disait-elle avec tout son amour.

Grock était tout juste toléré ici, à un moment donné, on lui ordonnait d'aller se coucher. Grock, la tête sous l'oreiller, le cerveau un peu fou, revivait la fête : ses couleurs, toutes ses belles images, ses sons qui laisseraient des traces dans son inconscient à jamais ; le sourire d'Ania, partie de la maison à 20 ans, laissera une blessure dans son corps, de celle qui cicatrise le plus mal :

une blessure d'amour.

Convoquer ce flot de souvenirs, c'était l'effort de trop pour Grock. Trop de monde, trop de personnages, du tumulte, et cette brèche ouverte sur son passé qui le déchirait en le divisant. Tout le crédit d'énergie offert par Germain venait de se volatiliser d'un coup. Grock n'avait qu'une vague idée de l'heure, mais tout son corps et son esprit exigeaient le sommeil. Il faisait nuit. « La nuit, c'est le moment où l'honnête homme doit regagner sa couche », phrase qui lui revint en tête, souvent proférée par son oncle à la fin du repas, lorsque sa journée de travail l'avait épuisé. Grock mit du temps à s'endormir. S'agitant sous la couverture, il pensait encore à la lettre d'Ania. Elle avait créé des perturbations en lui, ça tambourinait quelque part, mais Grock était encore trop loin de lui-même pour localiser cet endroit enfoui.

Grock venait de se réveiller d'un coup. Haletant, le ventre en vrac avec la sensation d'avoir hurlé. Ou était-ce dans son cauchemar ? Il ne se souvenait de rien, le rêve envolé comme une volée de vautours charognards. C'était

une sensation étrange, que ce cri venu du plus profond de ses entrailles, il contenait la mort, il contenait la vie, comme le premier cri d'un nouveau-né. C'était la première fois que Grock expérimentait un tel phénomène. Cette expérience le perturba au point de le priver du reste de sa nuit. À l'aube, il avait accumulé plus de pensées que sa tête ne pouvait en contenir, avait eu des révélations auxquelles il voulait croire... ne voyant pas les effets du manque de sommeil et des jours passés sur son cerveau, devenu machine folle, dangereusement créatrice, lorsque sans repos, il cessait de sagement compartimenter et classer ses idées.

Grock à vif, comme incandescent, quitta son lit, avala un café avec des résolutions fermes au corps et une envie d'action, se disant qu'il devait commencer par rendre visite à sa tante.

XVIII

La tante de Grock occupait un petit pavillon de banlieue. Celui-là même où Grock avait grandi, ouvrir le portillon, c'était ouvrir des réalités parallèles qui pouvaient contaminer le réel à la faveur d'un souvenir ; Grock s'y revoyait dans des moments de l'enfance : blotti dans sa cachette sous le perron, jouant avec ses petites voitures dans l'allée, ou escaladant le tilleul aux larges branches du jardin. La peinture du portillon s'écaillait par endroit et laissait voir le métal nu ; chose impensable du temps de son oncle. Le pavillon semblait avoir vieilli plus vite depuis son décès, à croire que leurs existences étaient à jamais liées, pour lui qui avait passé tant de temps à prendre soin de cette maison.

Grock avait mis sa tante dans tous ses états en lui annonçant vouloir la voir.

— C'est grave, il s'est passé quelque chose ? lui avait-elle demandé trois fois.

Ce n'était pas dans les habitudes de Grock que de passer à l'improviste, de passer tout court, ce qui était encore plus vrai depuis la mort de son oncle.

Lorsque Grock fut face à sa tante en chaussons, il ne sut plus où était l'urgence. La voir, elle ? Sa tante remarqua tout de suite sa mauvaise mine. Juste après son arrivée, ils s'installèrent dans le confortable canapé du salon. Sa tante insista pour qu'il mange quelque chose, le trouvant bien pâle.

Grock avec difficulté lui raconta les évènements récents sans qu'elle n'eût trop besoin de lui tirer les vers du nez. Quand Grock eut fini de déverser sa peine, leur conversation commença à piétiner, n'ayant plus de forts sentiments pour la pousser. La colère fait office de geyser, mais l'amour semble toujours trop gros pour les conduits étroits de nos mots. Leur intimité en devenait inconfortable, chacun d'eux avait un poids qui lui restait sur le cœur. Et puis son oncle... le sujet impossible à aborder frontalement entre eux, un vide qu'ils enjambaient au lieu de le rendre moins profond.Tout le rappelait ici, y avait-il ne serait-ce qu'une portion de cette maison qui n'était pas passée entre ses mains expertes ? Son oncle, ce

bricoleur de génie, qui passait des heures dans son atelier du sous-sol qui était resté en état : de la sciure sur le sol, une pièce métallique coincée dans l'étau de l'établi attendant un nouveau chevalier qui saurait se montrer digne de son héritage. Au sous-sol, la tante de Grock ne descendait jamais, sans jamais savoir si elle craignait le plein ou le vide, la présence ineffaçable de son défunt mari qui donnait à toute la maison un rythme bancal.

— Tu as commencé à trier ses affaires ?

Grock avait fait de cette question, une question importante pour sa tante, comme un marqueur essentiel pour le deuil qu'elle avait à mener, alors que lui se demandait encore ce qu'il devait faire pour le vivre ce deuil.

— Oui, j'ai fait un carton là-haut, jette un œil si tu veux, j'ai mis des babioles, des souvenirs... Ce dernier mot sembla accrocher dans sa bouche : des trucs que je ne veux pas garder, ça finira à la décharge sinon, trancha-t-elle plus dure en adoptant cette stratégie qui énonce que moins attaché on souffre moins.
Les personnes endeuillées veulent détester les autres pour apaiser leur colère contre l'ordre inique du monde.

— Il y a ses affaires aussi, si tu veux les prendre.

Grock fut horrifié par cette proposition et il lui répondit plus durement qu'il ne l'aurait voulu

— C'est pas moi qui vais les porter, dit sa tante d'un air renfrogné.

Grock prit prétexte de sa demande pour s'échapper vers l'étage. Il pénétra dans la chambre de sa tante avec l'attitude contrite de celui qui rentre dans une église. Il repéra tout de suite le petit carton sur la couverture de lit. Il jeta un œil à l'intérieur : il reconnut une montre que son oncle portait souvent dans ce bazar de choses hétéroclites. Sur fond de papiers et de photos, la vie d'un homme grossièrement résumée au travers de ses fétiches, infimes portions de son âme...
En relevant sa tête, Grock vit son reflet dans la glace de l'armoire murale. Il sursauta. Il crut entendre sa tante qui lorsqu'il était gamin lui répétait à l'envi que s'il réagissait comme ça c'est qu'il devait avoir quelque chose à se reprocher. Grock prit le carton sous le bras pour y jeter un

œil plus tard. Il sortit de la chambre comme un voleur de pyramides. Sa tante l'attendait au pied de l'escalier.

— Tu le prends ? dit-elle en désignant le carton.

— Oui, peut-être l'occasion de se replonger dans le passé, voir des photos.

— C'est à toi... sa tante laissa passer un silence : tu veux rester déjeuner ?

Grock accepta, mais son esprit était ailleurs durant tout le repas. Il regardait cette femme, sa tante, avec des questions insolubles en tête la concernant : pourquoi l'aimer était-il si dur ? C'était une femme prévenante qui avait toujours pris soin de lui, il n'avait pas de mauvais souvenirs la concernant, pas d'excellents non plus, comme si une force mystérieuse creusait sa mémoire ; Grock la devinait seulement parce qu'elle attirait tout à elle un peu comme une étoile massive. Grock eut honte de se l'avouer, mais il était toujours un peu soulagé en partant de chez sa tante. Quand il décidait de partir, c'était d'une façon un peu précipitée, il attrapait sa veste et tout devait aller vite.

Toute attente supplémentaire, discussions devant la porte, ces petites stagnations inutiles, l'agaçaient. Enfin dehors. Grock était hors du foyer familial, le noyau des origines qui contient amour et haine, qu'on croit différents, mais ce sont des jumeaux nés à quelques secondes d'intervalle. En ouvrant la porte de sa voiture, Grock repensa à la dernière conversation qu'il avait eue avec son oncle. Son oncle était mort d'un cancer de l'estomac fulgurant, emporté en quelques mois. Le choc fut terrible. La mort d'un géant que Grock soupçonnait à peine d'être mortel. Une fois le diagnostic tombé, Grock l'avait peu vu. Sur son lit d'hôpital, il était déjà méconnaissable.

Son oncle ne voulait rien changer à ses habitudes, en apparences du moins. Un dimanche midi Grock était chez eux, son oncle n'avait jamais aimé trop s'attarder à table.

— Bon, je vais faire un saut à la quincaillerie, j'ai besoin de peinture, tu m'accompagnes ?

Grock se dit que ce serait l'occasion de prendre des cigarettes sur le chemin en prenant un peu l'air.
Grock marcha derrière lui jusqu'à devant la maison. Son oncle devant le portillon lui céda la place :

— C’est sympa d’aider son vieil oncle, lui dit-il à la volée.

Grock, troublé, ne sut pas quoi répondre. Arrivé à la voiture, il proposa de conduire, son oncle refusa. Les deux montèrent dans l’habitacle. Il s’installa aussitôt un lourd silence. La proximité physique appelait la proximité des sentiments, mais Grock restait mutique devant l’homme de sa vie dont il avait tant de mal à se rapprocher. Il aurait aimé savoir s’il était fier et lui poser des tas de questions ce jour-là, lui dire qu’il l’aimait malgré tout. On disait toujours que Grock était plus du côté de sa tante. Ania, c’était le sale caractère de l’oncle et elle semblait faite du même matériel plus dur. Grock avait fait des études tout comme sa tante qui avait fait l’école normale, son oncle ne comprenait pas bien ces choses-là... Des fois, il l’interpellait, le qualifiant d’intellectuel de la famille sans que Grock ne sache vraiment si c’était un compliment ou une moquerie. Son oncle avait toujours eu une part énigmatique. Ce silence sans réponse avait continué dans la voiture.

Ils avaient roulé un peu, son oncle avait fait quelques commentaires sur ce qu’il voyait, des choses qu’il aimait

bien de sa ville : l'épicerie de Saïd, le garage tenu par deux frères et cet arbre seul sur la place qui le rendait bizarrement émotif. Plus tard, Grock réalisa que cela avait été sa façon de prendre congé du monde ; sa tournée d'adieux, il avait décidé de la faire avec lui, car au dernier moment de sa vie, on arpente, on veut fouler du pied une dernière fois la terre comme ces vieux qu'on voit marcher au ralenti faire les mêmes balades qu'on croit inutiles ; son oncle était mort trois semaines plus tard. Il y eut peut-être d'autres moments que ce trajet en voiture après, mais c'est ce moment que Grock avait choisi de retenir. La mort des autres fait réfléchir à sa vie, à ses origines ; un arbre tombe, on découvre ses racines et dans le trou qu'il laisse, on mesure la place qu'il prenait ; Grock avait commencé à se poser des questions qu'il ne s'était jamais posées avant.

XIX

Alors que Grock pensait y trouver du repos, il s'était senti encore plus abattu en rentrant de chez sa tante. Une tension pesait maintenant sur tout son corps. Avec la force de l'habitude, il se servit un verre dans le bar, mais il s'arrêta avant de porter le breuvage à ses lèvres ; d'un geste furieux, il fracassa le verre sur le sol. Le liquide se répandit doucement sur le carrelage ocre. Grock le regarda couler comme hypnotisé. Ses mains tremblaient et un froid suspect l'avait envahi d'un coup comme s'il se faisait prendre dans des glaces invisibles. Une apparition. Il se sentit parfaitement étranger à la scène qu'il avait produite. C'est en automate qu'il partit chercher une pelle et une balayette sous l'évier de la cuisine. En ramassant les morceaux de verres, il se coupa au pouce. La douleur le réveilla, le sortant de son étrange torpeur. Sans raison apparente, il se mit à pleurer, de grosses larmes coulèrent de ses yeux. Grock passa un doigt sur ses joues comme

incrédule. Germain lui avait dit que la psychanalyse, c'était quand on ne connaissait pas les réponses ; Grock à ce moment précis eut la sensation de perdre la carte de toute son existence, plus rien n'avait de sens, un mal obscurcissait tout, le bouffait et ne le lâcherait plus. Quoi que ce soit, il devrait l'affronter. Quelques gouttes de son sang tombèrent sur le sol se mêlant à l'alcool et aux débris de verre. Grock secoua la tête comme si cela suffisait à chasser de mauvaises pensées. L'espace d'un instant, il avait cru voir une nappe de sang et des os sur le sol... Il devenait fou, il n'y avait pas d'autres explications. Se ressaisir. Grock posa une main sur sa poitrine et chercha à respirer plus lentement. Son cœur battait vite. Il ferma les yeux jusqu'à ce que le calme revienne en lui, l'image d'Ania lui était apparue, projetée sur tout l'espace de son cerveau. Son sourire... Cette vision l'avait apaisé. Grock se rendit compte de son état de fatigue et se rappela sa courte nuit. Devant le couloir qui desservait sa chambre, il fit demi-tour, attrapa le mot laissé par Germain sur la table et l'engouffra dans la poche de son pantalon. Ce fut une nuit sans rêves.

Grock venait de débouler sur l'impressionnante place de l'Étoile, là où l'Arc de Triomphe, monstre inachevé, se nourrissait aux artères de la Ville Lumière pour jaillir du sol. Sur la place immense et ouverte à tous les regards, Grock se sentit comme agrippé, pris dans des feux imaginaires et même du ciel le canon dantesque d'un fusil semblait pointer sur le haut de son crâne. Doigt de Dieu. Un poids lui écrasa aussitôt la poitrine. En marchant dans le sens horaire pour rejoindre l'avenue qu'il avait repérée sur le plan du métro, il s'essouffla. Grock traversa une à une les rues en rayon, abandonnant un embranchement comme on fuit la possibilité d'une autre histoire. Les plaques bleues bordées de vert avec le nom des rues le guidaient.

Grock s'arrêta à l'entrée d'une avenue légèrement en pente. C'était là. Des hôtels de luxe et des boutiques lumineuses la jalonnaient, avant que plus bas, elle ne se fasse couper et se réduise, ravalée par la jungle urbaine. Grock entama sa descente, glissant lentement vers cette bouche qui l'appelait. Le passage de l'ombre à la lumière se fit sans heurts, seul son stress augmenta à mesure qu'il approchait du cabinet d'Armand. Plus sombre. Dans cette

rue, se dressaient en forteresse des façades d'immeubles et une improbable clinique privée aussi austère qu'un orphelinat du siècle dernier. Le numéro 16 était sur sa droite. Grock observa la ribambelle de plaques sur le mur jusqu'à trouver celle d'Armand.

« Rez-de-chaussée droite », répéta-t-il comme de peur d'oublier. S'entendre parler, c'est déjà se rassurer, il y a un lieu d'où ça parle qui nous sort de notre angoisse fondamentale du vide, c'est ce que Grock aimera plus tard répéter à ses patients.

Grock repéra tout de suite la porte d'Armand. Un écriteau dessus indiquait de sonner et d'entrer, Grock hésita et franchit ce seuil. Une pièce oblongue l'accueillit ensuite, elle donnait directement sur la rue, au travers des barreaux et des rideaux de la fenêtre, on devinait la silhouette des piétons au dehors qui constituaient déjà un autre monde. Il pensa à Platon et à l'allégorie de la caverne où la réalité n'est faite que d'ombres... Sur une petite table blanche laquée, des revues et des jeux d'enfants s'amoncelaient, cela donna à Grock la sensation de commettre un acte régressif qui le conduisait vers

l'enfance. Il s'assit sur une des chaises métalliques en simili cuir et patienta la peur au ventre.

— M.Grock ?

Son nom prononcé fit comme l'effet d'une incantation qui le fit sortir de la glaise de ses pensées, tel un golem. Grock regarda l'homme qui venait d'apparaître. Armand se tenait dans l'encoignure de la porte. Un homme tiré à quatre épingles, un soupçon de grâce, affable, son intelligence en embuscade prête à jaillir. Celui qui deviendrait son maître, son mentor, que Grock se plairait à imiter sans jamais l'égaler, mais surtout celui qui l'aiderait à être un peu plus lui-même. Grock le suivit vers son bureau apeuré comme un enfant qui aurait placé dans l'adulte de fous espoirs.

XX

Sana n'était jamais revenue depuis leur dernière séance. Ne pas revoir un patient, c'était un risque à courir pour Grock. Ses patients pouvaient habiter son esprit quelque temps, mais il ne devait jamais oublier qu'ils y logeaient en location courte. Martin avait repris ses séances comme si de rien n'était, mettant rapidement le doigt sur les causes de son passage à l'acte. Ceux qui souffraient le plus et qui venaient voir Grock, savaient que c'était important et qu'ils n'avaient d'autres choix que de se soigner, ce n'était pas un luxe ou un principe auquel ils pouvaient déroger. Ceux qui choisissaient de ne plus revenir espéraient se passer de la béquille qu'il était pour eux. Grock serait toujours là au besoin, se construire ou se reconstruire n'était jamais une trajectoire linéaire, les histoires s'écrivant toujours en plusieurs chapitres, des évènements de vie pouvaient amener à ce que son aide soit de nouveau requise. Son métier, c'était parfois attendre et ne rien

espérer, créer un vide pour que d'autres puissent s'y inscrire. Grock se tiendrait sur le pas de la porte, les accueillant en père face au retour d'un enfant aimé qui retrouverait instantanément sa place. Il ne les jugerait pas, tant bien même si ceux qui revenaient avec le poids d'une faute imaginaire confessaient soudainement qu'ils avaient *merdé*.

Les névrosés éprouvaient toutes sortes de difficultés dans leurs relations interpersonnelles, tôt ou tard dans la cure, ils finissaient par agir exactement comme ils agissaient à l'extérieur. Grock devenait le prototype de leur relation aux autres sur lequel ils plaquaient leurs comportements névrotiques. Si les symptômes pouvaient être rampants au début, se dissimuler, ils prenaient de l'ampleur dans la cure, s'agglutinant séance après séance, comme un dépôt, un surplus de matière, provenant de cette marrée incessante qui allait des patients à Grock et ce jusqu'à temps qu'ils reconnaissent quelque chose d'eux-mêmes sur les traces laissées sur les murs. Passé un stade, aucun ne pouvait se mentir sur ce qu'il était profondément. Grock était assez avare en gratifications directes, mais ne manquait jamais de féliciter un analysant qui arrivait à

mettre dans la cure une parole qui aurait nécessairement eu des effets dévastateurs à l'extérieur. On recyclait ici, il fallait que les patients de Grock puissent vivre avec eux-mêmes, donc avec les autres. Grock se souvenait d'un homme qui vivant un divorce difficile ouvrait chacune de ses séances par un retentissant « oh, la salope, oh la grosse pute… », c'était devenu comme un rituel pour lui et il enchaînait aussitôt sur le dernier méfait commis par son ex-femme… ça lui faisait du bien, semble-t-il… Cela amorçait quelque chose, comme un bouchon qui saute et ouvre la possibilité d'une analyse qui pour être bien faite, ne peut se faire qu'à froid. La seule règle ici : parler. L'insulte était une parole, on pouvait encore y entendre quelque chose, mais c'était une parole dure à entendre, une limite à la pensée, qu'elle devance ; lorsqu'on insulte, on ne réfléchit pas, on comble un trou en urgence en s'assurant que celui par qui on s'est senti offensé ne nous poussera pas dedans, on en fait un objet qu'on maîtrise au travers d'un seul mot qui l'enferme, il sera le connard, le PD, le crétin, la salope, ou la conne. Dans l'insulte, on est dans la jouissance et sa toute-puissance. Grock avait le cuir épais, lorsqu'en séance un analysant sous le coup d'un

transfert négatif, l'injuriait, l'attaquait, cherchant à la rabaisser où à le blesser, il trouvait refuge en lui-même : son expérience de la clinique, de la cure, mais en dernier lieu, c'est l'amour qui le sauvait. De Sophie et Lucie, Grock en avait beaucoup reçu, elles étaient sa forteresse secrète et invincible où il pouvait toujours trouver refuge.

L'amour était une question centrale dans la cure, en dernière analyse, il n'était question que de ça dans la bouche des analysants : l'amour, celui qu'ils n'avaient pas eu, pas assez, pas assez bien et que pourtant ils méritaient… Le transfert aussi c'était de l'amour… Il n'y a qu'en étant pleinement aimé, en s'aimant pleinement qu'on peut supporter le désamour de l'autre, l'amour offre un sentiment de sécurité à nul autre pareil qui englobe et ne permet plus à la parole blessante de s'immiscer en nous. Il faut en avoir reçu beaucoup pour arriver à un tel résultat et être persuadé dans toute sa subjectivité de l'avoir validé. Grock avait reçu quantité d'analysants qui souffraient du manque d'amour par erreur ou malentendu… Dans la cure, Grock avait appris à aimer ceux qui ne l'aimaient pas, mieux qu'un apprentissage, c'était une leçon de vie, car aimer ceux qui nous aiment, c'est une opération facile.

Grock n'était pas masochiste pour autant, ceux qui ne respectaient plus le cadre, qui n'usaient plus de la parole ou qui s'embarquaient dans une destruction systématique et consciencieuse plaçant leur jouissance ailleurs que dans le travail, il menaçait de les mettre à la porte. Cela en faisait réagir certains :

— Vous avez le droit ?

Grock aussi avait ses limites et bon nombre de ses patients oubliaient qu'il était un homme avant tout.

Quand Grock rentrait chez lui, il était plein d'une saine fatigue. La maison, le cabinet, deux espaces qui ne devaient pas se rejoindre. La marche qui le faisait passer de l'un à l'autre était une sorte de sas pour Grock qui s'assurait que rien n'y filtrât. Un de ses confrères disait que les patients étaient pires que des tiques et qu'avant de rentrer chez soi, il fallait s'inspecter, pour être sûr de ce qu'on y ramenait. Armand ne disait pas autrement… Grock faisait le point sur sa journée en marchant. Ce jour-là, il dut composer avec un sentiment pénible qu'il s'expliquait mal, amalgame d'une trop grande fatigue et

d'une perte d'optimisme général. Cela passerait. La souffrance des autres est contagieuse, on en prend toujours quelque chose. Grock, même en tant que psy, avait gardé une part de souffrance et il savait que c'était avec elle qu'il soignait le mieux. Il en avait fait un monstre gentil qui pointait de loin en loin son nez cherchant à savoir s'il pouvait être encore utile. Grock s'avoua avoir beaucoup trop travaillé ces derniers temps et songea à ses prochaines vacances.

Sa femme, lorsqu'il ne finissait pas trop tard, l'attendait pour dîner. Avant, quand Lucie était encore à la maison, ils dînaient dans la cuisine, maintenant il n'était pas rare qu'ils mangent devant la télé. Grock s'écroula sur son fauteuil le regard vague et le temps fit un saut en avant :

— Tu ne viens pas à côté de moi ?

Sa femme était revenue dans la pièce un plateau-repas dans les mains.

— Si bien sûr.

Grock se leva avec précaution pour la rejoindre. En s'asseyant, il jeta un regard sur une photo de sa fille qui

trônait non loin du canapé. Il fut frappé par la ressemblance de sa fille avec Sana. Il ne s'en était jamais aperçu jusque-là. Quand ses patients avaient ce genre de révélations, Grock savait bien ce qu'il en était, dans sa vie on découvre plus qu'on ne trouve… Grock se demanda ce qu'il advenait de Sana espérant que leurs séances lui auraient permis de planter quelques graines d'un savoir sur soi dont la germination est toujours hasardeuse. Il coupa court à ce cheminement de pensées qui pouvait s'avérer dangereux, car Grock savait que le risque de se faire hanter par certains patients était grand.

Plus jeune, Grock se faisait bouffer par ses patients : Armand lui avait appris à quitter son habit d'analyste le soir venu et remettre son costume d'homme normal. Sa femme, Sophie, ne l'aurait plus supporté s'il n'avait pas un tant soit peu changé au fil des années. Elle avait aimé sa fougue, cette envie de soigner dont Armand se méfiait tant, la trouvant suspecte, voire dangereuse… Pas Sophie. Elle avait toujours été admirative de sa façon de penser, l'écoutant parfois toute une soirée décrire un cas intéressant, mais à la longue… il restait la passion de Grock, un peu plus longue que la passion de Sophie pour

le métier de Grock : les passions s'estompent un peu, mais tant que reste l'amour…

Sur la photo, Lucie était encore une gamine espiègle. À cette époque, assise au bord de son lit, elle trouvait toujours le moyen de taquiner son papa :

— La psychanalyse, c'est ton truc papa, n'essaie pas de m'épater avec, si jamais il disait un truc qui lui apparaissait d'un trop grand sérieux.

Elle lui avait avoué récemment avoir toujours eu de l'admiration pour son travail, même si elle n'en avait pas toujours tout compris. Aujourd'hui, Lucie avait vingt-trois ans, elle finissait ses études dans le Sud et aurait bientôt un métier où elle gagnerait 3 fois plus que son père. Aux repas de famille, ils étaient déjà nombreux à être perdus face à ses explications. C'était de bonne guerre.

Grock revoyait la scène où il lui avait expliqué son métier la première fois. Sa petite avait fait des yeux ronds et plus tard, ado rebelle, l'avait mis en garde « de ne pas faire le psy », comme si c'était une sorte de super pouvoir qu'il avait là et qu'il aurait pu d'un seul regard tout voir et tout

comprendre d'elle. Si c'était un pouvoir, c'était seulement celui des papas.

Sophie remarqua son mutisme et lui demanda s'il pensait à un patient. Grock avoua seulement sa grande fatigue. Elle lui déposa un baiser sur le bout des lèvres ; il y avait tout dans son baiser. Il la regarda, attendri. Sophie comprenait, elle avait toujours compris d'ailleurs. Son drôle de métier qui le faisait rentrer plus d'une fois tard et qui lui faisait interrompre plus d'une fois des évènements familiaux parce qu'un patient l'appelait dans un moment d'angoisse, son métier qui était une passion avant tout et exigeait de nombreux sacrifices.

Sophie l'avait toujours soutenu, bon Dieu ce qu'il aimait se lover dans ses bras, Sophie était la réponse qu'il avait longtemps attendue. Elle lui apportait la sérénité, ses problèmes cessaient là où commençait le regard de Sophie qui pouvait lui faire oublier ses journées, aussi difficiles fussent-elles. Intelligente, belle et drôle, Sophie était la compagne rêvée et il aimait la regarder à la dérobée. Pour l'instant, elle lisait, pour peu qu'elle s'aperçoive de son regard, elle abaisserait son livre d'un air étonné : « Quoi ? », cela pourrait être la question, la réponse se

trouverait dans cet état amoureux qu'ils partageaient depuis des années avec ce même étonnement comme si c'était leur production particulière. Même si la mère de Sophie aurait préféré qu'elle épouse autre chose qu'un psy qu'elle ne portait pas en haute estime et pourtant… Leur couple s'était nourri de sa discipline : plus jeune ils avaient passé un temps non négligeable à s'analyser mutuellement, étant tous deux des esprits curieux qui aimaient les jeux à base d'intellect de toutes sortes. Grock connaissait sa femme et pourtant il la découvrait encore et trouvait le moyen d'être épaté, Freud aussi avait buté sur le mystère du féminin…

Sophie piquait du nez sur son bouquin. Grock avait abandonné l'idée de regarder la télé et avait sombré dans ses pensées. Il avait attrapé son carnet, il entreprit d'y griffonner quelques idées. Si Grock ne prenait jamais de notes en séances, il n'était pas rare qu'il retranscrive quelques points clés d'une séance avec un patient. Pas de façon systématique, pas pour chacun, quand cela lui venait, comme un journal de bord où l'on ne consigne que les faits importants. Sophie lui annonça son attention

d'aller se coucher, Grock focalisé sur ses écrits ne releva pas. Sophie se contenta de sourire, elle l'aimait comme ça : passionné.

Grock fut presque surpris de la trouver disparue lorsqu'il releva la tête plus tard. Grock ne savait pas bien où l'avaient emmené ses réflexions, mais son comportement l'étonna lorsque subitement il eut envie de fureter du côté de sa bibliothèque. Il ne recherchait rien, ne croyait avoir besoin de rien ici, mais sourit tout à coup, parce qu'il crut avoir compris quelque chose sur lui à cet instant, ce qui est bien la chose la plus difficile tout analyste qu'il fut. Grock était soumis aux mêmes règles de l'inconscient que tout le monde, qui font agir en premier lieu sous une apparente bizarrerie et comprendre ensuite. Une petite boîte avait attiré son attention. D'abord un détail, puis un fait inévitable passé au premier plan, reléguant tout le reste de la pièce dans d'invisibles seconds rôles. Grock ouvrit la boîte pour contempler l'unique objet qu'elle contenait : une bague. Il resta à la regarder quelques instants, paraissant incapable de la toucher, relique ou tabou, mettant dos à dos l'interdit et le sacré. La bague de sa mère. La bague était restée dans cette boîte depuis qu'il

l'avait trouvée chez sa tante peu après le décès de son oncle. La bague était un symbole pour Grock, comme le sceau posé sur son histoire. Il avait osé décacheter cette histoire, cela avait été un acte psychanalytique, un acte fondateur, il s'en était trouvé ébloui, apaisé, transformé, c'était son miracle personnel qui lui avait demandé tout son courage, l'amorce d'une vie autre, le genre de miracle qu'il avait à cœur de reproduire dans son cabinet avec ses patients : ouvrir le passé, pour mieux s'en libérer. La cure psychanalytique, était-ce autre chose ? Grock avait eu besoin de se rassurer ce soir, comme retrouver les coordonnées de son histoire, se rappeler pourquoi il était là et quelle était la direction. Il se souvenait aussi que cette histoire n'aurait jamais pu advenir sans Armand.

XXI

Grock avait l'impression d'avoir été convoqué dans le bureau d'un directeur despotique. Tout de suite lui vint l'idée d'une faute terrible à confesser, bien que ne sachant pas très bien laquelle. Armand, en silence, s'était placé derrière son bureau. Sa silhouette masquait un peu la lumière du dehors qui irradiait autour de lui à travers la grande fenêtre et à cet instant il ressemblait à l'image d'un saint sur un vitrail.

Grock n'était pas très à l'aise et peinait à trouver une position confortable face à Armand. Il trouvait sa chaise trop étroite, ses fesses se dandinaient dessus comme un poulet. Cette scène était ridicule, il n'avait rien à dire à cet homme. Grock repensa à Germain dans sa phase analyste maniaque, bon Dieu ce qu'il l'avait agacé à chercher toujours la petite bête... une pensée en chassait une autre, l'image de son oncle arriva, cet oncle dont il cherchait toujours à percer le fond de ses sentiments...

— Ça fait drôle, n'est-ce pas ?

Grock fixa de nouveau Armand, à peine conscient qu'il s'était laissé embarquer dans le tumulte de son mental. Armand dût lire la surprise sur son visage, car il reprit avec le même ton calme :

— Que me veut ce type ? Pourquoi devrais-je lui parler ? Qui suis-je, où vais-je et dans quel état j'erre...

C'était surréaliste pour Grock cette entrée en matière. Quand Grock avait annoncé à Germain voir Armand « pour essayer », il avait paru ravi, mais l'avait mis en garde :

— Il va chercher à te bousculer, c'est sa façon de faire, comme pour débusquer ta parole, te déstabiliser, faut pas que tu rentres dans son jeu. Garde tes nerfs, il sait ce qu'il fait, crois-moi.

Grock, tendu, chercha à reprendre le contrôle de la situation, à ne pas se laisser impressionner par Armand et ses tours de vieux magicien, plus farce et attrape qu'autre chose.

— J’aimerais reprendre le contrôle sur ma vie, je suis en quête de réponses… j’espérais que vous pourriez m’aider, amorça Grock qui se voulait ferme, mais dont la voix vibrait d’une certaine émotion.

— Parce que votre vie est aux mains des autres ? dit Armand qui apparemment ne savait poser que des questions agaçantes.

Grock fronça les sourcils et ne sut quoi répondre. Il entama ce qui s’apparentait à une sombre bouderie.

— Avez-vous fini de faire l’enfant ? Je ne vais quand même pas jouer aux mamans avec vous mon gaillard.

Grock sentit son sang bouillir :

— Ma mère est morte, je n’en ai pas eu besoin, ça ira, dit-il d’un ton acerbe.

Armand ne releva pas l'affront continuant à déployer sa mystérieuse logique d'inquisiteur :

— Comment est-ce arrivé pour votre mère ?

— Pendant la guerre.

Armand prit ce qui sembla être un temps de réflexion, puis il reprit sur un ton qui parut hostile à Grock :

— La guerre ? Morte au front, la famine ? Dites-m'en plus, mon cher, sur le sort de votre pauvre maman.
— En Pologne, rajouta Grock confus laissant les autres questions sans réponses, car elles approchaient un vide vertigineux.

— Et le père ? reprit Armand.
— Pendant la guerre.

Grock laissa passer un long silence s'apercevant qu'il butait sur les mêmes mots, comme un disque rayé, même justification qui ne voulait rien dire, des mots, derniers gardiens d'un au-delà inexistant.

— La guerre semble être aussi dans votre vie, très cher, car il semble qu'un trouble certain se pose sur la question de vos origines.

Cette fois Grock n'eut plus de mots, la brisure était trop nette, pas de débris coupants à lancer, il était comme cloué au sol, détruit par la violence des mots d'Armand déguisé en monstre. Cette froideur, son arrogance, il riait de lui, le ridiculisait, comme s'il n'avait aucune valeur. C'en était trop. Grock retenait une pagaille de sentiments, il réussit à les faire taire pour de bon au travers d'une action : il se leva. Regarder Armand était devenue une opération bien trop pénible. Grock le paya, ce qui eut le don de beaucoup l'interroger plus tard, car à cet instant il avait juste envie de lui envoyer ses billets au visage. Armand resta imperturbable :

— Vous partez ?

Grock n'eut pas la force de lui répondre, il claqua la porte.

Grock passa tout le trajet retour à ruminer, s'imaginant ce qu'il aurait dû dire ou faire. Une fois chez lui, il était encore sous le choc. Il prit une douche pour se calmer. C'est en peignoir qu'il s'allongea sur son lit. Réfléchir. La « guerre », ça lui tournait dans la tête, on n'en parlait jamais à la maison, de la vie d'avant en Pologne, du sort de ses parents, à commencer par son oncle. Grock se souvint que gamin il avait une fascination pour les jeux de guerre, derrière la maison, le casque de soudeur piqué à son oncle attaché autour de la tête, il jouait à être le fier combattant. Ania l'accompagnait parfois, elle voulait bien faire la prisonnière, lui il devait la sauver sur la base de scénarios pas croyables. Comme tous les petits garçons, Grock avait aimé se bagarrer, imiter des pistolets de ses doigts et lancer des grenades imaginaires qui quand elles explosent, obligent à se jeter par terre.

Grock avait vu un film de guerre une fois, il était tout petit, son oncle et sa tante ne l'emmenaient pas tant au

cinéma. Avec un copain, il s'était glissé dans la salle avant que la guichetière à l'entrée ne les pince, il avait été fasciné par ces images d'explosions et ces hommes en uniforme au visage buriné. Grock associait ce souvenir du film à un autre, quand son oncle lui était tombé dessus, peut-être la seule fois où il l'avait châtié d'ailleurs. Cela l'avait marqué gamin, parce que c'était injuste. il se rappelait parce qu'il avait eu mal et que la douleur mieux que n'importe quoi d'autre fixe nos souvenirs : son oncle l'avait surpris dans un de leur jeu avec Ania alors qu'il tendait un bout de bois sur elle, sa mitraillette, « Ta ta ta ta », les tirs partaient de sa bouche, Ania aurait dû tomber et mourir sous ses balles imaginaires. Son oncle avait saisi son bout de bois et l'avait brisé sur son genou, un morceau avait servi à lui frapper les fesses.

— C'est un jeu idiot la guerre, tu devrais avoir mieux à faire.

Grock, les larmes aux yeux, regarda son oncle qui ressemblait au héros des films sans comprendre.

Les vides dans l'histoire, laissent toujours penser aux

enfants à des choses qu'on ne doit pas parler, des tabous. Grock, dans un mouvement introspectif éprouvant, cherchait à comprendre les causes de ces trous dans son histoire familiale. Pourquoi en savait-il si peu ? Pourquoi lui en avait-on dit si peu ? Ses pensées l'emmenaient loin dans le passé, là où les souvenirs se mêlent et se contredisent, vers cette ligne d'horizon du mental avant cette hypothétique plongée dans le gouffre sans fond de l'oubli. Légende d'une fin du monde. Comment savoir ? On se crée l'histoire, on bouche, on remplit, avec notre besoin de cohérence et de sens ; nos vies, comme la nature, ont en horreur le vide. Nos pires histoires sont celles qu'on s'invente, elles feraient blanchir la réalité.

Grock commençait à avoir la migraine. Le psychique et l'organique au diapason, comme s'il avait creusé son cerveau pour de vrai, s'arrachant du mental à la cuillère. Il se leva et lança un 45 tours sur son vieux tourne-disque. La voix émouvante de Bourvil remplit la pièce, comme la tapissant de ouate. Quelque chose de lourd obligea Grock à reprendre la position allongée. Grock se sentit envahi par un sentiment confortable, mais un peu douloureux ; on se

souvient, c'est bon, mais c'est loin, plus aucun point de connexion avec la réalité, une coquille acoustique, une chanson qui est devenue murmure... Grock sentit la fatigue monter. En dormant, on va plus loin, c'est tout l'intérêt des rêves. Ça réfléchissait encore en lui. Grock avait choisi cette forme de fuite.

Grock se réveilla quelques heures plus tard, plus apaisé. Le sommeil avait fait le ménage dans sa tête. Le rêve était comme un film privé monté avec des rushs de nos journées, des fragments ramassés à l'état de veille qu'on assemble façon court-métrage surréaliste unique, à la recherche d'une perspective autre : montrer ce qui se cache, un désir, un fantasme trop personnel, c'est pourquoi on détruit la pellicule une fois visionnée et ainsi nos meilleures œuvres restent toujours secrètes. Grock n'avait que quelques images en tête, des scènes amputées qui, si elles avaient une logique, n'étaient que celles du rêveur, le veilleur qui ne dort pas, passe son pied dans des cendres déjà tièdes. Grock s'était retrouvé dans une église assez sombre, il y déambulait en cercle comme pris dans un labyrinthe sans fin. Sans logique particulière, un coin de

l'église s'était mis d'un coup à briller de mille feux, une lumière chaude irradiait l'espace, comme l'entrée d'une grotte au trésor. Grock s'approcha. Dans la petite abside, des dizaines de cierges brûlaient encadrant un passage menant à une grille. Au-dessus de lui, des fenêtres en ogive accueillaient des vitraux figurant des personnages démesurés, éclairés d'une lumière extérieure orange et mouvante comme si dehors un immense incendie sévissait. Malgré son inquiétude, Grock vint se coller à la grille. Au-devant, un large coffre en bois drapé de noir surmonté d'une boîte rectangulaire. Un malaise avait saisi Grock dans ce rêve : le coffre était peut-être un catafalque, la boîte trop petite pour accueillir le corps d'un homme, peut-être était-ce le cercueil d'un enfant. Grock s'était réveillé. Le conscient avait remanié ses représentations choquantes, dans l'esprit de Grock ne subsistait que l'idée d'un trésor dans une église richement décorée.

Même s'il ne se souvenait pas de son rêve, le travail inconscient qu'il lui avait offert avait permis à Grock d'établir de nouvelles connexions ; il se demanda ce qu'il avait fait de la boîte rapportée de chez sa tante. Il la retrouva à côté de la table du salon. Elle n'avait pas bougé

depuis sa visite. Il commença à y examiner chaque objet un à un. Son inspection faite, il déposait ses trouvailles sur le bord de la table. Ce lent déballage parut l'agacer à un moment donné, car il renversa le contenu de la boîte. Tout se déversa et roula avec bruit sur le revêtement de la table avant que la scène ne se fige : une vision insolite, un arrangement du hasard qui offrait de nouveaux assemblages forcément émouvants. Grock se demanda ce qu'il recherchait dans les affaires de son oncle mort : un souvenir ? un vide à remplir ? c'était comme passer un aimant dans les cendres et voir si on peut encore attraper quelque chose. Il se précipita sur les objets éparpillés, agité d'une excitation étrange.

Certains objets le firent sourire quand il arrivait à les rattacher à la vie de son oncle et que suivait un souvenir nostalgique. Il s'empara de la montre et la mit à son poignet, fit tourner son articulation dans un sens et dans un autre pour l'admirer sous différents angles, mais préféra la reposer délicatement sur la table. Il y avait un portefeuille, il se contenta d'en effleurer le vieux cuir et d'en observer les fines craquelures. Il le mit de côté, pour plus tard, pressentant que c'était une pièce importante, qu'il faudrait

y revenir en son temps. Une petite boîte ronde attira son attention : multicolore, ornée de perles et de morceaux de verre, pas le genre de choses qu'il pensait trouver dans les affaires de son oncle. Grock ouvrit la boîte non sans une certaine appréhension. Son contenu le laissa vaguement perplexe : une bague. Il examina le tout, puis remit le bijou à sa place. Grock ne comprenait pas, mais il sentait quelque chose, la boîte parlait de quelque chose, il y avait de l'amour, il y avait un secret. Il remit le couvercle en place comme on ferme le cercueil d'une personne aimée. Il ne se souvenait pas d'avoir vu cet objet dans la maison et voyait encore moins sa tante en possession de la jolie bague. Les secrets dans les familles sont peut-être invisibles, mais ils se matérialisent par leur absence à force de tourner autour, on délimite leurs contours, ils existent quand même. Grock passa sa main sur son menton ce qui était chez lui signe de grande réflexion. Peut-être que le portefeuille offrirait davantage de réponses ? Il l'ouvrit et une photo petit format en tomba, son oncle dans sa jeunesse, même regard sombre et fier. Dans la poche à billets, Grock extirpa une vieille carte d'identité, le papier mangé par le temps s'effritait dans les coins et avait pris

une teinte jaunâtre. En lisant les inscriptions dessus Grock se figea : en dessous du prénom de son oncle « Ian », se trouvait le nom « Gorsky ». Il n'en avait jamais entendu parler. La carte ne comportait plus de photo, tout ce qui aurait pu être utile pour sa compréhension était écrit en Polonais qu'il connaissait bien trop peu pour en faire une traduction.

Grock ne savait pas quoi penser de toutes ses découvertes. Il se dit qu'il devrait se rendre à la bibliothèque peut-être qu'il y trouverait de quoi traduire le document. Il devrait interroger sa tante aussi. Il jeta un œil à des photos en noir et blanc, mais le cœur n'y était plus. Dans sa tête, mille théories s'échafaudaient, c'était mystérieux, stimulant aussi. Grock se sentit plein d'entrain, depuis quand n'avait-il pas ressenti cela ? Il eut envie d'écrire. Non pas une vaine tentative pour reprendre son roman, mais autre chose, il ne savait pas encore exactement quoi, il trouverait.

XXII

Assez vite Grock était retourné chez Armand, c'était inévitable. La séance lui avait laissé une impression tenace. Les questions fusaient dans sa tête, la plupart concernaient ce drôle de type. Que savait-il de lui ? L'avait-il manipulé, si oui, comment ? Sa sensation d'humiliation première avait pris la forme d'une honte plus grande : celle d'avoir été eu. Armand l'avait attrapé avec facilité, comme on retrousse un gant. Il l'avait débusqué dans l'imposture que constituait sa vie : Grock pour la première fois avait vu la face cachée de son existence. Quelque chose s'était passé, c'était indéniable, une accroche sur la personne d'Armand qui l'avait embarqué devenant un pivot possible pour l'amorce d'un changement total. Grock découvrait les effets du transfert, phénomène primaire et indissociable de la cure psychanalytique avec lequel il jonglerait pendant des années.

Dans la salle d'attente, Grock avait dans le ventre une envie de revanche. Leur première rencontre avait aiguisé

son agressivité, il ne voulait plus se laisser intimider. Pourtant, il l'avait admiré Armand, dès le début, mais c'était trop de le dire : son calme, sa prestance, son apparente solidité... Il l'enviait, au fond de lui, c'était le genre d'hommes auquel il avait toujours voulu ressembler. Se l'avouer, c'était se désavouer, comme s'il n'était que le négatif d'un autre et que seul lui restait ses trop nombreuses faiblesses devenues trop visibles. Tout le temps du travail thérapeutique de Grock, il y eut ces deux mouvements pulsionnels contraires entre Armand et lui : la rivalité et l'admiration, marque du rythme de leurs séances, symboles d'une image spéculaire, bornes du transfert.

Jeune analyste, Grock avait eu du mal à se défaire de l'influence d'Armand, il n'était pas un analyste, il jouait à être Armand, se surprenant parfois à user des mêmes mots et attitudes que son maître. La même question se pose envers celui qui nous aide à transformer sa vie ou la sauve : qu'est-ce qu'on lui doit, où s'arrête l'hommage, l'allégeance, la légende ? Est-ce qu'accepter la leçon, c'est vouer un respect éternel à nos chers vieux professeurs ?

Armand arriva, il lui fit seulement un geste de la main, l'invitant à le suivre. Armand l'agaça une séance de plus. Premièrement, parce qu'il semblait avoir anticipé son retour, il paraissait tranquille, plutôt désinvolte, comme si la dernière séance n'avait laissé aucune trace. Deuxièmement, parce qu'il semblait toujours en savoir plus que lui… sur lui. Grock se sentait mis au jour. Il l'agaçait encore, le titillait, quand Armand venait se frotter à ses limites, ses défenses se dressaient, bien plus tôt que ce que Grock avait envisagé dans sa suffisance. Jamais il n'aurait soupçonné avoir autant à défendre.

C'est pour ce mystère qui se dessinait séance après séance que Grock revenait. Il creusait quelque chose. Libérait quelque chose, comme si jusqu'à présent il avait été pris dans une matière autre que lui, qu'il avait cru être lui, mais dont il pouvait maintenant s'extirper, se découper, découvrant ses propres frontières, une forme encore inconnue de son être. Avec Armand, il n'était jamais lassé de jouer les excavateurs.

Grock ne mit pas longtemps à s'apercevoir que croyant discuter avec Armand, il discutait seul, Armand était insaisissable, lui mettait de magnifiques esquives, juste un

leurre qui à travers lui laissait voir comme par transparence toute la relation de Grock au monde. Grock voyait une dimension ludique à leur relation : Armand un partenaire qui savait renvoyer la balle ; il le stimulait intellectuellement, le provoquait aussi parfois :

— Toute cette intelligence et vous n'en faites rien, vous êtes un épicier mon cher, la grande famine est terminée, il faut commencer à dépenser .

Grock sur ce genre de phrase pouvait prendre la mouche, mais il arrivait à la séance d'après avec une fulgurance. C'est qu'Armand, devait savoir ce qu'il faisait, peut-être. Grock s'en voulait chaque fois qu'il passait trop de temps à penser à lui. Il se sentait dépendant, comme infantilisé. Tantôt, il le trouvait modeste, tantôt arrogant, il lui prêtait mille visages et de façons d'être, c'était ébouriffant. Grock ressortait de ses séances rincé. Des fois, il se pensait l'égal d'Armand, ils partageaient une complicité, même bois, même corporation, mais un mot trop sec, une phrase plus ambigüe et Grock se vexait comme un gosse. En séance, il disait « mon vieux », mais sur le seuil de la porte « Monsieur ». Grock se perdait dans la jungle analytique

où ce qui est sauvage porte un masque et où chaque ornière peut être un piège, mais c'était une aventure stimulante, comme si son cerveau était entré dans sa phase de maturité, que jusqu'alors il n'avait eu que des jeux d'enfants pour se distraire. Plus tard, à la dernière séance, il se demanderait encore ce qu'il avait vécu avec Armand, qu'est-ce qui était vrai, quand est-ce qu'ils jouaient encore.

L'analyse avait jeté un vent nouveau sur la vie de Grock.

— Tu as bonne mine, lui avait dit Germain, ça fait plaisir vieux.

Ils buvaient un café à l'entre-deux classes. Grock était intarissable au sujet de la cure : auprès de Germain, il avait trouvé une oreille plus qu'attentive, complice, comme si tous deux partageaient un secret. Avant, Grock n'avait jugé qu'avec agacement l'engouement de Germain pour la psychanalyse, il ne comprenait tout simplement pas, maintenant qu'il la pratiquait, il se comportait comme lui jadis : exalté, comme un jeune novice qu'on venait d'initier à un culte à mystères. Par jeu, Grock et Germain

se prêtaient volontiers aux joies de l'analyse mutuelle et avaient pris l'habitude de se raconter leurs rêves. Dans le coin de la salle des professeurs on leur jetait des regards curieux quand leur conversation s'émaillait de références aux théories freudiennes sur la sexualité, ou quand un moment de gêne était suivi d'un grand éclat de rire.

Germain lui décrivait le contenu d'un rêve avec force de détails : dans un lieu incertain, il observait le carrelage des murs et plus particulièrement ses joints, quand une bête immonde, comme une sorte de chenille noire aux poils hérissés surgissait dessus et venait l'attaquer avec un éperon acéré qu'elle portait en guise de queue, la bête arrivait finalement à percer le mur. Germain jetait un œil dans le trou qu'elle avait créé, surprenait une femme à moitié nue sous une douche dont le flexible était un serpent.

Grock écouta son ami imperturbable. Une fois son récit fini, Germain guetta sa réaction non sans crainte :

— Alors, qu'en dit le brillant analyste ?

— Je crois que tu es juste un peu obsédé !

Germain ne s'attendit pas à cette réponse et avant d'éclater de rire, marqua un temps de pause confuse.

— Rire de défense maniaque, rajouta Grock ironique en lui tapant sur l'épaule avant de disparaître vers sa prochaine classe.

Grock était revenu à l'université. Rien n'avait fondamentalement changé, mêmes élèves assoupis, mêmes murs jaunes, mais peut-être que sa façon d'être au monde était différente. Grock retrouvait du désir à faire les choses ; il pensait à de nouveaux projets. Ce soir, il y avait analyse, des moments qu'il attendait avec impatience parce qu'à chaque fois il savait y grignoter une part de plus de soi.

Grock était de nouveau face à Armand. Il était assez exalté depuis quelques séances, pas de quoi venir chambouler Armand qui restait toujours égal à lui-même. Une attitude dont Grock se demandait encore si c'était lui, ou si cela faisait partie déjà du rôle de l'analyste. Grock s'était pris au jeu plus qu'il ne l'aurait jamais pensé. Avant d'en faire l'expérience, la psychanalyse n'avait pas exercé grand intérêt sur Grock et pourtant bien avant Germain il

se souvenait de professeurs assez convaincus qui du temps de ses études théorisaient à grands effets de manches sur les vertus du freudo-marxisme, des révolutionnaires déçus qui clamaient encore que la grande névrose c'est le capital. A ce moment de sa vie, ça n'avait pas eu d'impact, alors qu'aujourd'hui, il pouvait veiller tard le soir pour se frotter à l'œuvre freudienne. Peut-être espérait-il secrètement par ce biais prendre l'ascendant sur Armand, lui livrer bataille à armes égales ?

— Vous êtes en verbe ce soir, mon cher.

— Oui, vous avez raison, j'ai l'impression que les choses bougent en ce moment, comme si je retrouvais de l'énergie, j'ai plus d'envies, de projets, et en même temps…

Grock laissa passer un silence.

— Oui ? l'encouragea Armand.

— Je me dis que je suis dans l'attente de quelque chose. Oui c'est ça ! Qu'il y a une réponse en attente, mais qu'elle ne vient pas. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Oui, tout à fait, parlez-en donc à votre tante dans ce cas.

Toujours ce même ton badin, Armand avait pour spécialité de lâcher des bombes en mots sautillants.

Grock resta scotché au divan face à la force de cette interprétation. « Tante », « attente ». D'abord, il se demanda s'il avait bien compris. De deux, pourquoi cela avait-il eu un tel impact sur lui ? En y réfléchissant, depuis quand esquivait-il de vraies conversations avec sa tante ? Et pour combien de temps encore ? Il aurait bientôt quarante ans, elle, presque quatre-vingts ans, il y a un moment où ce serait nécessairement trop tard. Voulait-il laisser passer sa chance, encore ?

Il ne parlait que de ça, de son histoire, de sa relation à elle, à son oncle. Grock commençait à comprendre quelque chose, pour lui-même, mais vérifier, se l'entendre dire par un autre qui pourrait valider, était une autre affaire et Grock avait trouvé refuge dans le doute. Il avait peur. S'il n'allait pas voir sa tante, tout ça n'aurait servi à rien. S'il voulait avancer encore, il lui faudrait en passer par là. Armand de temps à autre donnait quelques explications

théoriques à Grock : il lui avait appris que rien ne nous structure davantage que nos traumas, et qu'on se défend toujours face aux changements majeurs qui mettent en péril notre équilibre psychique, qu'on ne peut s'imaginer si précaire. Chaque jour, en tant qu'analyste, Grock avait gardé cette leçon en tête, se gardant bien de brusquer ses patients, de délivrer des vérités qu'ils n'auraient pas été prêts à entendre, car le mensonge aussi peut nous tenir. Passé un certain temps chez Armand, Grock se sentait prêt. Il avait fait des centaines de séances avec Armand, mais celle-ci était restée à jamais gravée en lui. En sortant, Grock était rentré rapidement chez lui. Sans prendre la peine d'enlever ses chaussures ou son pardessus, il s'était saisi du téléphone. Il se sentait encore gonflé d'une énergie qui lui permettait d'agir. Demain, il serait trop tard, peut-être se serait-elle envolée, c'était aujourd'hui et pas un autre jour. Il sentit un nœud d'angoisse se former dans son ventre dès la première sonnerie. C'était ridicule, mais c'était comme s'il allait affronter un monstre. La voix de sa tante se fit entendre.

— Tu es chez toi ce soir ? dit Grock.

Le rendez-vous fut pris. Dans moins d'une heure, il serait fixé, il aurait ses réponses… Sur le trajet, il échafauda mille scénarios. Sur le siège passager, il avait déposé la bague dans son coffret et la vieille carte d'identité de son oncle.

XXIII

Sana n'avait pas retrouvé le chemin de chez elle. Gaby avait continué à l'héberger un temps, la complicité entre les deux jeunes filles était allée croissante ; un soir Gaby lui avait demandé officiellement de devenir sa coloc. Facétieuse, elle lui avait acheté un muffin dans lequel elle avait planté une clé de l'appartement qu'elle avait fait dupliquer le matin même à son intention. Sana lui avait sauté dans les bras. Gaby, touchée, qui restait pudique malgré les apparences, l'avait repoussée gentiment :

— Arrête, tu vas m'étouffer !

Sana n'avait pas réussi à retenir ses larmes. Gaby ne fit aucun commentaire et préféra faire diversion :

— On va faire la fête ! s'emporta-t-elle d'un coup.

Cette seule phrase avait eu le don de mettre Sana sur la défensive.

— On reste là, t'inquiète , reprit Gaby qui commençait à bien connaître son amie.

Elle balaya les réticences de Sana qui lui objecta qu'à deux ce n'était pas vraiment une fête. Gaby mit la musique à fond sur son portable et commença à improviser une chorégraphie.

— Allez, viens, t'es trop sage !

Elle attrapa Sana par les mains et la manipula pour la faire danser malgré elle. Sana voulait toujours retourner à l'état immobile, le mouvement, son corps vivant, alerte, semblait une gêne immense pour elle. Son corps, on lui avait appris à le détester, à en avoir honte, il était entouré d'une parole qui lui avait interdit d'en jouir pour elle-même. Gaby ne s'arrêtait pas, les idées fusaient dans sa tête comme dans une ronde colorée. Elle partit dans la cuisine survoltée et revint avec deux verres à cocktails :

— Goûte-moi ça !

Pour lui faire plaisir, Sana but une gorgée et fut surpris par le goût sucré bien moins désagréable que ce qu'elle imaginait.

— Fais attention, c'est traître , l'avertit son amie.

Gaby passait d'une musique à l'autre et s'extasiait devant chacune, tendre, puis moqueuse, elle railla l'inculture musicale de Sana. Une vieille chanson des années 80 qui rappela à Sana son père lorsqu'ils descendaient en voiture au bled les mit d'accord. Les filles s'époumonèrent et s'assoiffèrent. A peine fini le premier verre, il y en eut d'autres. Sana voulait prouver qu'elle aussi pouvait s'amuser, qu'elle n'était ni une gamine ni une sainte-nitouche. Elle prit Gaby pour guide qui lui faisait des recommandations sur la meilleure façon de boire. Au début, elle crut accentuer son ivresse par jeu, du pur social, pour communier avec Gaby, dans un temple où le sang c'était l'alcool, mais ensuite elle n'eut plus beaucoup de pensées lucides pour s'accorder sur ce à quoi elle devait réfléchir.

Sana avait chaud, il faut dire qu'elle s'agitait beaucoup, son corps avait levé ses ankyloses, il bougeait, mieux que tout ce qu'il avait fait auparavant, ce qui la remplissait d'une joie infantile comme lorsqu'on arrache une première

vérité au monde. Sana décomposait ses mouvements en changeant la vitesse, étudiant le nouage de ses articulations, il y avait un rythme et celui de son corps primait, elle ne savait plus si la musique tournait encore.

— Tu es bourrée meuf ?!

L'arrivée de Gaby était déplaisante, Sana ne voulait plus quitter cette version plus drôle du monde cotonneuse et confortable où elle était une autre. Plus rien n'avait d'importance, elle ne laissait que des traces évanescentes dans l'air : une brèche s'ouvrait et se renfermait aussitôt ; le monde normal était plein de ces trous et dans chacun des regards... Personne ne pouvait la voir ce soir. Sana écarta les bras et se mit à tourner sur elle-même ce qui accentua son ivresse. Gaby l'attrapa avant qu'elle ne se fracasse la tête sur un angle de la table. Sana se sentit poussée en avant. Le froid du dehors était plus froid qu'il ne l'avait jamais été. Toute cette nuit... et au milieu le visage de Gaby.

— J'en veux .

Sana se comportait comme un bébé et tenta d'attraper le joint de Gaby et sa braise lumineuse.
Gaby, tranquille, car légèrement stone, lui attrapa la main, ferma son poing et l'embrassa :

— Ça ira pour ce soir.

Une heure après, Sana vomissait à genoux devant la cuvette des toilettes, Gaby restée près d'elle lui tenait les cheveux en arrière. Dans les jours, les mois qui suivirent, cette première soirée ensemble prit la forme d'un mythe, d'une genèse qui ne cesserait jamais de faire parler d'elle et plus loin encore, Sana se la rappellerait comme un symbole de sa glorieuse jeunesse.

Le lendemain, par un saisissant contraste, les problèmes de Sana lui apparaissaient plus acérés que jamais. Sana avait besoin de choses tangibles : argent, affaires, pour l'instant elle vivotait et sa vie n'était faite que d'expédients. Sana était encore une enfant : sur la table de la cuisine, elle déprimait face à son bol de lait façon chaton errant. Gaby cherchait à la motiver égrenant les possibles :

— Tu ne peux pas repasser chez toi ?

Ça fit mal à Sana de répondre que non. Elle n'avait pas de chez elle, même pas un endroit tranquille où elle aurait pu panser ses blessures. Son père ne décolérait pas, lorsqu'elle l'avait eu au téléphone, il lui avait lancé un glaçant : « je n'ai plus de fille ». Combien de fois l'avait-il menacée de la rayer du livret de famille ? Cette fois, Sana s'imagina la sanction tombée pour de bon. Sur son prénom, sur son nom, sur son corps, un trait noir qui viendrait tout barrer... une éternelle balafre dans le cœur de Sana qui fonctionnerait dorénavant moins bien. Gaby argumentait encore, lui lançant des phrases simples qui quand elles sont dîtes par la bonne personne au bon moment peuvent avoir des effets de géant :

— Tu as besoin de tes affaires, elles sont à toi, prends-les, trace ta route, ta famille c'est celle que tu te crées.

Elle lui attrapa le coude en parlant. Sana laissa échapper un sourire au travers de sa moue soucieuse. Gaby parlait comme Grock, du moins de la façon dont elle se l'imaginait dans sa tête. Comme s'il parlait à travers elle, une extension de conscience, un phénomène étrange dont

elle s'était ouverte une fois à l'analyste, inquiète de leurs conversations imaginaires. Grock lui avait répondu assez mystérieusement qu'à travers lui, elle entamait un dialogue avec le grand Autre, c'est-à-dire tous ceux qui l'ont pétrie par le langage.

Sana se laissa convaincre. Il y a toujours un moment même dans la détresse où on se laisse aider, où on se laisse aimer et où on plie devant la force affective d'un autre. Sana sortit de la cuisine son portable collé contre son oreille :

— Grande sœur, c'est Sana, j'ai besoin de ton aide »

XXIV

Grock fit entrer Pascal dans son cabinet. Son patient alla tout de suite s'allonger sur le divan oubliant de fermer la porte derrière lui. Pascal semblait toujours pressé, renfrogné, sa démarche était raide, mais plus que cela, cette impression de rigidité semblait se trouver dans tout son corps lui conférant un air étrange d'humain mal assimilé à l'espèce dont l'enveloppe corporelle n'était plus qu'un sac pour un contenu menaçant de s'éparpiller.

Grock avait anticipé son geste et s'approcha de la porte pour la fermer. Il ne fallait pas s'y tromper, c'était une adresse, Pascal dans sa façon d'agir, voulait lui dire quelque chose, mais quoi ? Il n'avait pas toujours agi ainsi et cette nouvelle habitude s'était installée malgré lui. Une manifestation de son inconscient donc qui était à prendre en compte dans le déroulé temporel des séances. Chaque cure avait son rythme. Grock se gardait bien d'interpréter son geste, ou son absence de geste hâtivement : « il faut se garder de comprendre », lui avait répété à l'envi Armand. « Si c'est important, cela reviendra et là encore il ne faudra

pas se ruer comme un cochon sur un gland »

Dans le huis clos qu'est la cure, Grock savait que chaque détail compte, tout devient signification et prend sens, tout est interprétable à partir du moment où la porte est franchie. Ce n'est pas un espace comme un autre que l'espace analytique, Grock le savait, Pascal le savait et tôt ou tard sur son étrange manie, Pascal aurait à en dire quelque chose. Tout ce qui revient, se répète, doit être l'objet de toutes les intentions, Grock au cours d'une séance devait repérer cela et tant d'autres choses. La difficulté avec Pascal, ce qui en faisait un patient difficile, c'est qu'il semblait totalement étranger à son monde psychique, comme si une forte inhibition l'aurait à jamais jugulé dans son corps et sa tête. Le risque avec lui, c'était l'impasse, que la cure se transforme en analyse interminable, faute d'avoir véritablement commencé. Grock en était réduit à la position culpabilisante de contrôleur : poinçonner pour le nombre de séances, récolter l'argent comme un loyer qui aurait pu se transformer en une rente à vie. L'échec, l'ennui, le menaçaient de toutes parts, seul lui restait le vague espoir d'accrocher quelque chose dans le discours de Pascal qui

restait toujours aussi hermétique. Rien ne semblait avoir de prise sur lui, il était prisonnier dans quelque chose qui faisait forteresse entre lui et le monde.

Grock s'accrochait. Il espérait comme il se produit parfois la venue d'un *insigth*, une prise de conscience majeure, qui aurait permis de débloquer la situation et amener une évolution. Puisque Pascal revenait encore et encore, Grock attendait bras ouverts la possibilité d'une chute, l'accueillir si ses symptômes le lâchaient… Il fallait qu'il soit là. Parmi tous ses patients, c'est bien Pascal qui l'inquiétait le plus. Grock prit bien soin de ne pas le regarder, tandis que Pascal crispé sur le divan attendait.

Chacun a ses mots, sa façon d'user de son dictionnaire, chaque mot en appelle un autre, c'est comme ça que l'on constitue nos chaînes dans le langage. C'était des informations à ne pas manquer : trouver ces mots qui ne s'inscrivent nulle part, qui se retrouvent isolés et semblent naviguer seuls : des mots qui ne veulent dirent qu'une seule chose et se rapportent à un temps figé. Pascal parlait sans cesse de ballons : Grock cherchait toujours ce qu'il voulait dire par là…

— Je suis tombé dans les ballons depuis tout petit, disait Pascal.

C'était bien là son seul sujet, les ballons de baudruche avec lesquels il aimait jouer petit, ceux qu'ils frappaient à plusieurs reprises pour qu'ils ne touchent pas le sol et cette fois où son père lui avait offert son premier ballon de foot. Un ballon en cuir vert et noir. Cette scène, il la décrivait souvent et Grock soupçonnait qu'elle fasse écran à autre chose. Le père de Pascal était autoritaire et peu présent, son fils s'était réfugié dans son monde, il avait grandi et du ballon avait fait sa vie… Pascal travaillait dans un magasin dédié aux articles de fêtes. Parmi les articles vendus, des ballons de toutes sortes : pour la décoration, pour les anniversaires, de ceux qu'on sculpte, qu'on remplit d'eau pour les jeux et aussi de ces grands ballons gonflés à l'hélium dont on se sert pour les publicités. Pascal avait trouvé de quoi structurer sa névrose, un certain agencement de sa vie qui le mettait à l'abri, mais qui lui permettait si peu de s'épanouir. Le névrosé se débrouille toujours avec sa névrose, jamais très loin de ce qui le fait souffrir, pour y revenir encore et encore,

l'étudier et peut-être un jour comprendre ce qui lui échappe. C'est comme ça, les fétichistes des pieds bossent dans les magasins de chaussures, les voyeurs sont cinéphiles.

Pascal parlait avec minutie et beaucoup de détails de son travail, surtout de l'entrepôt où étaient stockés tous les articles là où il contrôlait les arrivages, ouvrait les boîtes et pouvait se trouver complètement émerveillé à la vue de ballons multicolores... Sur les ballons de Pascal, Grock avait bien quelques idées, mais ce qui lui importait, c'est que Pascal en dise enfin quelque chose. Pascal le faisait penser à un Pierrot, ce personnage de la comédie italienne, ou au Petit Prince : touchant, fragile, mais sur son astéroïde, dans sa lune, coupé du réel.

La séance fut semblable à toutes les autres. C'était un métier de patience. Pascal quitta Grock en le saluant distraitement. La première fois que Pascal était venu le voir, il lui avait confié ne pas être heureux :

— Il y a un truc qui cloche chez moi, je ne sais pas… »

Il y avait une demande d'aide. Grock espérait toujours trouver l'élément qui grippait toute la vie de Pascal, qu'il

puisse vivre sa vie, la plus heureuse possible, comme tout le monde.

XXV

Les deux jeunes épiaient Pascal depuis un recoin de l'entrepôt. Ils étaient arrivés depuis peu, s'étaient tout de suite bien entendus, des intérimaires qui passaient le temps ici pensant que travailler cela ne peut être un job pour personne. Pascal, d'une façon consciencieuse, déballait la marchandise du jour : il rangeait les boîtes fraîchement arrivées, ôtant les emballages qu'il déposait soigneusement à ses pieds. Ce zèle ridicule de leur collègue, ça les faisait marrer, comme observer un insecte s'adonnant à des tâches jugées incompréhensibles et idiotes à hauteur d'homme. Tout était indiqué sur la boîte, mais Pascal aimait bien recompter les lots. Il ouvrait les boîtes et passait son doigt sur les ballons, le contact était agréable et un peu étrange comme effleurer la peau d'un serpent. Les deux comparses ne manquaient pas une miette du spectacle, pouffant dans leur coin, anticipant le sommet drolatique de cette scène. Pascal continuait cette

mécanique parfaitement rôdée : dépiler et ranger. Il y avait du beau là-dedans, quelque chose de réellement satisfaisant pour lui. Quand il se baladait en forêt, Pascal aimait récolter des pierres les plus rondes possibles et ensuite les empiler, construire comme un petit édicule où chaque pierre trouvait sa place, sa place unique qui permettait d'établir l'équilibre. Il y avait qu'un seul agencement possible pour que les pierres tiennent et s'élèvent, c'était un jeu de précision, un jeu d'initié, réservé aux seuls élus qui savent ce qu'est la pureté dans l'harmonie des formes et des contraintes. Pascal après avoir liquidé une première pyramide de boîtes, regarda avec mécontentement la suivante. À son sommet, une boîte prise dans rien, simplement posée sur le dessus. Pascal s'attarda à la contemplation de cette incongruité. Cela n'arrivait pas. Cela ne pouvait pas arriver. Pascal pour se rassurer récita comme un pensum le nombre de boîtes contenues sur une palette en multipliant le contenu de chaque lot. Avec une certaine crainte, il finit par ouvrir la boîte et de stupeur la fit tomber par terre, son contenu s'éparpilla sur le sol. Pascal était aussi mal à l'aise et

rougissant que s'il venait de s'oublier sur le tapis du salon. Ses deux collègues sortirent bruyamment de leur cachette.

— Tu as vu sa tête ?

Ils étaient hilares. Pascal pétrifié. En s'approchant, l'un deux attrapa ce qui était tombé de la boîte que Pascal avait conservé dans ses mains : un préservatif replié dans son emballage brillant.

— Ça ce n'est pas un ballon, mon gars ! Tu sais comment ça marche ?

Le plus outrancier des deux prit la capote et la colla ostensiblement au niveau de son sexe en faisant des mouvements obscènes avec son bassin. Son complice, bien que plus réservé, accueillit les mimiques de son ami d'un grand éclat de rire.

Pascal vivait un moment effrayant. Il s'était replié en lui-même. Dans sa tête cela bouclait sur un film hors-le-monde, où ses collègues n'étaient que deux personnages mineurs, il entendait juste du brouhaha, des gesticulations comme des ombres. Il n'y avait plus que lui dans

l'entrepôt. Il était seul et dans les ténèbres, dans chaque recoin d'ombre une menace sourdait.

— Merde, tu l'as cassé, oh hé, ça va mec ?

Leur air fanfaron laissa place à un certain malaise lorsqu'ils virent Pascal plongé dans cet état catatonique.

Sur ces entrefaites, Boris surgit alerté par leurs bruits.

— Vous n'avez pas fini de le faire chier ? Vous n'avez rien d'autre à foutre, vous autres ? tempêta-t-il.

Ce n'était pas la première fois qu'ils s'en prenaient à Pascal. Boris détestait l'été au travail qui ne voyait arriver que des petits branleurs et chaque année c'était pire. Houspillés par leur aîné qui n'avait pas la réputation d'être un tendre, les deux comparses s'éloignèrent en maugréant.

— Ça va, gars ?

Boris regarda Pascal incrédule, il finit par lui donner une tape sur la joue espérant le sortir de cet état bizarre.

La lumière se refit dans Pascal. Il vit ce visage amical face à lui. Dans un élan de tendresse, il voulut balancer ses bras

autour du cou de Boris. Ce n'était pas de son goût, il fit un pas de côté :

— Hé ! Doucement.

Pascal sembla interloqué. Il marqua une longue pause en regardant Boris, toujours un peu perdu.

— Ça va aller ? répéta Boris.

Pascal ne prit pas la peine de répondre et reprit ses tâches habituelles comme si rien ne s'était passé regagnant son sillon habituel dont il aurait juste dérapé.

Boris ramassa les préservatifs au sol, les remit dans la boîte pêle-mêle. Il jeta un dernier regard sur Pascal : drôle de type, vraiment pas méchant, mais un drôle de type qui se faisait toujours bouffer le nez à ne pas savoir se défendre. Il le connaissait depuis toujours, il bossait bien, ça suffisait pour lui, le reste, ce n'était pas ses affaires.

L'incident avait été rapporté à Grock toujours à l'affût d'éléments nouveaux dans le discours de Pascal. Comme d'habitude, celui-ci n'avait pas dépassé la description clinique.

— Il y avait des préservatifs dans les ballons, lui avait dit Pascal sans sourciller. Cette phrase était restée suspendue longtemps dans le vide, Grock avait espéré une suite qui n'était jamais venue. Quand il questionna Pascal davantage sur ce qui l'avait tant interpellé dans cette scène, tout ce qu'il put obtenir de lui, c'est un piteux aveu de sa culpabilité :

— Ce n'est pas ma faute, je ne savais pas.

Cela semblait l'avoir profondément affecté. Pascal était toujours comme un enfant, Grock avait très tôt repéré à quel point son discours était très peu sexualisé, Pascal n'avait rien à dire sur le sexe, ce qui le mettait à une place tout à fait différente de la plupart de ses patients. Pourquoi ? Grock ne tirait jamais de conclusions hâtives, il s'interdisait de penser en dehors du discours de son patient. S'il ne disait rien, c'est pour que Pascal puisse en dire quelque chose. Cela viendrait. Pas de psychanalyse possible, sans explorer l'importance du vécu infantile et la sexualité des premiers temps de la vie. Grock était effaré par ce que lui racontait Pascal parfois : ses activités qui relevaient d'intérêts de petit garçon et non d'un adulte.

Grock recevait tout un tas d'hommes et de femmes restés en prise avec l'enfance, incapables de s'en extraire chacun pour des raisons différentes.

Toutefois, il avançait, Pascal en amenant ce récit en séance, amorçait quelque chose, il ne fallait jamais désespérer. Ne pas savoir dire sur quelque chose, c'est déjà savoir que c'est un sujet… Grock laissa échapper une profonde respiration une fois Pascal parti, sa façon à lui de se libérer de son immense frustration.

Pascal était rentré chez lui où il régnait un bazar épouvantable. Les volets étaient toujours fermés. Dans un coin de la pièce, plusieurs ballons en aluminium flottaient à quelques mètres du sol leur ficelle tombante bien droite comme des lianes étranges en dessous d'une canopée au visage de personnages de Disney. Il y avait un parfum d'enfance abîmée chez Pascal qui survivait en petites enclaves sauvages et tristes au milieu d'un intérieur d'adulte qui poussait de façon chaotique : des constructions de Lego effondrées sur la table, des figurines de superhéros jetées au bas des meubles de rangement… Quelque part son intérieur lui ressemblait : sans

cohérence, sans frontières, un peu désarticulé où les espaces se juxtaposaient et se mélangeaient se contaminant les uns les autres. Pascal n'avait pas faim ce soir. Il se glissa tout habillé sous les couvertures. Un ballon de foot traînait au pied de son lit. Il l'agrippa et l'enfouit sous la couette avec lui. Au niveau de son ventre, cela faisait comme une grosse bosse, comme un œuf. Pascal observa ému le tissu tendu par la présence du ballon, cette rotondité parfaite. Il se pencha un peu et commença à caresser le ballon au travers de la couette ce qui lui apporta un profond apaisement.

XXVI

Sana avait les yeux un peu dans le vague se demandant peut-être ce qu'il faut prendre de l'enfance pour construire un adulte. Gaby vint la sortir de sa rêverie. Avec la complicité de la voisine, elles étaient rentrées chez elle. On se rendait des services dans l'immeuble, c'était comme ça depuis toujours, une solidarité, on se serrait les coudes : garde des enfants, cagnotte pour les disparus, fêtes improvisées et dons de nourriture en surplus. Sana avait regardé celle qui l'avait gardé souvent étant petite :

— Je suis désolée de t'attirer des ennuis grande sœur, entama Sana.
— Des ennuis ? Hé, Tatie en a vu d'autres, chérie.

Elle ouvrit la porte à l'aide d'un double de clés en sa possession depuis des lustres.

— Vas-y file !

Sana était rentrée suivie de Gaby. Direction sa chambre. Normalement, elles avaient le temps, mais dans le doute, les deux filles s'activèrent. Il y avait un stress, une ambiance un peu lourde, parce que l'instant portait de durs symboles. Même Gaby affichait une mine grave. Sana fut soulagée de constater que rien n'avait bougé ici, elle s'imaginait son père capable de tout. Elle ne pourrait pas tout prendre, juste l'essentiel et d'ailleurs elle n'avait que quelques sacs-cabas que Gaby utilisait pour les courses. Vider sa chambre dans ces circonstances donna la sensation à Sana d'un pillage. Elle avait une boule au ventre en ouvrant tiroirs et placards à la recherche de ce qui lui serait utile. Où était Reda ? Pas ici, mais les vraies peurs se créent même dans l'absence, il était partout, puisqu'il était dans sa tête. Sans aucune logique, elle jeta un regard anxieux par la fenêtre comme si tout à coup son frère aurait eu le don de s'y matérialiser sous une forme ou sous une autre. Elle fit tomber une paire de chaussettes, ses mains tremblaient. En la ramassant, elle se sentit incroyablement fragile. Miskina ! Sana venait d'être catapultée dans une autre vie, sans amour pour amortir le choc de ce changement radical, grandir c'était fait avec

une trop grande part de mourir.

Les sacs pleins, Sana s'attarda dans l'entrée : au-dessus du meuble à chaussures, il y avait un pêle-mêle de photos accrochées avec des petits aimants ronds de couleur rouge ou noir. Sana décrocha quelques photos. Souvenirs parfaits, papier glacé et cœur froid. Tous là, sa famille, ces sacrés connards qui pour son plus grand malheur étaient sacrés avant d'être des connards. Elle mit les photos en vrac sur ses affaires comme on rachète un péché.

C'était fait. Quoi d'autre ? Le plus dur chemin à parcourir, c'est celui qui nous éloigne des nôtres. Sana devait tracer sa voie désormais sans se soucier de ce que d'autres avaient voulu pour elle. En descendant les quelques marches de l'immeuble, Gaby vint passer son bras par-dessus son épaule.

— Tu pleures ? lui demanda-t-elle.

— Ça va aller, répondit Sana en s'essuyant le bord des yeux, j'apprends à être heureuse.

Gaby l'embrassa sur la joue. Les deux amies quittèrent la cité en silence. À la sortie, un guetteur posé sur une chaise de camping surveillait les allées et venues de la rue. Il leur jeta un regard mauvais. Leur duo mal assorti, la dégaine de Gaby qui faisait peser des soupçons sur la réputation de Sana, car de tout temps il y a eu des hommes pour poser un regard sur la moralité d'une femme.

XXVII

— On dirait une businesswoman, je te jure !

Gaby ne tarissait plus d'éloges sur Sana. Sana avait appris à faire avec les excès de son amie. Sana s'était longuement regardée dans le miroir ce matin, sa tenue du jour lui avait paru sobre et professionnelle, quoiqu'un peu sage. La jeune fille enviait toujours la féminité de Gaby, sa façon de s'habiller comme si rien n'avait d'importance, qu'elle pouvait tout se permettre. Elle, se croyait piégée dans deux représentations extrêmes et sans nuances de la femme, qui l'enfermaient à n'être que la vierge ou la putain. Un soir que Gaby était sortie, Sana s'était rendue dans la salle de bain pour piocher dans sa trousse à maquillage. Elle s'était appliquée délicatement du mascara comme elle avait vu Gaby le faire mille fois. Un peu de crayon sur les yeux pour soutenir son regard, puis le rouge à lèvres, celui des jolies filles, celles qui ont le sheitan dans le corps. Le rouge glissait comme un baume sur ses lèvres d'adolescente, Sana mit sa bouche en cul-de-poule, elle

arrêta aussitôt, trouvant ce geste grotesque, obscène même. Elle eut une pensée coupable pour Marco, le petit ami de Gaby, si gentil, plus âgé, qui paraissait si doux et qui affichait continuellement un large sourire. Il y avait des hommes gentils qui ne portaient pas la dureté dans leur être, qui n'avaient pas eu besoin de bomber le torse face à la violence d'un milieu dont ils payaient aussi le prix. Ça lui arrivait d'être sur le canapé quand Marco et Gaby rentraient. Sana ne voulait pas les épier, mais elle les regardait un peu, car elle trouvait ça beau la façon dont ils s'embrassaient.

— Tu vas tout déchirer !

Dernier encouragement de Gaby sur le pas de porte. La porte claqua. Sana était seule. La peur au ventre, mais avec une volonté de puissance dans toute son âme. Sur le trajet, elle réfléchissait à la succession d'évènements qui l'avait menée à ce jour.

Reda, son père, Monsieur Grock, Gaby, les filles... Mektoub. Le bon comme le mauvais valident le chemin, les obstacles sont parfois là pour nous indiquer que la route

qu'on a suivie n'était pas la bonne.

Sana regarda avec anxiété la façade de cette boutique chic. C'était là qu'aurait lieu l'entretien. C'est grâce aux filles de l'asso qu'elle l'avait eu, Sana s'imagina une seconde toutes les filles planquées au coin de la rue à l'encourager. Kate-La-Colosse serait en tête à la haranguer d'une voix forte. Gaby aimait particulièrement Kate qui n'avait honte de rien, une géante au cœur d'or. Toutes s'étaient montrées super avec elle, elles tenaient assemblée à l'appartement régulièrement, Sana avait trouvé sa place, elles étaient un peu comme une famille, elle ne voulait pas les décevoir, mais elle stressait. Elle avait besoin de ce job, pour se payer ses études, arrêter la fac de médecine, Sana voulait venir en aide aux femmes. Dernièrement, elle avait esquissé l'idée de devenir sage-femme, elle ne savait pas si c'était encore possible pour elle, mais elle essaierait.

Sana prit une grande respiration pour couper court à toute forme de pensée négative. Une fois à l'intérieur, ce serait elle la chose la plus incongrue du magasin, se dit-elle amère. Sana regarda dans la rue derrière elle. Elle aurait

aimé y voir un signe encore, mais le monde s'était fait tout à coup mutique, s'occupant de ses propres affaires, laissant Sana faire ses choix seule. Tant pis, c'est que les signes ne sont que des béquilles jusqu'à temps que notre marche advienne. Sana franchit la porte.

À l'intérieur tout était beau, bien agencé, une ambiance feutrée de showroom. La première personne qui vint à sa rencontre était taillée pour cet univers de luxe et de raffinement. Victoire se présenta à elle, une grande et belle métisse au charme envoûtant. Sana ne put s'empêcher d'admirer sa peau lisse et luisante comme un vernis et ses mains fines parfaitement manucurées. Sana suivit Victoire dans un bureau au fond de la boutique avec l'attitude déconfite d'un caneton jetant des regards effrayés sur sa mère.

Dans ce nouveau décor, Victoire paraissait plus accessible. Elle chercha tout de suite à mettre Sana à l'aise.

— Ça va ? dit-elle, avec un sourire qui amenait presque un rire, j'étais pareille quand je suis arrivée ici, mais tu verras même aux plus belles choses on s'y fait.

— C'est magnifique, répondit Sana encore tout émerveillée.

Victoire avait-elle dit « comme elle » ? Instantanément Sana sentit un grand élan d'affection monter en elle pour Victoire, cette fille de l'immigration, cette fille de l'Islam à laquelle elle pouvait s'identifier tout en lui offrant un exemple à suivre. L'entretien se déroula sans accrocs, Sana se sentit portée par la confiance irrationnelle qu'elle portait à Victoire. À la fin de l'entretien, Victoire s'était rapprochée d'elle et lui glissa ces quelques mots sur le ton de la confidence :

— Je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, commença-t-elle, mais on travaille avec un certain type de clients et peut-être qu'ils pourraient se faire des idées par rapport à ta tenue.

Sana avait compris que Victoire parlait de son voile. Elle lui jeta un regard paniqué. Ce fut la seule fois de toute la conversation où elle vit la jeune femme se troubler.

— Tu fais comme tu veux, bien évidemment.

Elles se quittèrent sur le pas de la porte. Sana marcha un peu. Arrivée au coin de la rue, elle détacha son foulard et le glissa dans sa poche.

XXVIII

La folle aventure de Martin n'était pas restée sans effets aux Roseaux bleus. L'incident avait été reporté. Le directeur, M. Sureau leur avait passé un savon à tous.

— Comment un de nos pensionnaires a-t-il pu se faire la malle en plein jour ? s'était-il emporté en réunion.

Les esprits s'étaient échauffés et chacun s'était renvoyé la balle des responsabilités. Quand Issa et Soraya quittèrent la salle du briefing, ils étaient plutôt remontés.

— Quel con ! jura Soraya tu ne vois pas le truc ? dit-elle en lançant un regard à Issa à côté d'elle, lui aussi il a dû prendre un scud et doit faire tomber la pression comme une cascade de merde où chacun prend sa rasade, mais nous on est en bas et on avale tout.

Issa était d'un tempérament plus calme. Il lui répondit tout en veillant à ne pas relancer la machine Soraya qui était constamment plus ou moins énervée, ce qui pouvait avoir des avantages aussi. D'un côté, elle faisait peur aux jeunes

fraîchement débarqués, mais de l'autre, c'est elle qui était envoyée en première ligne quand il s'agissait de défende les conditions de travail du service.

— Ça ne change rien, coupa Issa.
— Quoi ? dit Soraya comme en train de s'étrangler
— On va continuer et on a toujours fait de notre mieux.
— T'es un boyscout, tu te feras bouffer !

En guise de réponse, Issa lui fit un sourire en joignant les mains en prière. Ils se quittèrent à l'étage. Issa descendit le large escalier qui menait au rez-de-chaussée. Il franchit une porte coupe-feu débouchant sur un long corridor. À cet étage, des bureaux et salles de travail. Parcourir les longs couloirs vides de l'institution faisait toujours quelque chose à Issa, il y déambulait avec satisfaction comme un sage et tranquille maître de l'ordre.

Issa pénétra dans l'une des salles communes. Une belle luminosité y régnait, de grandes baies vitrées donnaient à voir le jardin parfaitement entretenu de la propriété. Issa salua un collègue qui profita de son arrivée pour aller encadrer le repas du midi qui n'allait pas tarder. Ici se

pratiquaient les activités d'art-thérapie, pas un bout de mur qui ne soit pas couvert d'œuvres de patients et sur de solides étagères qui touchaient presque le plafond, un fatras de matériel à dessin ; aujourd'hui, se trouvaient sur l'une d'elle des têtes en pâte à sel, dont certaines ressemblaient à des gnomes hideux. Certaines tables avaient été rassemblées et collées au centre de la pièce pour former un immense carré. Martin, sur une table deux places isolée, dessinait. Il ne remarqua même pas l'arrivée d'Issa.

Martin était concentré sur son dessin, une voiture capot ouvert dont il dessinait avec minutie chaque partie du moteur. Martin n'avait pas été très loquace avec Célia, la psychomotricienne qui le suivait aux Roseaux Bleus. Il n'avait rien dit de sa fugue récente. Martin avait un suivi en ville qui faisait débat, car il venait parfois court-circuiter leurs actions. Célia était plutôt remontée. À son grand dam, l'équipe finit par maintenir ses rendez-vous à l'extérieur les jugeant bénéfiques pour Martin. Lui-même les réclamait. À Célia, il ne parlait que de Grock. Elle devenait son mauvais objet, parfois la rivale, à qui il réservait pour ce rôle ingrat la seule mission de récolter les

miettes laissées par son analyste. Des chutes de mots avec lesquels elle devait composer. Ce n'était pas toujours facile. Célia ne portait pas en haute estime les psychanalystes, ces obsédés du mental, qui ne laissaient aucune place aux émotions et à l'expression corporelle. Lorsque Célia avait cherché à contacter Monsieur Grock pour lui proposer une collaboration, il avait tout simplement refusé arguant tour à tour le secret professionnel et l'entrave que constituerait l'introduction d'une personne tierce dans le bon déroulé de la cure. Façon sympathique de lui dire en filigrane que son travail à elle était de la bricole.

À Grock Martin parlait. Cette parole faisait toujours support. La confiance que Martin prêtait à Grock était inégalable. C'est seulement avec lui que Martin s'était confié sur cette nouvelle alarme qu'il avait rajoutée à sa montre, celle qui lui disait où retrouver Anaïs. Il avait ainsi plusieurs rendez-vous par jour avec la jeune femme, même si elle n'était au courant de rien. Quand elle sortait de l'atelier sculpture, des groupes de partage, il était là, pas loin... pas un hasard.

— Vous semblez l'apprécier cette fille ? lui avait dit

Grock prenant bien soin de ne pas utiliser le mot *aimer* qui pour chacun est une réalité engageante.

Ça paraissait une évidence, mais il avait fallu que Grock comprenne pour que Martin en saisisse quelque chose. Oui, il l'aimait et c'était terrifiant. Cela voulait dire qu'il n'était jamais seul, ça lui tapait dans la tête, cela le rendait bizarre et tout.

— Ça me tourboule, avait répondit Martin ce qui pour lui résumait ce qu'il pouvait difficilement nommer .

Grock avait souri en lui-même. L'amour ce n'est pas la réponse, une partie de la réponse, mais on souffre moins et pour bien aimer un autre il faut s'aimer un peu soi. Il accueillit la venue de cette relation comme un bon présage pour Martin.

Issa s'approcha de Martin. Lui et quelques pensionnaires avaient des talents singuliers qui frôlaient le génie. Une vieille édentée toujours mal coiffée les inondait régulièrement de ses mots qui n'avaient rien d'un délire littéraire. Elle venait aux ateliers libres organisés le mercredi après-midi dans le grand salon, sa prestation était

attendue et réunissait presque tout l'établissement, personnel compris. De temps à autre, même M. Sureau y faisait une apparition, assez fier de ses ouailles. Sur l'estrade, la prestation était enlevée, celle qui se faisait appelée Mme Saty crachait ses mots, les scandait avec une force peu commune, ce qui faisait un drôle d'effet venant d'une petite femme si rabougrie, c'était du feu de ses entrailles qu'elle vociférait, retrouvant une vitalité qui n'existait qu'en ces instants-là. Aussitôt son texte du jour lu, Mme Saty décampait. Elle n'attendait pas les ovations et à peine les applaudissements commençaient, qu'elle était déjà dans le couloir, partie rejoindre sa chambre dans laquelle elle s'enfermait pour écrire ses poèmes et ses romans. Ça se passait toujours comme ça. Issa, comme les autres, était épaté. Cela le troublait, ces traits de génie glissés dans la maladie, cette intelligence autre qui surgissait d'un coup aux confins d'un délire, ce qui lui faisait penser, comme il l'avait lu une fois, que certaines maladies psy sont des états de conscience élargis, des transes qui ont échoué : les patients n'ont pas eu les ressources nécessaires pour les maîtriser à ce moment-là, la psyché humaine continuait toujours d'étonner Issa.

— Il va falloir arrêter Martin, ça va être l'heure du repas.

Martin fit mine de ne pas entendre et mit son coude pour protéger par-devant lui son œuvre. Il jouait avec Issa. Issa restait vigilant néanmoins. Il se déplaça face à lui cherchant à capter son regard. Il fallait faire attention avec le regard. Issa, avec l'expérience, avait appris que pour certains patients ici cela pouvait être mal perçu, voire ressenti comme agressif. « Ça aspire l'âme un regard », comme lui avait dit un pensionnaire une fois… Martin et Issa se connaissaient, le jeune soignant savait qu'il ne prenait pas de risque et son regard pour Martin était soutenant. Il parvenait souvent à le sécuriser.

— Si t'as pas fini ton dessin, tu pourras le ramener dans ta chambre, si tu veux.

Cette fois Martin obtempéra à cette dernière suggestion. Issa le regarda s'éloigner avec sympathie. À l'étage Martin tomba nez à nez avec Anaïs. Ce qui l'embarrassa beaucoup, parce que ce n'était pas prévu Anaïs était du

genre cash :

— Je te vois souvent toi, dit-elle en dévisageant Martin.

Une vague de malaise envahit Martin. Il ne sut pas quoi répondre, mais dans un geste défensif mit dans son dos le dessin qu'il tenait jusqu'à présent dans sa main. Ce qui n'échappa pas à Anaïs :

— Qu'est-ce que tu caches, c'est un dessin, tu fais voir ?

Elle n'attendit pas la réponse de Martin et lui arracha des doigts. Ainsi dépossédé de son bien, Martin sentit monter la colère en lui, mais il ne voulait pas s'énerver parce que c'était Anaïs. Il fila dans sa chambre sans plus d'explications. Sur son lit, il enfouit sa tête sous l'oreiller et commença à le battre de ses poings. Anaïs l'avait suivi et ne lui accorda que peu d'attention lorsqu'elle vit tous ses dessins sur les murs.

— Wahoo, c'est toi qui as fait tout ça ! s'exclama-t-elle. Tiens, dit-elle, distraitement en lui tendant le dessin volé dans le couloir.

Elle parlait sans lui parler :

— Désolée, je fais des trucs dingues parfois.

Son regard était captivé par les dessins de Marin qui tapissaient tous les murs. Martin s'assit sur son lit un peu boudeur. Il regarda le dessin qu'Anaïs avait déposé près de lui, puis Anaïs. Il l'a trouva très belle quand elle était concentrée. Il ne savait pas s'il était d'accord avec ce qui se passait là. Il supportait mal l'intrusion d'Anaïs dans sa chambre. On n'avait pas le droit de se visiter dans les chambres. Encore moins entre filles et garçons.

— C'est beau, conclut-elle, après avoir regardé avec minutie chaque dessin de Martin qui continuait à la regarder en silence. Tu viens manger ? »

Sur le pas de la porte, elle attrapa la main de Martin. Un influx nerveux parcourut le corps du jeune homme, mais le sourire lui monta jusqu'aux oreilles. Ils descendirent ensemble au réfectoire. Martin avait une chérie, c'est ce qu'il s'empressa de dire à Grock.

XXIX

Sana regardait passer la foule. On lui jetait des petites œillades à la dérobée, elle ne reculait pas. Ça ne la gênait pas d'être vue. Assise devant la table du bar, face au monde comme devant un spectacle, elle fumait mollement une cigarette. Une mauvaise habitude qui lui passerait. La cigarette, ça avait été pour essayer, elle avait commencé par finir les fins de clopes de Gaby, et puis... qu'importe ; c'est plus simple de penser qu'elle y avait pris goût. Sana passa ses doigts dans ses cheveux. Elle les avait fait lisser, elle trouvait que ça lui allait plutôt bien. Jérôme serait là dans quelques instants, elle patientait profitant du soleil et d'un certain art de vivre.

Un jour Jérôme était venu acheter un bijou à la boutique pour sa sœur. Plus tard, il lui avait avoué que c'était pour sa copine. Son histoire n'avait pas tenu. Il était revenu à la boutique à plusieurs reprises... pour voir Sana. Ça aussi il l'avait avoué que bien plus tard. Cela faisait 6 mois qu'ils étaient ensemble désormais. Une histoire qui sonnait

comme un impossible auquel personne ne croyait, si ce n'est eux, ce qui est déjà beaucoup. La petite reubeu des quartiers et le fils du banquier, sur le papier, il y avait tous les handicaps, toute une société pour leur clamer que leur idylle avait quelque chose de contre nature, on les épiait au travers des morceaux de verre de ce plafond qu'ils avaient voulu briser. Ils avaient dû apprendre à ne pas écouter les objections de tous. Pour elle, ce n'était pas convenable d'être une fille aussi libre, pour lui, il s'était perdu, s'était laissé dévoyé, manipulé, il faudrait que lui passe sa toquade au parfum d'exotisme.

Jérôme lui avait demandé de vivre avec lui. Sana avait dit oui en dépit de tous les problèmes et les interdits. Le soir même, elle l'annonçait à Gaby :

— J'ai toujours su que tu me quitterais pour un mec ! lui dit Gaby maussade.
— On va se revoir, répondit Sana émue sans voir la dérision dans son propos.
— Évidemment, patate ! Je suis contente pour toi, il a intérêt à être bien ton Jules sinon je lui casse la gueule !

Les filles se prirent longuement dans les bras. Ne pas se revoir, pour Gaby, une blague, pour d'autres une réalité qui était venue bien vite. Grandir, c'est laisser des cadavres partout. Leila l'avait jugée pour tout ce changement qui sonnait pour elle comme une trahison. Elles s'étaient moins vues ces derniers temps et Jérôme avait sonné le glas de leur amitié, déjà qu'elle avait eu du mal à encaisser Gaby… C'est qu'elle était comme les autres. Leila préférait la savoir vulnérable, fragile, pour conserver le meilleur rôle, sans quoi leur équilibre était rompu, celui qui avait pris la forme d'un contrat de survie pour elles deux, où Sana avait été la plus lésée à la signature. Ceux qui ont besoin des faibles pour exister sont autant à plaindre. Sana comprenait tout ça désormais. Ce serait mentir que de dire qu'elle était arrivée seule à ces conclusions.

Sana revoyait Grock, au fond, elle le savait que ça arriverait. Il y a des histoires qui se jouent en plusieurs actes et à l'approche du dénouement reviennent les personnages principaux du récit, ne serait-ce que pour leur faire leurs adieux. Quitter Grock, elle y pensait déjà,

sachant pertinemment que cette fois-là serait la plus dure, car définitive. Un jour, elle aurait à avancer seule. Sana avait toujours su qu'en entamant son analyse il y aurait de la casse et de la perte, car elle devrait se libérer de tout ce qui l'entravait.

Quand Sana avait revu Grock, elle l'avait trouvé changé, lui avait dit. Il était... comme plus sympathique, plus tendre... L'analyste reste un miroir magique qui prend la forme de ce qu'on veut qui s'y reflète. Sana avait continué le travail avec lui. C'était dur, mais utile, elle savait qu'elle en avait besoin. Cela la libérait. Avec Grock, elle posait les pointillés, c'était à elle de faire les découpes. On apprend et on met en pratique. Ce temps sans séances lui avait été profitable, nécessaire, pour que sa nouvelle vie se décante, s'oxygène. Sana l'avait testé, c'était possible, ce qui l'avait persuadée de continuer à venir dans le cabinet de Grock pour y chercher les derniers capitons déposés sur sa volonté de vivre.

— Jérôme, je l'appelle mon prince... vous trouvez ça naze ?

— Mais non... la rassura Grock.

Sana fit une pause puis reprit :

— C'est drôle, quand j'étais petite, j'adorais les Disney, je voulais être une princesse, mais il n'y en avait jamais des comme moi. Elles s'appelaient Aude, Audrey, elles étaient grandes, belles, blondes, des princesses quoi...

Grock demeura silencieux. Sana associait comme jamais, sa pensée glissait, car elle avait desserré son étau. Dans ce deuxième temps d'analyse, Grock sut qu'elle avait déniché une part plus grande d'elle-même.

Jérôme fit son entrée. Lorsque Sana le voyait, c'est comme si l'environnement s'affadissait, il n'existait que lui un peu en avant du monde. C'était ça l'amour pour Sana : une formidable machine à évacuer le superflu, soit tout le reste qui n'était pas pris dedans. Si on arrivait à pratiquer un amour universel comme dans les livres de spiritualité qu'elle lisait, le monde devient total. Jérôme se disait

troublé par son regard. Gaby avait vu une photo d'eux :

— Ça se voit que tu es amoureuse », avait-elle commenté.

Elle avait raison, ça se voyait. C'était la première fois pour Sana, elle n'avait jamais envisagé que ce fut même possible. Plus tôt, elle avait cru que sa vie se ferait avec un homme qu'auraient choisi ses parents pour elle, mais qu'elle n'aurait pas aimé. Tout cela la bouleversait. Elle voulait tout donner à Jérôme, se montrer telle qu'elle était, sa vulnérabilité, ne plus tricher. Elle se découvrait aussi, comme si en amour on finissait par tomber sur la version la plus pure de soi, celle à laquelle on rêve sans trop oser y croire, dépouillée de tout, plus réduite, mais plus authentique, sans les ajouts des autres, leurs discours et leurs images qu'ils nous collent dessus. Jérôme était patient. Ils n'avaient pas encore fait l'amour. Avec lui, elle aimerait se donner encore davantage, car c'était tout simplement possible.

Jérôme commanda un Perrier, ils ne se dirent pas grand-chose en attendant sa boisson. Ils se regardaient en se

caressant les mains. Ils étaient en autosuffisance. Il était tellement doux, il ne ressemblait à aucun homme que Sana avait connu. La conversation reprit, ils ne parlèrent que d'eux, de leur histoire singulière, l'amour éblouit toujours, il prend une dimension méta et quand on est amoureux on parle toujours un peu d'amour. Le téléphone de Sana se mit à vibrer sur la table. Sa mère. Sana y jeta un œil. Jérôme lui fit comprendre qu'elle pouvait répondre.

— Je rappellerai plus tard, ne t'inquiète pas.

Sa mère l'appelait de temps à autre. Son père non, il était bien trop fier, mais parfois elle sentait sa présence comme une ombre lointaine dans les mots de sa mère. Reda avait quitté le pays. Sa mère était dans tous ses états et s'attendait au pire. Elle critiquait son père, c'était bien la première fois. Lui qui préférait se priver de sa fille, plutôt que d'accepter qu'elle puisse vivre une autre vie. Cela lui arrivait de pleurer au téléphone. Elle la suppliait de passer les voir, de parler avec son père. Sana accusait le coup. Voir sa mère pleurer sans éprouver de culpabilité, cela faisait aussi partie d'une façon d'être adulte pour Sana. On

peut être décevant pour beaucoup, l'essentiel c'est de continuer à se rendre fier.

XXX

Il était souvent arrivé à Grock de se livrer à de foisonnants calculs pour tenter de démontrer la rentabilité de son analyse, et conclure de temps à autre que tout cela ne lui avait servi à rien, qu'il aurait abouti aux mêmes résultats en suivant la pente naturelle qui aurait été la sienne. Il se mentait. Généralement, il arrivait à ce genre de conclusion quand se dressait face à lui un obstacle qu'il préférait éviter plutôt qu'affronter. Sa réponse prenait la forme d'une fuite et sa relation avec Armand s'était construite en pointillés, des points de suspension, une respiration, entre chaque partie qui s'annonçait plus dure que la précédente. Après 3 mois, 6 mois, sans suivi, Grock appelait :

— Je suis prêt à reprendre mon analyse.

Armand l'acceptait. Toujours. C'est comme si ce temps-là n'avait jamais existé et il reprenait la cure au point exact où elle s'était arrêtée. Armand, tout comme lui, savait que

le travail qu'ils menaient ensemble était un long travail dans lequel il fallait respecter chaque pause, car elles étaient nécessaires. Grock devrait se dépasser à chaque instant pour voir ce qu'il ne pouvait contempler sans détourner la tête : sa difficile histoire familiale, dont il était, qu'il le veuille ou non, l'unique dépositaire, dont il devait se défaire pour éviter de payer des dettes impossibles.

Grock avait achoppé longtemps sur les mêmes difficultés : la relation à son oncle, à sa tante, devenues des incarnations plus proches et plus saisissables pour présentifier la relation à ses parents. Il y avait des secrets, il y avait de la haine. La plus grande menace qui pèse sur notre monde psychique, c'est le changement, la plus dure chose à s'avouer c'est de reconnaître que notre amour peut être entaché de haine. La psychanalyse comme le disait Armand sert à se déboucher les oreilles : entendre pour la première fois.

Aujourd'hui Grock se sentait léger, il déambulait en compagnie de Sophie au pied de l'avenue des Champs-Élysées profitant du soleil et d'une brise rafraîchissante.

Sophie ? Il avait du mal à croire qu'elle n'avait été qu'un hasard dans sa vie, plus l'aboutissement de quelque chose, sa récompense même. En regardant Sophie, Grock se réconciliait avec ce chemin de croix qu'avait été pour lui sa cure psychanalytique. Sophie était trop bien pour lui. Il avait osé l'aborder, vivre leur histoire en dépit de leur différence d'âge, s'assumer en tant que couple et cela n'aurait pas été possible sans ce sentiment d'apaisement et de solidité sur sa vie que lui avait apporté son travail avec Armand, comme poser de nouvelles bases à son monde. Il pouvait à nouveau bâtir, car il savait s'appuyer sur des fondations sûres. Sophie avait été sa jeune collègue, il l'avait trouvée charmante comme beaucoup, sa fraîcheur, son intelligence, très vite Grock s'était aperçu qu'elle passait plus de temps avec lui qu'avec d'autres, qu'ils se séduisaient l'air de rien. C'était une folie, mais ça serait sa folie ; Grock était resté trop longtemps dans le même sillon, vivre et trouver sa voie, c'est délirer : ils s'étaient mis ensemble, 5 années déjà, que du bonheur, et la preuve la plus manifeste de leur amour était droit devant eux ; Lucie dormait paisiblement dans son landau. Sophie avait précipité la fin de son analyse. L'amour aussi fait grandir,

il y a des rencontres amoureuses qui façonnent le monde psychique mieux que le divan des psys, qui laissent des marques indélébiles, on construit, on répare, on s'aime et on s'aide à emprunter la route de notre meilleure vie.

Sophie et Grock continuaient à flâner. Il n'y avait pas de réel but à leur balade et l'itinéraire se créait selon leur envie et inspiration du moment. Ils traversèrent l'avenue en direction du Grand Palais. Dans l'immense vue qui s'offrait à eux, ils n'étaient que deux petits pions : l'Arc de Triomphe et l'Obélisque de Louxor, deux souverains tranquilles, presque des Dieux qui gardent les confins du monde. Cette contemplation aspira Grock dans le passé comme si par là-bas reposait une étoile avec son champ d'attraction resté actif. Le chemin du cabinet d'Armand, là où il s'était rendu pendant des années avec cette envie de faire mieux et surtout de se comprendre. Tant de traces, les jours alourdis qui pouvaient créer comme une légère inclination, un creux dans lequel Grock pouvait se laisser couler, mais ça n'aurait été que faiblesse. Dans une sorte de sténo mentale, Grock revoyait les grandes étapes de son parcours. Avec le recul, ça lui paraissait plus facile que

cela n'avait été en réalité. La douleur ne se conjugue qu'au présent, si on a mal d'un souvenir, c'est qu'on en souffre encore. Grock se sentait plus en paix avec lui-même que jamais. Il était fier du chemin qu'il avait parcouru et des jalons qu'il avait posés. Il avait blessé des gens (il se souviendrait toujours du regard de sa tante lorsqu'il lui avait demandé des réponses), il s'était blessé lui-même, mais si cela était à refaire, il referait tout à l'identique, parce que c'était la seule voie ; et la voie la plus dure, c'est souvent la voie si on veut obtenir de vrais changements.

Quitter Armand n'avait pas été une mince affaire non plus. Il l'avait fait un jour qui ressemblait à tous les autres ; ils se revoyaient dans un autre cadre, mais c'était déjà différent. Grock s'était demandé qui était ce type face à lui et où étaient tous les autres qu'il avait su si bien jouer… Pour cette dernière séance, Grock avait imaginé tant de choses, jusqu'aux fantasmes les plus débridés : Armand en monarque prêt à l'adouber, devant lequel il réciterait ses vœux et son allégeance, car Grock avait trouvé sa voie : il serait analyste. Pendant le déroulé de sa cure, il avait longtemps cru que ce n'était qu'une façon pour lui d'exprimer qu'il voulait être comme Armand, ce père qu'il

avait sublimé. Et pourtant, Grock avait reçu, il voulait rendre et ne voyait pas de plus belle vocation que celle qui amène à ouvrir les yeux d'autrui pour qu'ils reconnaissent leur voie.

Ils avancèrent un peu vers les quais. Grock avait remis en place le doudou de Lucie qui s'était un peu agitée dans son sommeil. Il jeta un regard amoureux à Sophie, si fiers qu'ils étaient de ce petit monstre tranquille. Sa famille. Là où on espère toutes les réparations, trouver les ressources qui ont manqué dans celle dont on est issue. Grock savait qu'il allait faire des erreurs, qu'un jour Lucie aurait bien tort de ne pas lui reprocher, mais il espérait qu'elles seraient fondamentalement autres. Peut-être qu'un jour Lucie le regarderait, espérant comprendre quelque chose de lui : son père. Elle se serait construite sa propre image, comme lui avait construit un monde qui était tout différent de la réalité. L'essentiel de la thérapie de Grock avait été de trouver le point de fusion entre la réalité et ses représentations psychiques, sorte de compromis aux confins de la vérité, car la vérité au bout du compte, c'est ce qui nous anime le plus. Grock ne pourrait rien leur dire, car la vérité, sa vérité, celle avec laquelle on évolue, qui

est intimement liée à notre histoire, n'est jamais cessible, si peu narrable. De toutes ces années, Grock ne pourrait leur fournir qu'un compte-rendu parcellaire et injustement tronqué. Une banale tragédie : à ceux qu'il aimait le plus, il ne pourrait pas communiquer tout ce qu'il est, de quoi avait été faite la bataille qui l'avait mené jusqu'à eux, alors qu'en amour, on veut bien souvent tout montrer et tout dire. Sophie et Lucie étaient au bout de sa quête, avec elles deux, Grock versait son histoire dans une autre qui ne pourrait pas tout accueillir, il faudrait composer avec la perte ; le reste serait pour lui, mais un oubli pour les autres. Il n'y aurait plus personne pour lui reconnaître cette vérité, c'est pour ça que quitter Armand avait été aussi dur. Grock resterait seul avec sa vérité lavée de l'apport des autres et c'est ainsi que l'on doit vivre.

Le pont Alexandre III était en vue. Il y a des ensembles qui peuvent venir frapper l'imagination et créer des symboles ; Grock regarda les deux monumentaux pylônes face à lui, le large passage lui inspira une voie dorée à emprunter, comme un avènement, il se sentit gonflé de confiance et d'orgueil. Sur sa voie, nul besoin de gardien

protecteur, il serait un golem ; Grock avait longtemps tapé et façonné pour assembler les éléments de sa personnalité définitive. Il se sentait fort, libéré du passé qui mine et corrompt, l'âge d'or venait après le fer. Grock pressa un peu plus fort la main de Sophie. Elle y vit un signe d'amour, c'était davantage une promesse. Ils choisirent de rester sur ce côté de la Seine. Dans un coin, une statue équestre se dressait fièrement. Grock pensa à son père. Longtemps, il l'avait rêvé comme un héros de guerre. C'est ce qu'il retiendra le plus longtemps de son analyse : on y déboulonne ses statues, nos illusions, on y fait tomber les héros, les idoles chutent, bons ou mauvais, mais ce n'est qu'à ce prix qu'on accède à notre propre place dans le monde.

Grock eut envie de pleurer, mais il préféra se retenir. De toute évidence, Sophie n'aurait rien compris. Aujourd'hui, il ne voulait qu'être heureux.

XXXI

C’était curieux pour Grock de se trouver parmi une foule de convives où lui ne connaissait personne. Un buffet avec été dressé à l’extérieur sur la terrasse, point de passage obligé pour tous les invités affamés. Grock cherchait une position qui ne se trouve pas sur le parcours de cette précieuse manne. Le cadre était superbe, dans un grand parc, cet ancien pavillon de chasse avait été récupéré par une agence dans l’évènementiel qui y organisait toutes sortes de réceptions. Les mariés avaient eu la main heureuse, le temps était doux pour un mois d’avril.

Des petits groupes compacts se formaient çà et là, l’ambiance était légère et des éclats de rire venaient de temps à autre couvrir la musique d’ambiance.

Grock s’empara d’une coupe de champagne, restant volontairement à l’écart, se comportant comme un anthropologue venant observer de l’extérieur le milieu qu’il étudiait. Une jeune femme en robe à fleurs vint à sa rencontre :

—Vous êtes M. Grock ? sans attendre sa réponse elle poursuivit : Martin sera tellement content que vous soyez venu.

Grock se souvenait de l'avoir croisée dans des circonstances moins favorables, si sa mémoire était bonne, elle s'appelait Emmeline et était une éduc spé travaillant dans le foyer de Martin.
Une conversation s'engagea qui ne pouvait être que trop polie entre deux parfaits inconnus. La jeune femme prit excuse de se resservir au buffet pour disparaître. Grock pour s'occuper chercha à identifier des personnes en se basant sur les dires de Martin. Son frère, ses amis du foyer, telle éducatrice à qui il faisait du gringue. Grock rentrait dans la vie de ses patients par la petite porte de leurs confidences. Ce n'était pas les connaître vraiment, un petit monde, une illusion de plus dans l'analyse comme quand un patient le traitait de « connard » sur le divan et le quittait d'un respectueux « aurevoir monsieur Grock. » Il ne fallait pas s'y laisser prendre. Les indiscrétions de Martin à l'égard de ses proches auraient pu les faire pâlir, car il n'y a rien de plus effrayant qu'une subjectivité posée sur une

autre.

Un mouvement se fit ressentir dans la foule et le niveau sonore baissa d'un coup. Les mariés venaient de faire leur entrée, les convives vinrent les applaudir formant un cercle autour d'eux. Même en costume, Martin n'arrivait pas à prétendre à plus qu'au statut de gamin endimanché, mais il était beau d'une tout autre façon. Il embrassa goulûment sa femme, sans gêne, parce qu'il avait une copine, comme il disait, maintenant, il pourra dire une femme. Atteint de la même maladie, on aurait pu croire que sa femme et lui se ressemblaient. Les oiseaux du même plumage volent ensemble, ces deux-là, si jamais la vie pouvait continuer à leur témoigner un peu de sympathie, pourraient après avoir convolé, voler longtemps. Grock les regarda attendri, car il y avait de l'amour entre eux qu'on repère plus facilement dans les unions atypiques. L'amour, cette chose simple à laquelle on aspire tous, malades ou pas. C'était bien pour eux et Grock s'en réjouit.

Martin le repéra dans la foule et vint à sa rencontre. Il était tout excité et plus encore à l'idée de lui présenter sa femme. Grock se montra très affable, très discret, mais refusa l'invitation de Martin au dîner. Il en fut déçu. Grock

avait estimé que ce n'était pas sa place. Il avait déjà la sensation avec Martin de s'être avancé bien au-delà du périmètre strict de sa pratique.

— On se voit la semaine prochaine, Doc ? dit Martin en agrippant Grock qui n'osa pas le repousser.
— À bientôt, Martin, aurevoir Madame.

Grock souleva légèrement le bord de son Borsalino. Dans l'escalier de l'entrée principale, un convive le prit pour un autre et lorsque Grock énonça sa qualité il en resta interdit ne sachant pas s'il s'agissait d'une blague. Grock, guilleret, continua sa descente.
Au pied de l'escalier, il y avait du chahut, un petit groupe d'adultes encadrait deux adolescents à vélo. Grock crut comprendre qu'une altercation avait éclaté après que certains aient entendu les ados émettre des commentaires injurieux sur les mariés ce qu'ils contestaient maintenant fermement. Grock ignora les belligérants de cette guerre picrocholine et les dépassa sans un regard. L'impression de joie de Grock ne dura pas longtemps, l'impermanence

toujours, la vie étant une kyrielle folle où les drames suivent les évènements heureux.

XXXII

Armand était décédé au mois de mai commençant une nuit qui n'aurait jamais de fin. Grock avait vu son corps dans la chambre funéraire, on avait revêtu Armand d'un costume de satin rouge, difficile de se faire recaler aux portes de Saint-Pierre avec une classe pareille. Il ne faisait pas partie de la famille, mais tout de même… Grock aurait aimé un dernier moment seul avec lui. Tabou des morts, ou relent de superstition, il était resté éloigné du corps d'Armand. Dans la petite pièce où il reposait, Grock le regardait de loin, le questionnait encore, mais il n'aurait plus jamais de réponse pour lui. Grock était resté plus longtemps que la plupart de ceux qui défilaient dans la pièce semblant être venus pour une simple constatation.

La petite église qui avait accueilli la cérémonie funéraire était pleine à craquer. Sur les bancs, des psys en tout genre, la jeune garde et l'ancienne, au coude à coude pour honorer la mémoire du défunt. L'infâme curie pour se disputer l'héritage intellectuel d'Armand ne tiendrait que le temps de ce moratoire funéraire. Ils étaient nombreux à

rêver de prendre sa place. Même parmi ceux qui lui adressaient des hommages les plus tendres, certains devaient se réjouir d'avoir vu leurs vœux de mort à son encontre se réaliser si promptement. Armand avait engendré de nombreux bâtards : père de la horde, mythe pour beaucoup, le mythe venait de tomber et ses fils se retrouvaient dans cette position ambivalente où ils devraient se débattre avec leur amour et leur haine. Armand n'aurait pas mieux dit : il était trop vieux et trop psychanalyste pour s'en émouvoir avec juste ce qu'il fallait de désillusion lucide :

— Quand je ne serai plus là, ça sera un sacré bordel, avait-il confié à Grock il y a peu.

« Bord-elle », avait rectifié Grock pour lui-même. Ils étaient tous redevenus des gamins criards revendiquant la mamelle nourricière. Cette image amusa Grock, il fallait bien rire un peu aujourd'hui.

Le cercueil d'Armand passa de la nef au narthex, chacun s'était levé sur son passage. Grock eut en tête l'image d'un suppositoire qui rebrousserait chemin au travers d'une

énorme paire de fesses, il préféra ne pas s'embarquer sur l'interprétation de cette curieuse analogie. Les personnes présentes quittèrent l'église en silence pour se réunir sur la place devant où attendait le corbillard. Grock était affecté par la disparition de son mentor, il marchait tête basse, un peu pensif ; la mort, en fin clinicien, Grock ne la craignait pas : la fin de la vie, tout l'indiquait, pas de tambours, pas de trompettes, c'est pourquoi il faut se dépêcher de se réaliser. Même sans Armand, Grock continuerait sa route. Il lui manquerait cette « vieille canaille », Grock aurait adoré l'appeler ainsi. Un cortège de véhicules prit la direction du Père-Lachaise. Armand dans le temps, non sans une certaine fierté, avait évoqué avoir là-bas une concession, il en parlait comme d'autres mentionnent un loft à la mer. Il serait enterré avec ses parents, un frère et une jeune tante. Avec la mort on se rabiboche, faut croire. Grock n'avait jamais senti qu'Armand fut très proche des siens. Il faut choisir avec qui vivre, avec qui mourir, mais c'est pareil : être seulement là, à côté des uns ou des autres, morts ou vivant…

Lorsqu'ils pénétrèrent dans l'immense nécropole, elle reprit des airs plus sérieux : les touristes en short

s'écartèrent respectueusement face à la venue de leur cortège ; brusquement, ils se rappelaient qu'ici ce n'était pas qu'un simple musée à ciel ouvert. À l'âge de Grock, un enterrement, ça n'avait plus rien d'impressionnant. Un cimetière : pas de meilleur lieu pour tirer des bilans de sa vie et celui-ci avait la réputation d'être parmi les plus beaux. On pense mieux avec l'idée de la mort en arrière-plan. Certains disent vivre mieux aussi. L'avantage des inhumations face à la crémation, c'est que ça se passe au grand air. La journée était magnifique. Grock fut l'un des premiers à quitter le groupe. La suite, il n'en avait pas très envie et préféra rester seul. Grock s'était échappé au hasard des croisements qui s'étaient proposés à lui. Rapidement, il était arrivé dans la partie la plus sauvage du cimetière, un peu recluse, un peu cachée, comme si la vie et la mort y menaient là-bas des alliances secrètes, c'était un enchevêtrement du végétal et du minéral : des allées sinueuses, des escaliers dans la terre à flanc de coteau, des rangées de tombes surélevées comme les gardiens du temple premier de la création. Grock, d'une rationalité à toute épreuve, en ce lieu si particulier, sentit sa foi scientifique vaciller un peu. Il se surprit à frémir

dans cette atmosphère toute romantique. Plus de temps ici et il se laisserait lui aussi happé par ce sentiment d'exaltation sauvage, ce souffle du temps d'avant qui plane, amalgame de forces qui peuvent modeler ou détruire. Grock marchait lentement contemplant cette œuvre grandiose et dantesque. Au bout d'une centaine de mètres, il reprit une allée plus large qui montait et eut le sentiment de revenir à des sentiments plus tièdes.

En peu de temps, l'ambiance fut tout autre, mais il continua à être saisi d'une autre façon. Grock était maintenant dans la partie la plus à l'Est du cimetière, non loin du mur des Fédérés, il n'était jamais venu par ici. Cette constatation le troubla. Son regard accrocha douloureusement sur les monuments rendant hommage aux déportés. Un en particulier retint son attention. Grock eut un bref mouvement d'hésitation, mais il voulut s'approcher au plus près. Lire ce qui était écrit en lettres dorées sur la dalle de granit à la base de la sculpture ; une composition saisissante à la charge symbolique puissante : trois déportés aux corps faméliques et aux regards vides et noirs.

« Buchenwald-Dora »

Les mots résonnèrent en Grock comme une onde sismique. Il n'avait pas pleuré pour Armand, mais une larme vient se former au coin de son œil. Grock face à cette émotion fit bloc : il se redressa adoptant une attitude plus digne encore. Il voulut faire face, mais quelque chose l'avait emporté dans son passé, une faille en lui pouvait toujours servir de trou de ver. Grock se sentit de nouveau déraciné comme pris dans une bourrasque de sentiments qui l'avait délogé de sa tranquillité d'âme, revenu à cet état où il était pris dans une quête, où il cherchait un homme.

Grock détourna le regard de cette vision mortifère qui avait ravivé la douleur en lui. L'histoire était close, il n'y reviendrait pas. Le soleil était toujours haut dans le ciel, l'air toujours aussi doux, cette autre contemplation l'apaisa, un autre versant du monde où l'on peut toujours espérer.

XXXIII

En tant que thérapeute, Grock savait qu'il fallait couper court à tout élan affectif. Que la passion, comme l'enseignaient les anciens, était folie. Il fallait toujours en démontrer le moins possible à ses patients, se contrôler. Grock était navré par les récits qu'ils faisaient parfois de certains confrères, de ceux qui sortaient allégrement du cadre allant jusqu'au rapprochement physique au travers de « hugs » ou de bises malvenues. Cette position maternante était un leurre, une impasse, donner ce qui n'avait pas été reçu à temps ne réparait rien, mais continuait d'enfermer le patient dans une situation de dépendance, d'attente, comme patienter devant un frigo vide sans avoir l'idée de le remplir, alors qu'il est important de devenir l'adulte pour nous-mêmes. Partager un rire, poser une main réconfortante sur l'épaule était bien les seules choses que Grock s'autorisait. Ses patients devaient en savoir le moins possible sur ce qu'il traversait, ce qui l'agitait et ses émois intérieurs. Après l'enterrement d'Armand, Grock était venu à son cabinet comme il l'avait

toujours fait. Sans désir, l'âme légèrement minée, mais son travail ici n'était pas corrélé à la question du désir, mais à celle de son envie, « en vie », une façon de marcher dans le monde, le regard droit et la tête haute. Devant la plaque à l'entrée de son immeuble, Grock eut une pensée émue pour son vieux maître. Venir ici le plus longtemps possible, c'était toujours lui rendre hommage.

Pascal l'attendait déjà dans la salle d'attente. Il esquissa un mouvement en l'apercevant. Grock lui indiqua de rester assis et de patienter encore un moment. Au bout du couloir, il ouvrit la porte de son cabinet. Il aimait bien y pénétrer seul. Rien n'avait changé ici. La rupture était à chercher en lui. Qu'un soubresaut dans le temps, les patients avaient été prévenus, les rendez-vous décalés, et tout se remettait en place, le trou d'eau se referme, l'onde tranquille se poursuit. Il devrait en être ainsi pour n'importe quel évènement. Grock déposa sa veste et son chapeau sur le portemanteau. Il était prêt. Il appela Pascal depuis le seuil de la porte. Tout de suite, il lui trouva une attitude inhabituelle : le regard agité, les gestes brusques qui tranchaient avec ses airs coutumiers de soupe froide.

Aussitôt allongé, Pascal lui narra la raison de son trouble. Ses inflexions trahissaient une colère naissante, en se livrant, elle s'enroulait et se gonflait encore. C'était une colère authentique, une indignation, une rébellion de tout son être… tout ce que Grock avait espéré et craint à la fois le concernant, depuis qu'il cherchait la brèche en lui pour faire jaillir et purger cette eau agitée souterraine qui détournait ses énergies. Grock devrait l'apaiser et le canaliser. L'expérience lui avait appris à avancer sur ce terrain miné d'un patient en crise qui d'un coup sort trop. La décharge devait pouvoir se faire par à-coups, sans ça, c'était prendre le risque d'une véritable explosion. Si ce n'était pas envisageable, il arrivait à Grock de déclencher lui-même l'explosion pour mieux en contrôler les effets. Pascal continuait à s'insurger. Pour Grock il s'agissait d'attester et de mesurer avec lui l'étendue de l'injure qu'il lui avait été faîte.

— Il a refusé, vous imaginez ?

C'était plaintif et le motif récurrent d'une vague qui reviendrait, s'en était suivi un tombereau de lamentations et de détresse. Son chef après lui avoir promis monts et

merveilles semblait avoir renoncé à l'augmenter et avait donné la promotion à un autre jugé moins compétent. Pascal n'avait plus rien. Son travail, son amour pour les ballons étaient sa seule valeur ; il se débattait pour ne pas être englouti dans son gouffre narcissique comme siphonné.

Grock le laissa vider sa rancœur encore, mais il sut qu'à cet instant précis, il y avait un point de bascule, la possibilité de poser un acte fort et engageant à travers une parole qui pourrait changer le cours de la cure. Tout se passa très vite dans la tête de Grock, il comprenait quelque chose à Pascal, enfin ! une levée de voile s'était opérée, comme un coup de tonnerre qui dévoile brièvement la carte et ses entrelacs.

— Vous n'auriez pas dû vous laisser marcher sur les pieds, votre attitude a été comme une porte ouverte et vous n'êtes plus un enfant ».

Grock à dessein avait retourné contre Pascal le signifiant « porte », il n'en comprenait pas toute la mesure encore, mais en percevait la force, il avait cru pouvoir en faire un levier capable de faire bouger les lignes défensives de son

patient. Grock avait appris auprès d'Armand que brusquer son patient lorsque cela était fait en maîtrise pouvait avoir de plus grands effets qu'une douceur adoptée d'une façon hasardeuse et molle.

Les effets de ce discours ne manquèrent pas de se faire sentir sur Pascal. D'un coup, il se leva comme si la place était devenue trop chaude. Il se retourna vers Grock qui choisit de ne pas réagir. Il écumait presque et ses traits étaient déformés par la colère :

— Comment pouvez-vous me dire ça !?

Il paraissait capable de devenir violent. Grock se leva de son siège. Quelques insultes fusèrent face auxquelles Grock resta stoïque. Pascal, incapable de gérer sa douleur, voulait commander celle d'un autre et blesser Grock. Si les mots ne l'atteignaient pas… Pascal venait de lever le poing en sa direction.

— Si vous faites cela, ce sera la fin de notre relation et on ne pourra jamais parler de ce qui s'est passé pour vous aujourd'hui, calmez-vous.

Pascal laissa tomber son poing, les larmes commencèrent à jaillir de ses yeux. Une rage impuissante, un sentiment cuisant de honte l'envahissait. Il jeta un regard à Grock qui contenait la mort. Il partit :

— Vous n'avez rien compris, lâcha-t-il en regardant à peine son analyste.

Grock derrière la colère avait vu le bloc de souffrance impossible :

— Revenez la semaine prochaine, vous pourriez m'aider à comprendre

Pascal ne répondit rien et sortit. Grock resta un moment droit dans la pièce. Il y a toujours un doute et la responsabilité qu'il laisse est écrasante. La psychanalyse est un jeu complexe où les réponses viennent tardivement. Pascal pourrait revenir ou disparaître à jamais, une rupture amène une crise et chacun sait s'il peut ou non l'affronter pour créer un changement durable. Grock n'eut pas l'occasion de réfléchir davantage à cette séance agitée. Un autre patient l'attendait déjà. Il allait se prêter à une nouvelle histoire.

Pascal marchait d'un pas rapide. Au coin de la rue, il y eut comme une explosion dans sa tête. Comme des flashs. Puis une scène plus nette se constitua et finit par émerger à sa conscience. Un souvenir profondément enfoui qu'il revit avec netteté, mais dans un sentiment d'irréalité comme un vieux film. Un homme s'était présenté un samedi à la porte de son immeuble alors qu'il était seul. Il avait dit être un ami de ses parents, mais Pascal ne le connaissait pas. Il avait l'air gentil, il lui avait offert un ballon. Pascal lui avait ouvert la porte. Il l'avait violé sur le canapé du salon. Pascal poussa un cri dans la rue dans lequel résonnait encore toute la douleur de son enfant.

XXXIV

Le joggeur s'était rapproché près de l'eau se refusant encore à cette funeste conclusion. Plus près, il était impossible de douter ; un corps flottait tout près du bord. Il semblait figé dans l'eau peu profonde comme un nénuphar noir. Il n'était plus question de courir. Son corps échauffé par l'exercice perdit sa chaleur en un instant et la sueur dans son dos devenait comme une coulée de mort. Il n'avait plus qu'une envie : fuir. Mettre le plus de distance entre lui et cet effrayant spectacle. Il quitta rapidement le parc. Devant les grilles, il dégaina son téléphone. Ce jour-là, il n'eut pas le cœur à prendre le travail.

Les gendarmes avaient rapidement sécurisé le périmètre. À peine la rubalise posée que d'autres badauds avaient rappliqué. On s'activait déjà à figer la scène. Le brigadier Marnier était arrivé en retard pour les premières constatations. Il se glissa avec agilité sous le cordon de sécurité. Un collègue était déjà sur place. Il l'interrogea d'un regard :

— Il y a un type qu'a voulu se la jouer original pour se buter, lui dit-il.

Il désigna de la main le bassin. Un autre collègue pataugeait près d'un corps à moitié immergé. Marnier leva un sourcil. Drôle de tableau !

— Un suicide, tu dis ?

— Ouais, a priori, on a retrouvé une lettre et une carte d'identité sur un banc pas loin.

Il en fallait plus pour ébranler Marnier. Les histoires compliquées, ça faisait un peu partie de son quotidien.

— On a retrouvé ça aussi :

Son collègue exhiba devant lui un sachet contenant un ballon du genre qu'on voyait aux annivs et parades des gamins.

— Mickey ? dit Marnier

— Oui, on a vérifié, il est innocent.

Marnier secoua la tête de droite à gauche, mais il validait la vanne.

— Il était accroché sur le banc, reprit-il plus sérieux.
— OK.

Marnier quitta le gendarme sans plus de cérémonie, il s'était avancé pour mieux voir. Il s'arrêta devant la bordure du bassin. Il trouvait l'heure un peu matinale pour un bain de pieds. Il fallait avoir la foi pour se noyer dans vingt centimètres d'eau. Il regarda la scène face à lui d'un air songeur, ne pouvant s'empêcher de la trouver pathétique. Cela le rendit chagrin. Ils se retrouvèrent avec d'autres pour discuter :

— Apparemment, il s'est shooté avec une sorte de gaz avant de rentrer, c'est peut-être comme ça qu'il a réussi à se noyer. On a aussi retrouvé une bonbonne dans l'eau. On

va analyser.

— Et le mot, il dit quoi ? questionna Marnier ?

— Juste une phrase, peut-être une citation.

Marnier lut le papier qu'on lui tendit :

« Mourir debout plutôt que vivre à genoux. »

— Drôle de façon d'envisager la dignité hein ? plaisanta encore son collègue.

Marnier ne répondit rien. Chacun avait son truc pour gérer l'horreur.

XXXV

Grock, en pénétrant dans la salle d'attente, constata que Pascal ne s'y trouvait pas. Cela l'interpella un instant. Il fut plus déçu que contrarié. Pascal pouvait avoir choisi de refuser l'obstacle, mais il ne s'attendait pas à une disparition pure et simple de sa part. Ça arrivait. Il ferait avec, peut-être qu'il le reverrait surgir un jour l'air de rien. Tout était possible avec ses patients. Dans la pièce, il n'y avait qu'un homme élégant qui à la vue de Grock décroisa ses jambes tout en lui adressant un large sourire. Grock ne le comptait pas parmi ses patients.

— Vous avez rendez-vous ? le questionna-t-il.

— Pas tout à fait, je suis un ami de Pascal, je sais qu'il ne pourra pas venir aujourd'hui et j'avais espéré que vous pourriez me recevoir à sa place.

Grock fronça les sourcils. Il s'abstint de poser davantage de questions. Dès la salle d'attente, le secret primait et rien de pire que de se placer dans une situation de porte-à-faux

vis-à-vis d'un patient. À ce sujet, Grock observait des règles strictes quant au niveau de relation qui pouvait exister entre ses patients pour éviter d'introduire du tiers dans la relation analysant/analyste. De la même façon, Grock n'aurait jamais l'idée saugrenue de recevoir un proche ici… pourtant Dieu sait si certains de sa connaissance auraient eu leur place ici !

— Ce n'est pas la méthode, vous devez prendre rendez-vous, répondit Grock masquant mal sa contrariété.
— Je vous en prie, insista l'homme, accordez-moi juste quelques instants, c'est important.

Le ton était cordial, assuré, mais quelque chose l'agaçait déjà chez ce type. Grock soupira, plus un effet de théâtre qu'autre chose et indiqua d'un geste de la main son cabinet.

— Merci, dit l'homme. Je m'appelle Justin.

Il y eut un moment de flottement et Grock attrapa la main qu'il lui tendait. « Allons-y », dit Grock d'un ton sans

appel. Grock s'assit face à Justin qui ne semblait pas être troublé de ce face-à-face. Grock encore une fois le jugea un peu trop sûr de lui, une attitude maintes fois observée ici, une façon pour certains de garder le contrôle pour ne pas exposer trop de leurs failles.

— Je vous écoute, entama Grock.

Justin ne se fit pas prier et commença ce qui ressemblait de prime abord à un discours bien préparé qu'il récita sans effort :

— Bien, tout d'abord, je tenais à vous présenter mes excuses. Je ne me prénomme pas Justin, mais gardons ce petit arrangement pour l'instant

C'était une drôle d'entrée en matière même pour Grock à qui il ne fallait plus lui en compter. Justin ménageait ses silences et reprit :

— J'ai mes raisons à cet anonymat, et j'imagine que cela n'a pas d'importance pour vous ? vous faites confiance à vos patients, n'est-ce pas ? Ce n'est pas comme si vous exigiez leur carte d'identité à l'entrée. Grock garda le silence. Ce n'était que mon premier mensonge, ceci dit, j'en ai un des plus embarrassants, c'est pourquoi il est important que je m'en confesse rapidement : j'ai tué Pascal.

Justin sembla déçu du peu d'effet que cette annonce eut sur Grock. Toutefois, Grock finit par intervenir :

— Ah vraiment ? Pourquoi auriez-vous fait une chose pareille ?

Justin sourit avant de laisser passer un éclat de rire :

— Vous êtes malin M. Grock ! vous ne vous étonnez de rien, à laisser tout passer comme si sur vous tout glissait, je vous trouve très sympathique, c'est pourquoi je vais vous répondre : parce qu'il le fallait, pardi !

À ce moment précis, Grock se demanda s'il n'avait pas face à lui un authentique paranoïaque dont le délire parfois est masqué par un discours trop bien construit en apparence et parfois empreint d'un certain théâtralisme.

Justin n'était visiblement pas là par hasard : il voulait le faire jouer. Grock semblait avoir été placé par lui au milieu d'une partie sans savoir laquelle. Justin était le maître du jeu, le camelot, celui qui déballe les règles comme un Monsieur loyal en tenue d'apparat. Comment avait-il su pour Pascal ? Mystère. Peut-être avait-il attrapé ce nom en patientant dans sa salle d'attente ? Vu en dehors ? Ce n'était pas le problème : Grock devait comprendre la demande de Justin et sa vérité. Pour l'instant, comme avec tous, il jouerait le rôle que lui proposerait ce patient étrange. Justin voulait faire de Grock un pion et en croyant le manipuler il en tirait une jouissance certaine. Justin semblait assez fier de son supposé coup d'avance qui lui laissait la possibilité de se montrer moqueur ou suffisant. Quand Grock demeurait silencieux, il le pensait ébaubi.

Grock échafaudait pour lui-même d'autres théories : perversion ? Peut-être, il est vrai qu'il le mettait mal à

l'aise, mais cet homme avait visiblement besoin d'aide. Il fallait qu'il se montre prudent. Grock tenta d'en savoir plus au travers de questions orientées sur son passé, mais Justin bottait en touche et repartait dès qu'il le pouvait dans de flamboyantes tirades. Il voulait le contrôle et Grock peinait à lui imposer son cadre.

La séance se finit et instantanément Justin changea d'attitude. Il devenait un mondain tout au plus, assuré, mais sans arrogance, laissant tomber son masque effrayant. Grock lui trouva de la sympathie, ce qu'il n'avait pas trouvé en lui jusqu'à présent.

La curiosité de Grock avait été piquée :

— Je pourrais continuer à vous recevoir si vous le souhaitez.
— Oui, j'aurais plaisir à vous revoir, répondit Justin avec malice.

Grock, comme à son habitude, tenta de refaire la séance une fois son patient parti. La meilleure analyse se fait à froid, mais à chaud on repère davantage les saillies, les

gros blocs d'un discours, son relief… Quelque chose l'avait gêné, il peinait à mettre le doigt dessus. Il était inutile de s'acharner. L'inconscient avait sa logique, il remanie sans cesse nos impressions et souvenirs ; Grock se dit qu'un détail pourrait lui revenir, mais plus tard. Toutefois, il resta soucieux tout l'après-midi et ses patients ne bénéficièrent pas de l'étendue de sa concentration. La rencontre avec Justin l'avait perturbé plus qu'il ne pouvait l'admettre. Une patiente lui donna la clé qu'il cherchait. Une femme était sur le divan et cherchait à poser un nom sur un sentiment qui l'assiégeait en présence de sa cheffe.

— On a presque le même âge, lui dit-elle et pourtant elle m'impressionne, je deviens nerveuse en sa présence, c'est totalement puéril.

Grock réalisa qu'il avait ressenti la même chose face à Justin. C'était bien la première fois. Un sentiment de perte de contrôle comme si d'un coup les cartes étaient inversées et que Justin détenait tous les atouts. Une légère coloration vient s'imprimer sur la joue de Grock. C'était sa façon de rougir.

Seul, Grock marcha quelques pas vers la fenêtre. Cette vue

qui la plupart du temps l'apaisait, ne lui renvoya ce soir qu'une image avec beaucoup trop de vide. Grock sentit tout le poids de son âge. Dans le reflet de la vitre, il vit son reflet : qui était donc ce vieux monsieur ? Où était passé l'autre ? Grock ce soir-là dû se résoudre à une mise à jour brutale de sa réalité, sa soirée se passa d'une bien morose façon.

XXXVI

Grock fut frappé en voyant sa tante. Elle se tenait debout sur le perron ayant enfilé une veste à la hâte. On regarde les gens ; un jour on les voit tels qu'ils sont comme débarrassés des constructions imaginaires qu'on leur prête. Aujourd'hui, il la voyait cette vieille femme ; il fut frappé par les rides qui parsemaient son visage et sa peau vieillie comme un papier sans âge. Où était la mère ? Toujours belle, toujours jeune, il n'en restait plus rien, seulement un parfum, un mystère, une odeur encore entêtante, mais en lui, plus que dans l'air entourant cette femme aimée. Sa tante avait senti le drame invisible qui se tissait dans l'instant, la colère refoulée de Grock qui l'agressait sans mot dire. L'émotion la rendait fébrile, elle n'était pas habituée à être attaquée dans l'amour.

— Tu sais pourquoi je suis venu ? dit Grock.

La femme toisa celui qu'elle considérait depuis toujours comme son fils :

— Tu voulais qu'on parle de ton oncle ? se risqua-t-elle

Grock secoua la tête, bouche close, car les mots étaient trop durs… Elle ne comprenait pas, mais au fond d'elle, savait.

— Je suis tombé sur des papiers au nom de Gorsky dans les affaires de tonton, dit Grock en lui tendant la vieille carte d'identité.
— Ah…

Aveu d'une faiblesse ? D'une lâcheté ? Sa tante jeta un œil aux alentours, comme inquiète :

— Viens, ne reste pas dehors.

Ils s'assirent en silence dans la cuisine. Grock ne voyait plus qu'en elle un adversaire avec qui il voulait en découdre dans un ultime face à face. Sa tante tremblotait un peu, allait piocher dans les tiroirs derrière elle pour parfois en ressortir les mains vides.

— Assis toi, tu veux bien ? lui commanda Grock d'une voix douce.

Sa tante se figea comme attrapée. Elle regarda, dépitée, la chaise face à son neveu.

Horrible, c'est le seul mot qui lui venait en tête. Il y a des conversations qu'on redoute à jamais. À la mort de son mari, elle s'était surprise à une forme de soulagement comme si la douleur allait enfin pouvoir être ensevelie. Elle en savait moins que lui, c'est sûr, mais elle aussi était un contrefort du secret. Le secret s'était réduit, mais il existait encore. À sa mort, elle espérait qu'il n'en reste plus rien, comme si c'était la meilleure façon pour elle de ne pas en parler. Sa tante s'installa face à lui. Ses premières phrases ressemblaient à une lutte où elle se délestait malgré elle :

— C'était après la guerre, entama-t-elle, ton oncle était déjà en France depuis les années 30, tu savais ?

Grock ne savait rien et c'est pour ça qu'il était là. Plus qu'une écoute, Grock était devenu un gouffre et il faudrait qu'elle en verse beaucoup dedans pour le combler.

— Drôle de période, il ne faisait toujours pas bon d'être juif, alors ton oncle a décidé de changer de nom. Il ne voulait plus penser au passé, comme s'acheter un nouveau départ. Quand tu nous as rejoint, c'était plus simple. Tu comprends ?

Grock avait le sentiment d'avoir été coupé de sa lignée, amputé de son histoire. Il était sous le choc de ces révélations, une sensation de pression se créa dans son crâne comme si c'est son âme tout entière qui cherchait à fuir. Il ne serait tranquille qu'en connaissant l'histoire, toute l'histoire. Grock voulait délimiter l'étendue de ce grand mensonge. Il déglutit :

— Et mes parents ?

Sa tante poussa une sorte plainte :

— C'est tellement loin maintenant, quelle importance, chercha-t-elle à éluder.

— J'ai besoin de savoir.

Grock avait blêmi et sa tante aussi. Ils se transfusaient, mais ne se donnaient que de la douleur. La confession de sa tante fut pénible, mais aux confins de son mal étrange, il y avait l'apaisement.

— On ne parlait pas de ces choses-là.

Ce fut sa conclusion.

Elle regarda Grock. Il lui lança un regard où se trouvait une part de haine. C'était effrayant. Est-ce qu'elle pouvait prendre sa main ? Est-ce qu'il l'aimait encore ? Ils n'avaient voulu que le protéger.

Grock repoussa sa chaise qui racla sur le carrelage et se leva. Il était un peu perdu dans cette maison. Il se rendit à l'étage. Il fallait bien cette distance pour fuir sa tante. Dans le couloir entre les chambres une série de photos en noir et blanc était accrochée au mur. Ses parents et lui tout endimanchés devant le parvis d'une église. La seule photo qu'il connaissait d'eux en vérité. Grock s'approcha du cadre. Il eut l'impression de découvrir cette photo pour la première fois, mais des souvenirs lointains lui rappelèrent qu'elle avait toujours été là.

Garçonnet, sa tante lui courrait après pour qu'il aille se laver les dents dans la salle de bain du fond. En revenant de cette corvée, Grock avait vu la photo :

— C'est qui ?

Le cœur de sa tante était comme resserré. Elle regarda ce petit bonhomme de 5 ans avec une tendresse infinie :

— Ce sont tes parents. Le jeune Grock étudia les visages de la photo avec minutie comme s'il y avait une sorte d'énigme impossible pour lui.

— Ils sont morts ?

Dans cette question sans détour, il y avait du comment, il y avait du pourquoi. Sa tante abdiqua pour expliquer toute la brutalité du monde.

— Oui, pendant la guerre, c'était des héros.

Le petit Grock paraissait avoir accueilli cette explication avec joie. Il repartit les bras à l'horizontale et en zigzag imitant un avion de guerre. Il était trop petit, plus tard, elle lui dirait tout. Après cette scène, pendant des années, la tante de Grock avait vu son neveu énamouré s'adresser à

la photo en souhaitant bonne nuit à ses « héros ». Elle en conclut qu'il ne fallait rien dire et que tout était mieux ainsi.

Grock décrocha la photo du mur. Sa tante était encore en bas à se morfondre. Tout trahissait sa nervosité lorsqu'il se présenta à elle la photo dans les mains. Grock pointa la tête de sa mère comme s'il lui adressait une bien étrange leçon.

— C'était une belle femme, dit sa tante en voyant la photo, elle est morte très jeune. Elle avait échappé de peu aux camps. Pour elle ce fut des années de souffrance et de privations où elle avait vécu en recluse. Elle a réussi à t'avoir après la guerre, mais elle était restée d'une santé fragile. Elle n'a pas survécu longtemps, la pauvre. Ton oncle était retourné au pays pour ta naissance. Ton père, il était très amoureux, il avait beaucoup perdu lui aussi. Pour eux, tu étais comme une sorte de symbole. Quand ta mère est morte, il ne l'a pas supporté. C'est ton oncle qui l'a décroché de la grange où il s'était pendu. Quand ton Oncle est revenu en France avec toi, il n'a plus jamais été le

même, il n'a plus jamais parlé de sa sœur non plus. Il t'avait toi, il t'aimait, mais ça faisait mal aussi. Dans ton couffin, il y avait une bague appartenant à ta mère prise dans un mouchoir brodé.

Grock était resté silencieux pendant son récit en proie à des sentiments contraires. Il avait mal, mais était comme heureux d'avoir mal à cet endroit, car il savait où se trouvait cet endroit.

— Je peux la garder ? Il montra la photo.

Sa tante acquiesça. Grock s'approcha pour déposer un baiser dans ses cheveux.

— Je vais y aller, j'ai besoin d'être seul.

Sa tante garda le silence, ses yeux fixaient la fenêtre vers un ailleurs.

Grock aurait aimé la détester, cela aurait été plus simple. Il ne pouvait que l'aimer confusément. C'était encore plus vrai dorénavant. Son histoire était intrinsèquement liée à l'histoire des siens ; Grock réalisait qu'il y avait des vies plus dures que la sienne et que chacun faisait ce qu'il

pouvait avec ses ressources du moment, qu'on peut faire du mal, même en agissant au nom de l'amour.

Bizarrement, sa tante avait assez peu vécu après cette dernière visite. Quand Grock avait fouillé la maison et rangé ses affaires, elle ne semblait pas détenir d'autres secrets. Il lui avait semblé être moins triste que pour son oncle. C'était une vieille femme qui avait bien vécu, enfin c'est surtout lui qui était différent et qui savait dorénavant composer avec la perte.

XXXVII

Grock passait du salon à la cuisine portant les assiettes tandis que sa femme rangeait les verres dans le lave-vaisselle. Depuis le décès d'Armand, il s'était aperçu qu'il lui parlait beaucoup plus de ses patients. Grock continuait la conversation commencée plus tôt à table :

— Il est inquiétant, fascinant et inquiétant.
— Des patients inquiétants son ton lot quotidien, non ?
— Bien sûr, mais lui c'est différent. Il est, je ne sais pas, énigmatique.

Sophie se demanda ce qu'il voulait dire par là et leva un sourcil

— Imagine, ça fait des mois et je suis toujours indécis sur son cas.
— C'est ça qui te gêne : il te met en échec. M. Grock aurait-il un gros ego mal soigné ?

Elle se moquait. M. Grock balaya l'attaque.

— Armand n'aurait pas mieux dit !
— Que veux-tu, je suis la femme d'un psy !

Elle l'embrassa sur le bout des lèvres dans l'espoir de le faire taire. Grock se laissa choir dans ses bras. Cela dura quelques secondes. Il se redressa. Sophie vint poser un doigt sur ses lèvres. Message reçu. Il ne reparla pas de Justin à Sophie de la soirée, mais alors qu'il était déjà au

lit le sujet revint le titiller : il voulait comprendre. Il s'assura que Sophie dormît pour se lever. Il eut l'impression de commettre un acte puéril et potentiellement délictueux. Un sentiment de honte planait toujours en arrière-plan. Sophie avait raison : non seulement Justin le mettait en échec, mais il avait installé chez lui un mouvement contre-transférentiel dangereux où son patient était devenu objet de curiosité et de fantasmes. Brièvement, Grock se souvint de Martin jeune, comment il s'était battu pour son diagnostic, ne lâchant pas son cas des mois durant. Cela l'avait obsédé longtemps. Il agissait de nouveau de la même façon, comme si les années ne lui avaient rien appris. Grock était descendu en chaussons et en peignoir dans l'escalier. Il se déplaçait dans la pénombre avec précaution. Il fit un détour par la cuisine. Il avait faim. Son cerveau tout excité lui pompait son énergie. Quelque part, c'était exaltant de retrouver de telles sensations, ce débordement intellectuel… c'était fini l'idée d'un patient qui le réveille dans la nuit, maintenant c'était plus son dos ou son estomac. Qu'il se l'avoue ou non, ça ronronnait au cabinet : Justin c'était le caillou dans sa machinerie trop bien huilée. Grock repartit de la cuisine

avec une tranche de pain sur lequel il avait déposé un grand morceau de fromage. Sophie le tuerait s'il laissait tomber des miettes dans le salon et en mangeant il tenta de les contenir en mettant sa main sous son menton.

Dans un coin, il y avait l'ordinateur de la famille. Ils se le partageaient avec Sophie. L'un comme l'autre, ils n'avaient pas succombé à la mode nomade des portables et leurs touches minuscules. La place de l'ordinateur avait été toujours ici. Quand Lucie était encore une ado, Grock pestait contre elle qui lui installait dessus et en cachette des programmes et jeux inutiles. C'était son outil de travail. Sa fille avait peut-être trouvé là une stratégie valable… car elle avait reçu un portable flambant neuf pour ses 15 ans. Grock posa son sandwich dans un coin et démarra la machine. Ce n'était pas la première fois qu'il se livrait à ce genre de recherches nocturnes. Il ne comprenait pas. Qu'est-ce que cela pouvait venir toucher chez lui pour prendre un tour si obsédant ? Il n'avait jamais agi de la sorte. Vérifier… Comme ça, pour creuser un peu. Avec Justin il savait qu'il s'aventurait dans une zone grise où sa précieuse éthique était déjà menacée.

Minuit passé, sur son PC en catimini, Grock savait que l'heure était maintenant plus sombre. Sur la disparition de Pascal, il n'avait rien trouvé. Est-ce que Justin avait le profil psychologique d'un tueur ? Certains traits chez lui évoquaient la sociopathie. Grock savait qu'il était limite, l'attitude raisonnable aurait été de passer la main à un confrère et de reprendre une tranche d'analyse. Il eut une pensée pour Armand. Son décès l'avait probablement plus ébranlé que ce qu'il avait bien voulu se l'avouer. Grock souffla comme pour chasser ses idées saugrenues. Dernièrement, Justin lui avait confié son nom de famille, cela avait sonné d'une façon singulière aux oreilles de Grock. Ce n'était pas un nom commun, Grock voulut en avoir le cœur net. Sa machine n'était pas des plus rapides, mais bientôt apparut la page d'un moteur de recherches. Grock commença à saisir le nom de Justin : L***. Il lança la recherche. Une seconde passa, le suspens fut de courte durée : aucun résultat. Grock ferma la page aussitôt. C'était une vérification débile comme s'adonner à une superstition grotesque. Il resta un moment dans la pénombre à taper fébrilement sur le bois de son bureau

avec les doigts. Il avait la sensation d'être pris dans quelque chose qui le dépassait et il n'aimait pas ça.

XXXVIII

Un matin Grock avait annoncé à Sophie qu'il devait se rendre en Pologne. Sophie tenait Lucie dans ses bras qui avait désormais 3 ans. Ils avaient fêté son anniversaire en famille le week-end dernier. Elle poussait vite, avait déjà perdu ses airs de bébé. Quand Grock lui annonça qu'il partirait dès la semaine prochaine, Sophie ne comprit pas pourquoi c'était si urgent. Grock ne sut pas l'expliquer non plus. Que dire, on se lève un jour et on se sent prêt à réaliser ce qui était avant impossible. La tâche est dérisoire en soi, mais arrimée à des symboles qui pèsent lourds. Grock crut lui expliquer en détail le but de son expédition, mais sans s'en rendre compte, il bâtissait la conversation avec des pierres manquantes que lui seul avait la capacité d'ajouter à la volée. Sophie devait composer avec trop de vide et sortit de cet échange complètement perplexe comme si on avait tissé devant elle un patchwork sans queue ni tête.

— Et le cabinet ? lui dit-elle espérant trouver un point d'accroche à sa fuite

— J'ai décalé tous mes rendez-vous, lui répondit Grock presque péremptoire.

Sophie s'était montrée un peu plus distante ensuite, car elle s'était sentie rejetée, exclue de quelque chose, ce qui lui avait toujours paru impensable dans son couple. Elle croyait qu'une histoire à deux, c'était la fusion, mais découvrait qu'il s'agissait davantage d'une intersection, que leur zone d'échange pouvait être congrue et qu'au-delà toujours un autre inaccessible. On ne peut pas tout dire, même à l'être aimé. Les amoureux s'aiment en miroir, dans le regard de l'autre, on peut se voir soi : tout ce qu'on est et ce qu'on a été, c'est aux confins de soi qu'on s'aime. Sophie n'insista pas. Sans en comprendre tout, elle comprit que c'était important pour son mari, elle devait le laisser partir, la confiance dans leur amour lui dictait qu'il reviendrait et qu'ils seraient plus heureux encore. Elle lui attrapa la main par-dessus son épaule avant de dormir. Grock la pressa fermement. Il sentait aussi son bassin se coller contre ses fesses, c'était rassurant. Seulement deux jours et il lui raconterait tout à Sophie, croyait-il.

Quand Grock débarqua à l'aéroport de Varsovie, il eut une sensation étrange, quelque chose d'inédit, un formidable bien-être, une énergie qui l'inondait et qu'il pompait directement dans cette terre qui était la sienne depuis toujours. Il piétinait avec les autres voyageurs, parqués comme des animaux entre des barrières servant à les guider vers la sortie, mais Grock subissait encore ce shoot d'énergie vitale qui le vitaminait, c'était rafraîchissant pour sa vieille âme comme un bain qui oxygène chaque cellule du corps. Grock mit peu de temps à récupérer sa valise et se retrouver éjecté devant les grandes portes à doubles battants qui, comme des papillons frénétiques, ventilaient un flot ininterrompu de passagers. Les regards se lâchaient ou s'accrochaient, sorte de partie de memory géante où on cherche la paire qui manque. Rien dans les premiers rangs, où on se sautait déjà dans les bras et où d'autres relançaient leur pancarte avec espoir à chaque nouveau voyageur. Grock franchit avec difficulté cette première cuirasse de la foule. Derrière cette première ligne compacte, plus que de petits ilots : des personnes éparpillées, puis resserrées dans leur joie des retrouvailles. Il remarqua tout de suite Ania seule dans un

coin.

Son spleen d'adolescente qui lui offrait des moues ravissantes avait muté en une douce tristesse d'adulte aux tonalités plus graves, silhouette toujours aussi fine, mais yeux ridés, sa beauté avait un peu passé et Grock ne la verrait jamais aussi belle que quand il l'admirait gamin. Ania avait la quarantaine et Grock voyait plus facilement défiler le temps sur elle que sur lui. La dernière fois qu'il l'avait vue, c'était à l'enterrement de sa tante. Il l'associait à la mort, sa jolie cousine, comme le fruit d'un métissage curieux entre Éros et Thanatos. Est-ce pour ça qu'il craignait de la revoir ? Grock la serra longtemps dans ses bras, c'est tout ce qui lui restait de sa famille désormais. Grock n'avait jamais voulu l'impliquer. Leurs échanges s'étaient faits au téléphone, elle possédait des informations qu'il aurait eu grand-peine à trouver seul. Elle voulait l'aider. Pour tenter de le convaincre une fois pour toutes, c'est encore ce même argument qui fut employé : la famille. On doit faire avec, on espère faire sans et même contre, c'est toujours un peu avec… L'atmosphère était tissée de choses fragiles et un peu secrètes. Chaque chose non dite entre eux avait été réservée pour plus tard, comme

le nœud du mouchoir, comme les perles qu'on enfile, qui tendent le fil jusqu'à ce que la charge soit insupportable ; dénouer le premier nœud, c'est les libérer toutes. Ils étaient à un âge où ils pouvaient parler de tout, car ils avaient la capacité de tout comprendre, libres jusqu'au point d'avoir enterrés leurs pauvres parents. Grock qui était désormais rodé aux subtilités du langage, de l'inconscient et de ses symboles, apprécia en connaisseur sa rencontre au pays avec Ania. Il devait parler d'amour, il devait parler de haine, du passé et un peu du futur. Cette conversation devait avoir lieu au plus tôt, tout détour était superflu. Ania lui proposa de venir voir la maison. « Je ne vais pas rester longtemps », lui dit Grock un peu gêné. Ania ne s'en offusqua pas. Elle aussi avait compris que dans cette histoire il s'agissait davantage de dénouer que de renouer. Ils roulèrent un peu dans sa petite voiture sur de grands axes sans histoires. Arrivés dans Varsovie, ils s'arrêtèrent dans un restaurant traditionnel du côté de la vieille ville. La nuit était tombée entre temps. Un froid vif les avait saisis à la sortie de la voiture et dans le restaurant ils choisirent une soupe épaisse pour se réchauffer. Grock écoutait Ania parler un peu de sa vie ici. Par la fenêtre en

forme d'ogive, il voyait la rue continuer à s'animer : un marché pas loin amenait à lui une foule bigarrée et emmitouflée qui crachait des panaches blancs dans la nuit. Ils avaient mangé, ils avaient bu. Ce n'est qu'une fois le repas terminé que la conversation sérieuse avait commencé.

La table avait été débarrassée et rien ne gênait, plus de distractions possibles, le seul regard d'Ania en ligne de mire.

— J'ai longtemps parlé avec Tata avant son décès, avait débuté Grock. Ania tiqua un peu, ne se souvenant pas que Grock la nommait ainsi. Même personne, mots différents, pour un écart de langue abyssal. Ensuite, elle l'écouta sans broncher et dans sa tête s'édifiaient d'autres questions face aux interrogations à peine voilées de Grock : pourquoi lui dire tout ça et qu'est-ce qu'il attendait là maintenant après tout ce temps ? Dans la conversation, Ania prit conscience des sentiments mitigés qu'elle entretenait vis-à-vis de Grock et se surprit à voir se manifester en elle des pointes d'agacement comme des bouts de métal à peine refroidis pas encore fixés sur leur forme définitive. Grock, ce petit

orphelin, qui lui semblait avoir toujours bénéficié de davantage d'amour que ce qu'elle-même avait reçu. Ania choisit ses mots avec précaution lorsqu'elle parla. :

— Je comprends ton sentiment, dit-elle. Mais le regard que tu portes, c'est un regard d'enfant. Tout ce que tu m'as dit, tu le savais, sans le savoir, petit, ça n'avait tout simplement pas autant d'importance pour toi. Grock sembla heurté, mais savait qu'elle avait raison. Après oui, Papa et Maman n'en parlaient pas beaucoup. De là à dire que c'était un secret ! Il y a un temps pour tout, là tu étais prêt à connaître et accepter la vérité.

Aucune larme ne vint à ses yeux, mais Grock eut la sensation qu'on pleurait en lui. Avec Armand, ils avaient longtemps évoqué la question des représentations et celle du sens qui lui était liée. Faute de représentation, sans les images pour le décrire, ou les mots pour le dire, un évènement reste vide de sens comme un fantôme dans la psyché. On grandit, on ouvre nos failles sans le vouloir, par notre seule compréhension de l'ordre du monde. Pour le pire et le meilleur, on remplit et on étaie sur ce qui n'était qu'un vide inconstructible. Grock avait perdu

quelque chose depuis longtemps, il ne pouvait pas se le représenter : l'amour de ses parents qui était irremplaçable. Sa tante, son oncle, Ania, tous le tiraient vers cet amour violé, car volé ; ils étaient devenus malgré eux les premiers représentants de ce manque, les gardiens du passé traumatique de Grock. Grock regardait Ania différemment. L'espace d'un instant, il crut revoir en elle cette jeune fille si belle et ses yeux pastel. Ce qu'elle venait de lui dire l'avait profondément marqué. Pour échapper à cette emprise de l'émotionnel, Grock s'était à nouveau tourné vers la fenêtre. Quand il posa de nouveau les yeux sur Ania, il l'avait trouvé changée. Un étrange sentiment amoureux s'empara de lui comme longtemps bloqué et qui aujourd'hui retrouvait toute sa puissance. Ania. Il voulut la prendre dans ses bras. Au lieu de ça, ils se regardèrent de biais en pouffant.

— Nabot, dit-elle comme quand ils étaient gamins et qu'elle le houspillait.

Quoi qu'il se fût passé, leur lien avait été restauré.

— Tiens, je t'ai noté l'adresse. Ania avança un bout de papier sur la table. J'imagine que tu veux y aller seul ? Grock lui adressa un sourire équivoque.

Il n'y avait plus d'intérêt à poursuivre cette conversation qui nécessitait désormais une pause, un répit, mais qui faisait aussi partie du motif constituant l'œuvre.

— Je passerai te voir avant de partir, dit Grock en lui déposant un baiser sur la joue.

Ania parut à la fois surprise et ravie de cette proposition.

— Merci, lui dit Grock en la serrant dans ses bras.

XXXIX

Grock avait garé sa voiture sur le bas-côté. Il regarda pensif la petite route se perdre au lointain. Pas âme qui vive par ici, pas plus que dans le petit village qu'il venait de quitter. C'était parfait, Grock au sommet de sa quête, comme un ultime affrontement, ne rêvait pas d'une autre ambiance : un peu froide, un peu solitaire. Il traversa la petite route. Derrière un muret curieusement bas, le haut des tombes surgissait. Ici, on vivait plus près de ses morts qu'on enterrait encore en odeur de sainteté près des églises. Grock franchit un portail sculpté orné d'un écusson évoquant une fleur ouverte. Ce petit cimetière en bord de route, vaguement à l'abandon, contenait une centaine de tombes tout au plus. Grock en aurait fait vite le tour et pensait trouver ce qu'il cherchait rapidement. Ania s'était rendue ici avant lui. Grock marchait précautionneusement entre les tombes, les tombales se touchaient presque laissant peu d'espace pour poser le pied ; marcher sur une tombe, c'est comme marcher sur un mort. La promiscuité était totale entre les tranquilles

colocataires des lieux, preuve qu'on devient beaucoup plus coulant post-mortem, différents types de croix cherchaient désespérément le ciel. Grock avait encore en tête la conversation d'Ania de la veille, il aurait pu venir ici mille fois, il suffisait de demander… drôle de constat que les mêmes mots servent pour les demandes les plus simples tout comme les vérités les plus essentielles : m'as-tu aimé, oublié, si oui comment et pourquoi ? Si Ania avait senti le besoin de venir ici et que lui-même en sentait l'appel, c'est qu'il y avait une logique, qu'on dépose avec nos morts une part de notre passé qu'ils gouvernent encore. On doit venir la récupérer un jour. Ania était venue lorsqu'elle était devenue mère. Grock alors que Lucie prononçait ses premiers mots. Transmettre. Toute histoire, aussi douloureuse soit-elle, est utile, car elle nous enracine. Pour Lucie… c'était évident, mais il fallait qu'il le découvre ici. Grock voulait être un meilleur parent, avoir la possibilité de transmettre autre chose qu'une parole vide qui insécuriserait sa fille tout comme lui-même avait été fondamentalement insécurisé. Chaque génération offre la possibilité de faire mieux et il faut s'en saisir. Toutes ses années passées sur le divan prenaient un tour

autre pour Grock : se réparer, oui, mais la meilleure façon de le faire, c'est encore de transmettre comme une décalcomanie qui se ferait sans dégâts et sans pertes ; reproduire seulement ce qu'on aurait choisi d'être. La tombe de ses parents venait d'apparaître. Ania lui en avait fait une description précise. Elle n'était pas tellement différente d'une autre dans le fond. Deux noms en lettre d'or venaient marquer la pierre : celui de son père, celui de sa mère. Force de la vision : voir ce qui est impensable. Ses parents, cette enveloppe d'amour, qu'on lui avait arraché trop tôt. Un constat terrible, mais nécessaire à faire, pour ne plus espérer et continuer à quêter un amour qui n'existe plus. C'est finalement pour ça qu'on vient face aux tombes de nos défunts, même des années après, même après la fâcherie : vivre son deuil, celui qui a besoin d'un symbole fort pour commencer. Celui qui nous libère l'âme et de nos promesses indicibles. Quand il quitta le cimetière, Grock sentit qu'une ère nouvelle s'ouvrait à lui : il était en paix. Il n'y a que ça qui compte.

Grock avait passé une partie de la journée du lendemain à déambuler dans la ville en compagnie d'Ania. « On devrait se voir plus souvent », cela avait été la conclusion de leurs adieux. Quand Grock rentra chez lui, Sophie, prévenue de son arrivée, l'attendait sous le porche. Elle tenait Lucie un peu endormie dans ses bras qui s'éveilla aussitôt en le voyant. « Elle ne voulait pas dormir, tu lui as manqué tu sais, lui dit sa femme ». Lucie courru vers lui, Grock l'attrapa comme une balle au bond. Il la fit virevolter autour de lui. C'était un tableau touchant. Grock sut qu'il y avait possibilité d'y trouver sa place pour vivre dedans.

XXXX

Justin était devant sa porte. Grock n'aimait pas ça.

— J'ai une salle d'attente, grommela-t-il
— J'aime être au plus près de l'action, le coupa Justin d'un ton agaçant.

Justin avait réponse à tout. Grock en avait fini avec ses frasques : il lui demanderait de ne plus revenir après cette séance. Justin était un pitre qui venait s'afficher, vendre sa camelote, un fou qui vivait sa folie comme un privilège. Même pas fou d'ailleurs, car n'est pas fou qui veut, un embobineur. Grock s'en voulut d'avoir vu autre chose en lui que de la roublardise.

La séance ressembla à toutes les autres : Justin à la manœuvre comme un fier capitaine, Grock sur le pont à se faire doucher. Impossible pour lui de suivre davantage les élucubrations de Justin. Grock s'était fait piéger, il n'aimait pas ça, il ne voulait plus contribuer à cette

mascarade. Justin n'était pas venu chercher de l'aide ici, avait feint d'entamer un travail d'analyse jouant avec les limites de l'exercice. Dans ce cas, que voulait-il ?

Quand Grock vit Justin se lever pour se diriger vers la porte, il en fut soulagé. Justin lui donna le prix de la séance. Grock vit tout de suite qu'il y avait le double de la somme requise.

— J'insiste, dit Justin qui avait visiblement un projet en tête.

Grock voulut lui remettre le billet excédentaire dans sa main, mais Justin refusa. Ils n'allaient pas jouer à ce petit jeu, soit.

— Je ne vous prendrai plus en séance, dit Grock sobrement.

Justin parut outré d'apprendre cette nouvelle :

— Voilà qui très inopportun, un vrai coup bas digne d'un tricheur. Et si je refuse ? Que c'est moi qui en finis avec vous et non l'inverse ?

— Vous n'avez pas le choix. Je vais vous demander de sortir de mon cabinet à présent.

Grock ne l'écoutait plus vraiment et le poussait vers la porte en se rapprochant de lui.

D'un air de défi, Justin vint se coller à son visage. Profitant d'un instant de confusion chez Grock, il tira un couteau habilement dissimulé dans un étui sur son avant-bras.

Grock se figea. Son regard passa de la longue lame aux yeux fous de Justin qui exultait :

— Quel coup de théâtre ! un misérable couteau et la roue tourne ! M. Grock tétanisé et en fâcheuse posture, voilà quelque chose d'hilarant !

— Ne soyez pas ridicule, dit Grock plein de sang-froid.

Grock esquissa un geste pour tenter d'écarter la lame qui menaçait dangereusement son cou.

— Doucement M. Grock, n'oubliez pas que vous êtes du mauvais côté de la lame

— D'accord Justin, que voulez-vous, dit Grock d'une voix sans ton ?
— Tout simplement clore.

Justin n'eut pas le temps de finir sa phrase. Grock venait de lui balancer un solide crochet du droit. Par réflexe, Justin mit sa main sur son œil et poussa un cri rageur. Grock ne chercha pas davantage à mesurer les effets de son acte, il avait agi par instinct de survie. Au lieu de continuer la lutte, il se précipita dans le couloir. Dehors, il pourrait trouver de l'aide ou se réfugier quelque part. Sur les premières marches de l'escalier, une douleur fulgurante vint le saisir dans le dos :

— Touché !

Justin haletant en haut des marches venait de le harponner avec son couteau. Grock fit un geste désespéré pour saisir le manche du couteau dont la lame était restée en lui. Il

s'écroula sous la rambarde, son corps était devenu subitement trop lourd.

Justin semblait se régaler du spectacle de cette machine détraquée. Grock, chancelant, descendait les marches une à une et atterrissait sur la suivante dans un bruit sourd. Sa vue était brouillée, la douleur n'existait plus, toute l'activité de son organisme était réduite à une marche et une idée : avancer et sortir. Il perdait du sang, de la volonté et de la matière à chaque pas, mais continuait sa pathétique descente comme si c'était le dernier mouvement qu'on lui avait imprimé et qui le poussait encore. Sur le bouton ouvrant la porte d'entrée, il laissa une longue trace de sang et s'affaissa sur l'un des battants. Il passa en se jetant presque dans l'ouverture comme s'il se trimbalait un bout de lui déjà sous la forme d'un cadavre. La tête lui tournait, toutes ses forces étaient sur le point de le lâcher. Sa vie s'arrêterait là, au pied de son cabinet… Ironique… Grock vit sa plaque sur le mur. Elle semblait tourbillonner, où c'est le monde autour… le dernier point fixe de son univers : il réussit à déchiffrer qu'un seul mot dessus : « Gor... Gorsky lut-il dans un murmure. Grock s'effondra

sur le sol. Des gens accoururent pour former un cercle autour de lui :

— Il est mort, le Doc ? demanda Martin.

— Oui, lui répondit Sana

— C'est dommage, il nous a beaucoup aidés.

C'est Pascal qui s'exprimait.

— Bon débarras ! Justin les avait rejoints, il descendait calmement de l'escalier. Tous les regards convergèrent vers lui :

— Cette fois, c'est fini, dit-il.

Ils poussèrent un même soupir ensemble. Ils laissèrent le corps de Grock au sol, et marchèrent un moment les uns à côté des autres, Justin légèrement en tête.